

Le Samedi

VOL. X. No 25
MONTREAL, 19 NOVEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

LA VIE DE CAMPAGNE



MENACE D'ORAGE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 19 NOVEMBRE 1898

ELLE AUSSI



I

Ludovic. — Maintenant que nous sommes unis, ma chère Louise, il me faut vous confier un terrible secret : Je porte perruque !

A NOS LECTEURS

Très prochainement, le SAMEDI commencera la publication d'un roman inédit illustré qui dépassera, bien certainement, par l'extraordinaire intensité d'intérêt qui s'en dégage, le si grand et si légitime succès de *Pançon la Vielleuse*. Ce roman, qui tiendra la première place parmi les plus intéressants feuilletons publiés au Canada, a pour titre :

Les Martyrs de Morgoff

C'est incontestablement le plus empoignant et le mieux écrit de toutes les œuvres dues à la plume si féconde de Victor Chauvet.

PENSÉES D'UN MÉDECIN

“ La médecine est surtout l'art de deviner.”

x

“ Je ne crains pas la mort, mais l'appareil m'en fait peur.”

x

“ La cour est une bien mauvaise hôtellerie pour un homme probe.”

x

“ Quand les dieux haïssent un homme, ils le font maître d'école, car être réduit à enseigner des ignorants, c'est être livré *ad bestias*.”

x

“ Je me console avec Socrate de ce que nous ne verrons que dans l'autre monde, de vrais philosophes, de vrais sages, de vrais médecins, de vrais orateurs, etc...”

x

“ La colère n'est bonne qu'à tout gâter. Un jour, Minerve, la déesse du bien-dire et de l'éloquence, s'étant mise en colère, fit un solécisme qui déshonora son discours.”

x

“ Il faut qu'il y ait au monde des fous et des méchants comme il y a des singes, des limaçons, des grenouilles, sans quoi le monde finirait : ce qui, après tout, ne serait pas un bien grand mal.”

x

“ Pourquoi d'ordinaire les petits hommes ont la tête assez grosse, et que les grands l'ont relativement petite ? Cela vient de ce que la nature commence les petits hommes par la tête et les grands par les pieds.”

GUY PATIN.

SA DÉFINITION

La maîtresse d'école. — Que signifie l'expression “ supplice de Tantale ” ?
P'tit Jean. — Cela signifie un cirque passant devant l'école, pendant la classe, et les écoliers n'ayant pas la permission de le regarder passer.

PAS NÉCESSAIRE

Bidou. — Chez vous, est-ce qu'on dit une prière avant le repas ?
Baptiste. — Oh non ! Chez nous on fait la prière seulement le soir, avant de se coucher. On n'a pas peur pendant le jour.

PAS LA DERNIÈRE

Lui. — Est-ce la première fois que vous êtes fiancée, ma chère Louise ?
Elle. — Oui ; mais c'est si beau, si beau, que, je l'espère bien, ça ne sera pas la dernière.

UN HOMME LIBRE

Bouleau. — Grandos en fait toujours à sa volonté, chez lui.
Rouleau. — Oui. Mais sa femme lui indique toujours à l'avance quelle doit être sa volonté.

ELLE N'AVAIT PAS COMPRIS

Madame Duprévert. — Marie, je ne vous approuve pas de recevoir votre amoureux dans la cuisine.

Marie. — Vous êtes bien bonne, madame, mais il est bien trop gêné pour monter au salon.

MEMBRE INUTILE

Premier pensionnaire. — J'ai lu dans un journal qu'un homme de Saint-Louis s'est fait enlever l'estomac.

Second pensionnaire. — J'ai pensionné pendant quelques temps dans une maison de Saint-Louis, et j'ai constaté que pour une personne y demeurant d'une manière permanente, l'estomac est un membre inutile.



II

Louise. — Moi aussi !

UN JEUNE HOMME EMBARRASSÉ

Tommy. — Je voudrais être une fille.

Le père. — Pourquoi cela ?

Tommy. — Parce que je ne serais pas obligé de me casser la tête pour savoir ce que je ferai quand je serai grand.

LE DOIGT DANS L'ŒIL

Elle. — Que pensez-vous de mon portrait ?

Lui. — Pour parler franchement, il n'est pas beau ; mais la ressemblance est parfaite.

LA GUICNE

Eugène. — Pauvre Alfred ! comme tu as l'air misérable !

Alfred. — Oui, j'ai épousé la fille d'un riche tailleur — le mien — et toute la dot de ma femme se compo-ait de mes comptes acceptés.

L'PAUVRE HOMME !

Le magistrat. — Quelle est l'accusation ?

Le policeman. — Vagabondage. Je l'ai trouvé endormi sous un banc du square Viger.

Le prévenu. — Je n'avais pas d'autre place pour aller me coucher, Votre Honneur. Ma femme fait son grand ménage.

Il a été acquitté.

NUMÉRO DE NOËL

Comme les années précédentes, le SAMEDI fera paraître, à l'occasion de Noël, un numéro avec gravure en couleurs, spécialement consacré à la grande fête chrétienne. Le succès qui a accueilli les précédents numéros a déterminé l'administration du SAMEDI à ne rien négliger pour faire, de celui à paraître, un ensemble irréprochable que tout le monde voudra posséder et envoyer à ses parents et amis.

Chaque année, nous n'avons pu remplir tous les ordres qui nous ont été adressés, c'est pourquoi nous prions les chefs de nos dépôts, tant du Canada que des États-Unis, ainsi que nos lecteurs et abonnés en désirant plusieurs exemplaires, de nous adresser, dès à présent, leur demande.

LE SAMEDI.

II. LE SENTAIT



Mme Jeunemurid. — Prends patience, Albert ! Le dîner sera prêt dans quelques instants.
 Albert. — Je le suppose, ma chère ; car si je m'en fie à mon odorat, il y a quelque chose qui brûle dans la cuisine.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
 DDXII

LES REGLES DU SONNET

Art poétique. Chant II.

.....Un jour ce dieu bizarre
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
 Inventait du sonnet les rigoureuses lois ;
 Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille
 Et qu'ensuite six vers artistement rangés
 Fussent en deux tercets par le sens partagés.
 Surtout de ce poème il bannit la licence ;
 Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
 Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
 Ni qu'un mot déjà mis osât s'y rencontrer.
 Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
 Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.
 A peine dans Gombault, Maynard et Malleville,
 On en peut admirer deux ou trois entre mille.
 Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
 N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicié.

BOILEAU.

DIPLOMATIE INTIME

On parle, — à propos de l'affaire Dreyfus, — de la valise diplomatique allemande où les espions auraient opéré des fouilles.

Hors, sait-on ce qu'est, au juste, une "valise diplomatique" ?

La plupart en sont demeurés au couplet des Brigands :

Falsaccapa, voici ma prise ;
 C'est un courrier de cabinet.

Le galop de sa jument grise
 Retentissait dans la forêt.

De nos jours, le courrier de cabinet ne traverse plus les bois peuplés de brigands, il n'a plus à craindre de se voir voler la correspondance du duc de Mantoue ; mais ce qui peut encore lui arriver, c'est que, dans quelque gare, la valise lui soit dérobée par un adroit filou.

Le *Petit Bleu* assure que cette chose advint, voici trois ans, à un jeune attaché de l'ambassade d'une puissance amie et cela fit un bruit de tous les diables, mais un bruit

qui ne dépassa pas l'hôtel de l'Excellence. L'ambassadrice surtout était furieuse, et il fallut de grosses influences pour la décider à rendre sa faveur à notre apprenti diplomate.

Pourquoi l'ambassadrice ? Il semblerait que ce dût être plutôt à l'ambassadeur d'entrer en courroux ? Mais voilà, la valise, maintenant, ne sert plus guère qu'à rapporter à Madame des objets de toilette, de menus bibelots du pays natal et que l'on ne trouve pas là où elle est en résidence. Elle a fantaisie, la belle ambassadrice, de tel éventail que, dans la ville où elle "représente", on chercherait en vain, mais qu'elle sait pertinemment se trouver dans la boutique de tel marchand du grand-duché de Gérolstein. Ecrire ? Attendre l'envoi du marchand ? C'est bien long tout cela... Vite, envoyons le petit de X... avec la valise... Le petit de X..., ravi de la balade et tout heureux de plaire à la patronne, part sous le prétexte de dépêches à porter, des dépêches d'où dépend le sort de l'Europe, et il rapporte le précieux éventail.

À la frontière, il montre les cachets diplomatiques et les douaniers s'inclinent, cependant que les voyageurs chuchotent. S'ils savaient, les voyageurs, ce que devinent les douaniers les plus sceptiques ! S'ils savaient que le fameux sac de cuir jaune (60 centimètres de haut sur 30 de large, sangles, chaînettes et cadenas à secret) contient les dernières créations de nos contritrides pour Mme l'ambassadrice et les différentes "attachées", le stock des romans nouveaux, un costume que doit porter le premier secrétaire à la redoute prochaine du prince de K..., une certaine quantité de boîtes de cigares, les parfums les plus à la mode pour le petit C..., la jeune attaché patriote qui s'occupe d'attirer à son pays le plus de sympathies féminines... Parfois, la valise est trop petite et alors il y a les "annexes", d'autres valises qui, elles aussi, ont la franchise. La légende veut qu'un ambassadeur se soit fait, de la sorte, expédier un coupé, et d'aucuns prétendent même que ce fut un mail... Je le répète, la douane le sait, mais elle ne peut rien, ainsi que l'on disait de la police dans la *Muette* de ce pauvre Alexandre Pothey.

Et voilà ce que c'est que la valise diplomatique.

Il arrive parfois qu'elle contient des papiers secrets — mais c'est rare !

SERGINES.

DANS L'ATTENTE

Un accident vient d'arriver.

Premier passant (s'informant). — Et ce malheureux est-il mort ?

Second passant. — Pas encore ; on attend le médecin.

PROFESSION DE FOI

— Marquis, je ne connais, moi qui vous parle, que la noblesse des sentiments, la seule estimable... Ainsi, un archiviste m'a offert, pour 300 francs, de me trouver une origine noble... eh bien ! j'ai refusé... carrément... Je lui ai offert 100 francs, pas un sou de plus.

PRÉVOYANTE



Lisette. — Quand tu seras au ciel, grand'mère, est-ce que tu jouera de la harpe ?

Grand'mère. — Je suppose que oui, ma chérie.

Lisette. — Pourquoi ne prends-tu pas des leçons, pendant que tu es en vie, alors ?

UNE IDÉE DE L'ONCLE NOIROT



I
Oncle Noirof. — Babonne m'a dit que cette mule est très douce, et li m'a assuré qu'elle ne ue pas ; très ben, ça. Mais si no suis pas capable d'emmené li chez moi ? ...



II
 ... Ah ! Bonjour mes agneaux. Vous s'avez à point. Comme des bons gaçons que vous êtes, vous allez me pété vos patins à oulettes. Vous ne voulez pas qu'oncle Noiot pède la mule à li, n'est-ce pas ? ...

L'AUTOMNE

C'est l'automne, le moissonneur
 Des pâles fillettes
 Qu'escorte le vent son sonneur
 Des lugubres fêtes.

C'est l'automne, crepé de deuils,
 Fleuri d'immortelles
 Qui passo et cueille sur les seuils
 Les fleurs les plus belles.

C'est l'automne : le fossoyeur
 Reprend la corvée
 Et jotte le refrain gouailleux
 D'une chanson gaie.

C'est l'automne : le croque-mort
 Reprend la livrée ;
 De l'armoire, le curé sort
 La robe sacrée.

C'est l'automne, le sacristain
 Vient d'un pied qui cloche
 Depuis le soir jusqu'au matin
 Se pendre à la cloche.

C'est l'automne : on voit désolés
 Derrière les bières
 D'interminables défilés
 Dans les cimetières.

C'est l'automne, plus de chansons
 Mais des glas funèbres ;
 Plus de baisers, plus de frissons
 Doux dans les ténèbres.

C'est l'automne, le moissonneur
 Des pâles fillettes ;
 Qu'escorte le vent, son sonneur
 Des lugubres fêtes.

JEAN SAUVIGNY.

POETES ET GREVISTES

CAUSERIE PARISIENNE

On s'agite dans certains milieux — ô que restreints ! — pour savoir qui sera élu Prince des Poètes...

Vous direz, et vous aurez raison, qu'il y a eu des Princes des Poètes qui n'ont été élus par personne et qui n'ont dû leur couronne qu'à leur génie...

Homère... Eschyle... Virgile... Dante... Shakespeare... Hugo ont marqué dans l'histoire poétique du genre humain...

Mais le prince des Poètes, tel que l'entend une certaine coterie, ça doit être quelqu'un qu'on lit peu et que l'on comprend moins encore...

C'est ainsi que le principat fut dévolu à Verlaine, qui a fait quelques jolis vers assurément, mais qui semble avoir eu un manque d'équilibre dans son talent comme dans sa conscience...

Après sa mort, ce fut Mallarmé qui devint prince... Je n'en saurais rien dire, n'ayant rien compris aux choses qu'il me fut donné d'en lire... Étaient ce des vers !... Était-ce même du français ?... Je l'ignore et l'ignorerai toujours...

Ce n'est pas là un parti pris de ma part, car j'ai goûté très sincèrement des vers qui émanaient de l'entourage de la cour de ce Prince des Incompréhensibles.

Mais quant à admirer de confiance, au commandement, je m'y refuse !...

Aimant mes aises et jaloux de ma tranquillité, je m'étais retiré à Plaisance dans une rue paisible... Ah !... oui !... mince de plaisance et mince de tranquillité ! comme disait Victor Cousin...

A côté de ma demeure il y a une maison en construction... et la grève du bâtiment sévit...

Par un concours de circonstances que je ne me suis jamais expliqué, il y a eu dans ma rue si paisible de Plaisance :

1o Trois mille grévistes...

2o Une charge de cavalerie...

4o Un homme blessé, qui n'était ni cavalier ni gréviste, mais marchand des quatre saisons...

En rentrant chez moi, je trouve ma rue barrée par un peloton de cuirassiers... Un agent veut m'obliger à circuler... de l'autre côté... Je lui fait respectueusement observer que si c'était un effet de sa bonté, je voudrais bien circuler du côté de mon domicile que je lui indique. Avec une méfiance que justifie ma face patibulaire, il consent à m'accompagner chez moi, pour voir si c'est vrai.

Là-dessus les cuirassiers s'en vont, les grévistes qui en veulent à ma rue paisible reviennent, ce qui amène bientôt les dragons...

Et ça continue... Mais, de mon côté, je continue à ne pas comprendre... c'est comme pour les vers du feu Prince des Poètes !

Quel est donc le poète qui a dit :

L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté !

Dans ma paisible demeure je ne connaîtrai pas l'ennui.

Un gouvernement ennemi de la fraude et qui tient à me préserver d'une alarme aussi chaude, a résolu de ne jamais ôter l'uniforme de devant mes yeux...

Aujourd'hui je suis gardé par l'infanterie... Dans un chantier, près de chez moi, une compagnie de la ligne a formé les faisceaux, mais de temps en temps, pour rompre la monotonie, il passe une estafette... des patrouilles de cavalerie circulent... Ce sont...

Les dragons civevus, les cuirassiers épiques...

Je dois sans doute à l'absence de M. Lockroy de ne pas voir, sous mes fenêtres, nos braves mathurins, ce que je regrette, car :

Les matelots
 Sont rigolos,

comme a dit un autre poète...

Et les occasions de rigoler sont si rares, par le temps qui court...

JULIEN MAUVRAIC

LE PLUS TOT SERA LE MIFUX

Tante Marthe (en visite chez son frère, développant les cadeaux qu'elle a apportés pour ses neveux et nièces). — Et pour qui ce joli tambour ?

Papa (avec un gros soupir). — Donne-le à Freddy.

Tante Marthe. — Et pourquoi à Freddy ?

Papa. — C'est lui qui prendra le moins de temps à le crever.

CES CHERS DOCTEURS

Madame. — Mon ami, c'est bien singulier : le docteur nous a fait quitter notre joli appartement du rez-de-chaussée parce qu'il était malsain, et il vient de le louer pour lui-même ?

Monsieur. — Ce n'est pas pour lui, c'est pour sa belle-mère.

UN QUI PROMET

Jean. — Pourquoi dit-on de lui, que c'est un écrivain qui promet ?

Jacques. — Il fait toujours des billets à trente jours.

UN OBSERVATEUR

Rouleau. — N'as-tu jamais essayé de juger une personne par ses habits ?

Bouleau. — Quelquefois. Par exemple, si je rencontre un homme vêtu d'un habit bleu à boutons jaunes, portant sur sa tête une calotte carrée et dans sa main un bâton, je suis sûr de ne pas me tromper en disant que c'est un policeman.

UNE IDÉE DE L'ONCLE NOIROT — (Suite et fin)



III

... Elle ne ue pas ! Tant mieux ! Whoa, Bill !



IV

La mule. — Si je savais que ce vilain nègre a l'intention de me jouer quelque mauvais tour, je lui enverrais une ruade dont il se rappellerait longtemps.



V

Oncle Noirof. — Oh ! très ben ! Pique-toi tant que tu voudras. C'est plus facile pour moi de tié. Venez, mes gaçons ; je vais vous endre vos patins et vous donnez du pain chaud et du miel.

UN GRAND SACRIFICE



Mlle Sador.—Oh ! Je connais la sorte d'homme que vous êtes. Vous voulez m'épouser pour mon argent. Si vous voulez de l'or tant que cela, pourquoi n'allez-vous pas au Klondyke ? Non ! Vous voulez de l'or, mais vous ne voulez pas souffrir pour l'avoir.

M. Laddèche.—Ciel ! mademoiselle Sador ! Mais, ne vous ai-je pas offert de vous épouser pour cela !

PLUIE D'ALMANACHS

Avec le mois qui soude, apparaît — comme mouches en été — une calamité qui, quelquefois, prend les proportions d'un véritable fléau jeté sur les infortunés humains comme une malédiction divine.

Les almanachs ! Ceux de l'année prochaine, s'entend, revêtus de leurs multicolores livrées et resassant le vieux stock des plaisanteries familières, des railleries éventées, des bons mots qui ont des cheveux blancs. Qui nous délivrera des almanachs, Dieu juste ?

Comme l'homme, ce singulier bipède — sans plumes et curieux, a dit Platon — ne trouve jamais qu'il vieillit assez vite, il a pris la douce habitude, j'entends les éditeurs de la calamité en question, de nous inonder, trois mois à l'avance, de ces insipides compilations et ce, sous le prétexte absolument fallacieux, de nous remémorer les dates fatidiques de nos engagements, de nos échéances et autres abominations qu'il serait infiniment plus sage de laisser dans l'oubli le plus complet.

L'année 1899 qui, comme abondance d'almanachs, ne faillira, pas plus que ses aînées, à la tâche en question, a cela de particulier quelle débute par un dimanche !

O amère douleur pour les employés injustement frustrés d'un jour de congé qu'ils escomptaient déjà depuis de longs mois et puis, autre signe particulier à cette année décidément originale, c'est que le carnaval, ce vieux carnaval si estimé de nos aïeux, bien démonétisé, hélas, se trouve réduit à la portion la plus chichement congrue qui se puisse imaginer.

Dès le 14 février, adieu grelots, masques et flonflons échangés contre l'austère livrée de la pénitence.

Et les vacances donc, parlons en un peu pour nos jeunes lecteurs quelles intéressent si fort.

Pâques, dès le 2 avril, nous offre les traditionnels œufs rouges et le 21 mai, jour de la Pentecôte, la série est définitivement close. Ce sera long, bien long, l'attente des vacances, des bonnes vacances de septembre, mes jeunes et infortunés amis !

Donc, année précoce en tant que la nouvelle venue qui apporte, dans les plis de son manteau, tant d'épreuves amères et de cruels déceptions, ne nous réserve, probablement, que bien peu de plaisirs !

Avez-vous remarqué combien sont ordinairement âpres et ennuyeuses les années précoces ?

Elles semblent se venger, — bien à tort, n'est-ce pas — sur le dos des pauvres terriens qui n'en peuvent mais, des promesses quelles semblaient nous avoir faites en avançant les dates de toutes nos fêtes.

Et, après avoir déséquilibré notre bonne vieille routine, jeté à vau-l'eau toutes nos habitudes, elles poussent la cruauté jusqu'à nous faire partir à la campagne quand la gelée nous guette encore et que l'influenza est embasquée à chaque coin de bois, quitte à se rattraper en nous torréfiant le rable pendant des mois entiers, histoire d'établir une compensation.

Mais comme, somme toute, c'est nous qui en payons les frais, qu'il nous soit permis au moins de protester vigoureusement contre ce bouleversement de toutes nos chères habitudes et surtout contre les pamphlets "bêtes à faire bâiller l'obélisque," comme disait ce pauvre Lamartine, pamphlets qu'il nous faudra avaler quand même avec, raffinement de l'ironie, le devoir d'en accuser réception à nos bourreaux, et les assurer du bien fondé de leur nécessité ; les féliciter de l'esprit de leur œuvre !

Ah que c'est donc, quelquefois, un dur métier que celui de journaliste et que sont donc coupables ceux, faiseurs d'almanachs ou autres, qui, pouvant devenir d'honnêtes quincailleurs ou de braves plombiers, s'obstinent à nous cribler de leurs indigestes petits papiers rouges, bleus, verts et saumon !

PARISIEN.

MAUVAISE ÉCOLE

Madame.—Monsieur, votre tenue à table est tout à fait inconvenante. Qui fréquentez vous donc ?

Monsieur.—Ma chère, depuis deux semaines, j'ai dîné presque tous les jours avec ton père.

ENTRE RAFFINS

Rapinot.—As-tu quarante sous à me prêter ?

Taupinot.—Non... J'allais justement chez toi te les demander.

UN LOT ALLECHANT

Mineur du Klondyke.—Vous désirez prendre quelques billets de loterie ? Le prix du billet n'est que de 5000.

Deuxième mineur.—Quel est le gros lot ?

Premier mineur.—Un jambon sucré.

Deuxième mineur.—Donnez-moi douze billets !

L'une des grandes illusions des gens arrivés à l'âge moyen, est de se croire encore jeunes.

UN HOMME DE GOUT

Gaston.—Il l'épouse bien plus pour son argent que pour elle-même, je crois ?

Jules.—Oui, il a toujours eu bon goût.

NOS CHÉRIS

Le petit Jules (âgé de quatre ans, au moment de se mettre au lit).—Maman, j'ai pas peur de la nuit, moi.

Maman.—Et tu as raison, mon chéri, car elle ne peut te faire du mal.

Jules.—Pourtant, une fois que j'étais allé dans le garde-manger pour chercher une pomme, j'ai eu peur un peu.

Maman.—Et de quoi avais-tu peur ?

Jules.—J'avais peur de ne pas trouver les pommes.

Il n'y a rien qui vieillisse aussi vite qu'un bienfait.—ARISTOTE

PROPOS DIVROGNES



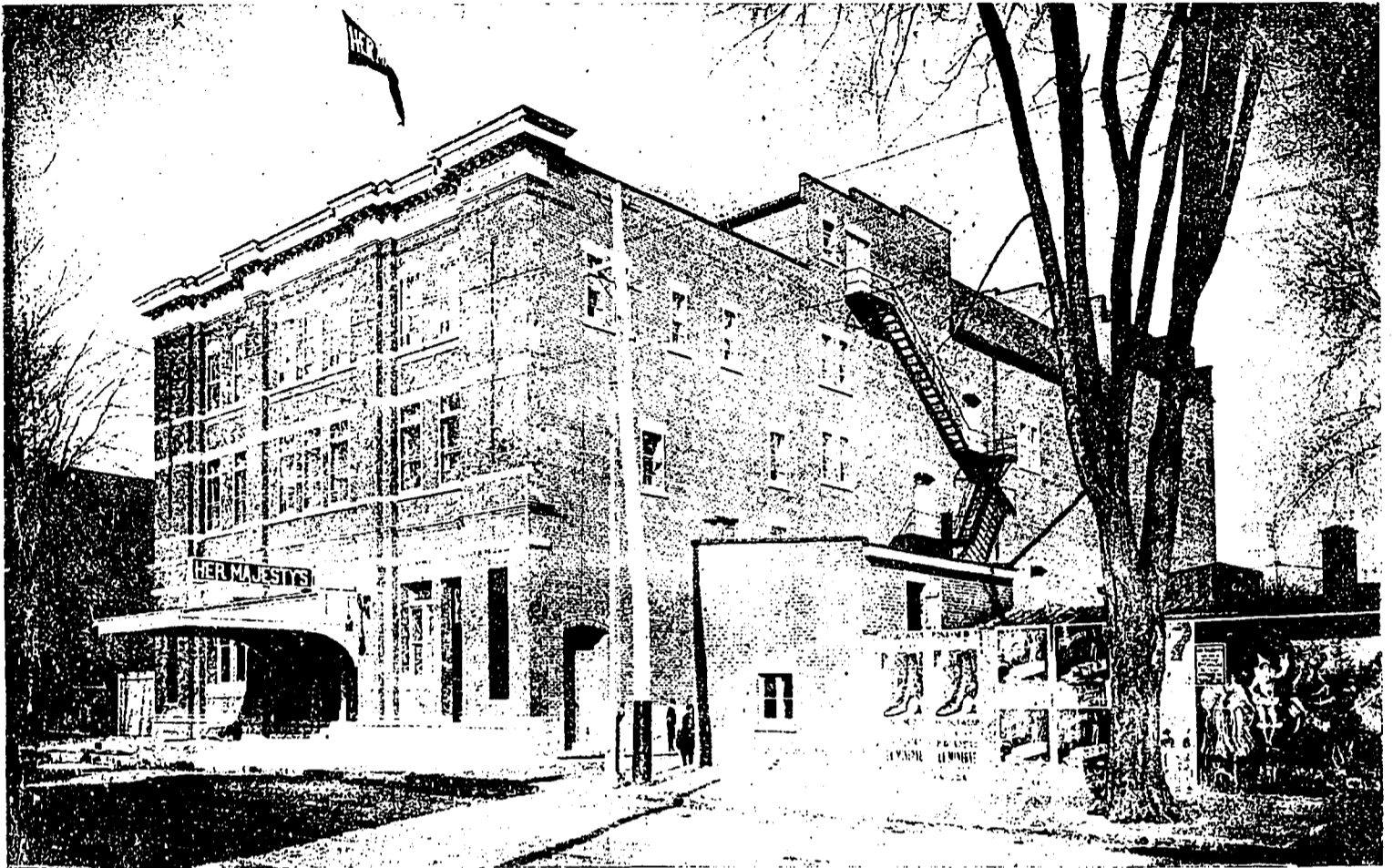
M. Gosiersec.—Hé ! Ma femme... va s'apercevoir que... j'ai bu.
M. Boitsansois.—Ah bien... il faudrait... qu'elle soit... rudement... physionomiste.

Si vous toussiez prenez le

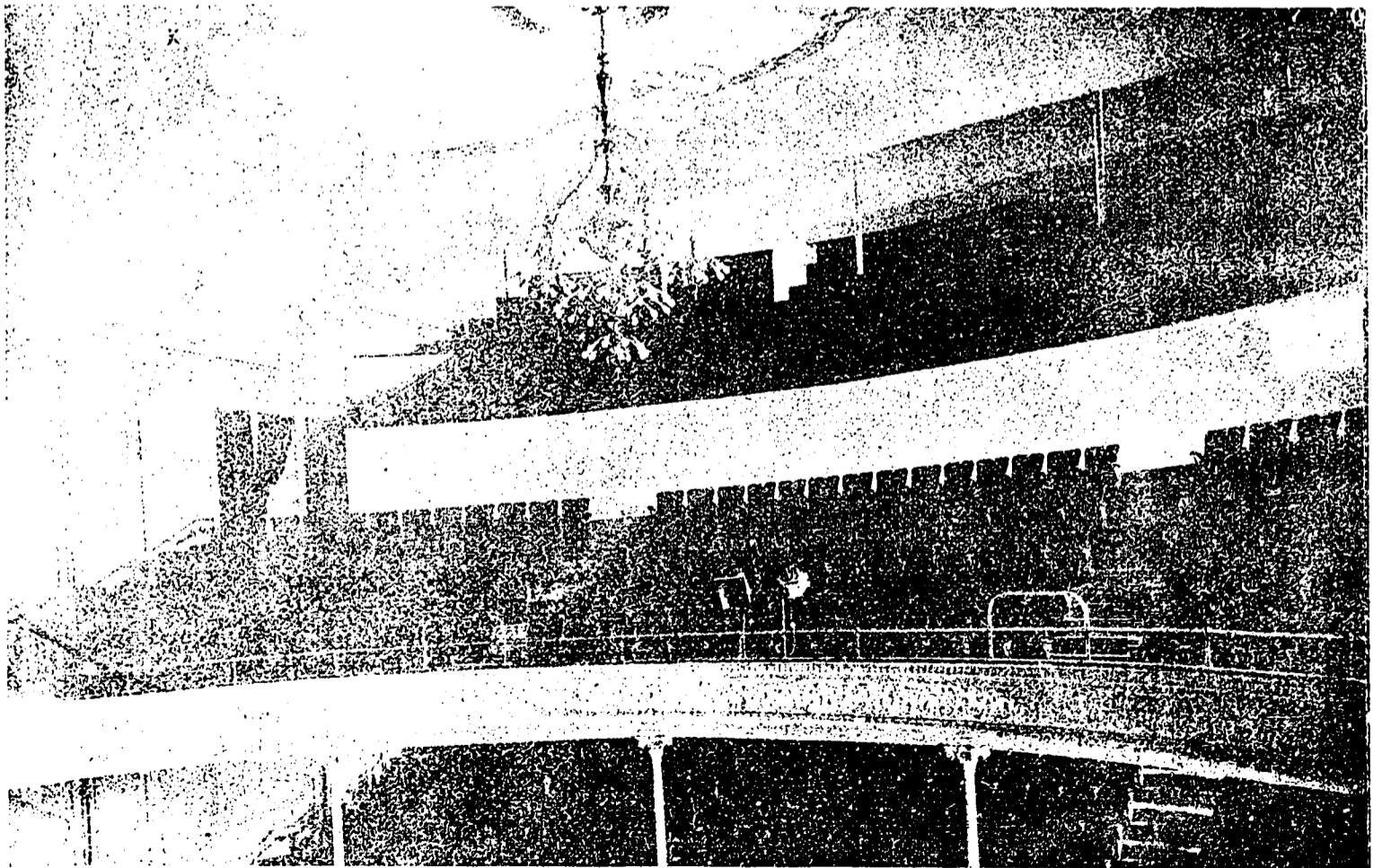
BAUME RHUMAL

LE NOUVEAU THEATRE "HER MAJESTY'S"

(Toutes ces photographies ont été prises par M. J. A. DUMAS, 112 rue Vitre, Montréal.)



VUE EXTÉRIEURE.



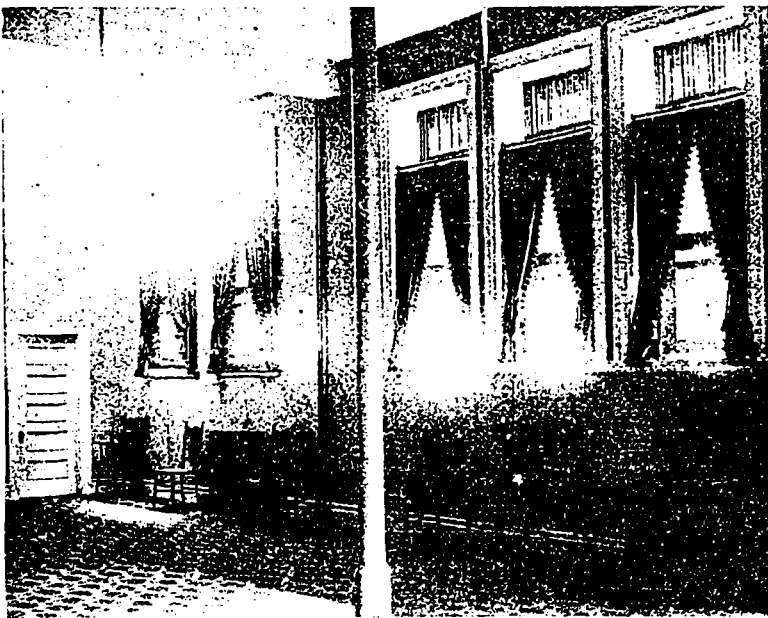
INTÉRIEUR DE LA SALLE.



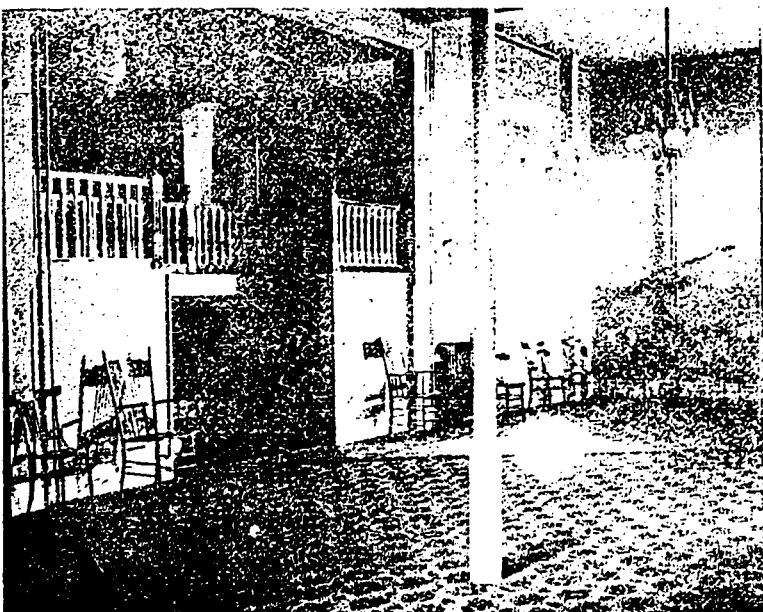
M. FRANK MURPHY, GÉRANT ACTIF.



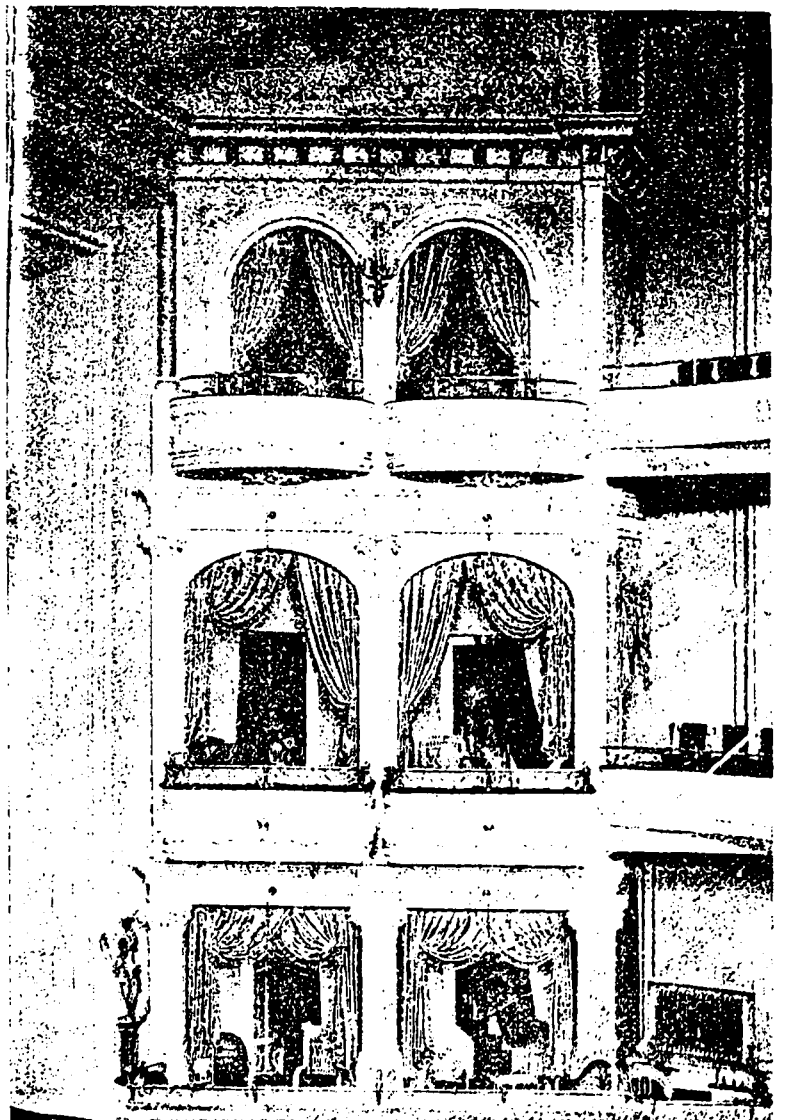
MRS F. MURPHY, PROPRIÉTAIRE ET GÉRANTE.



LE FOYER DES DAMES.

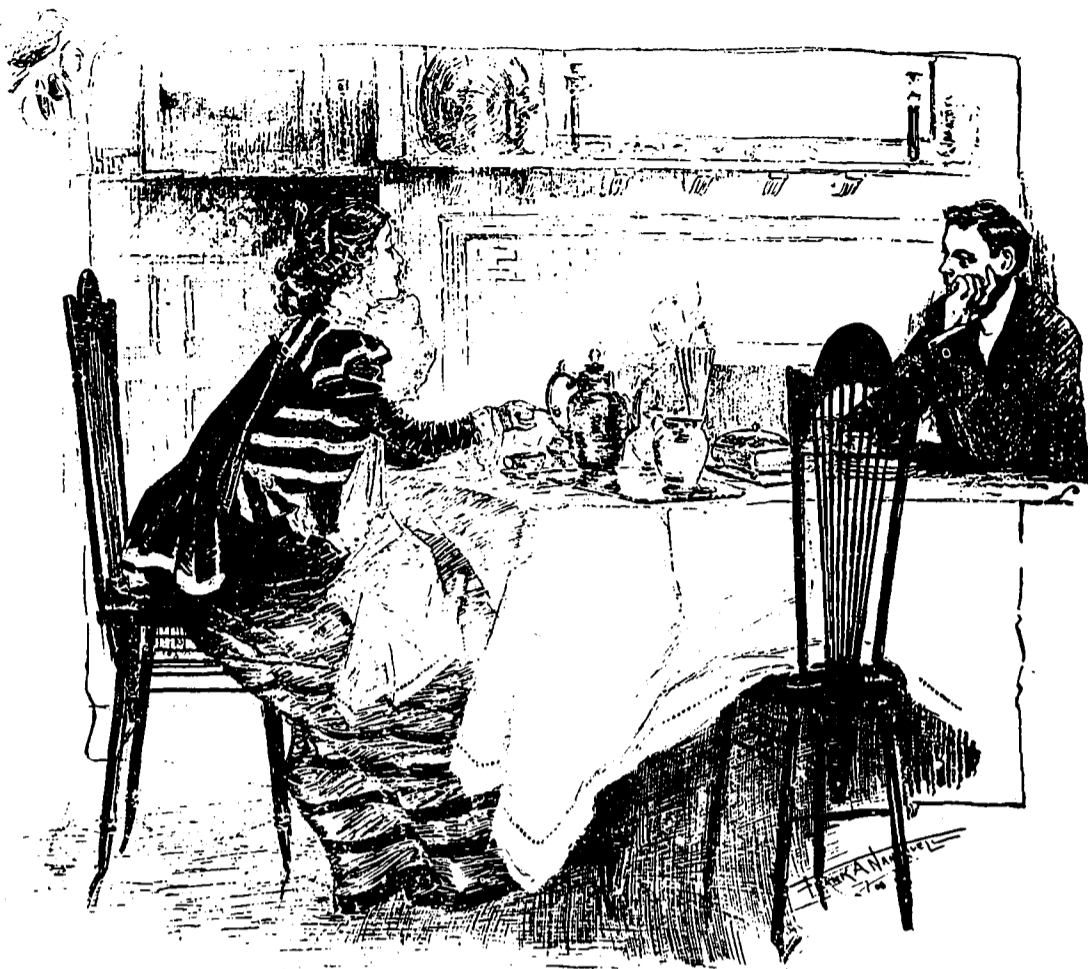


A L'ENTRÉE DU FOYER DES DAMES.



LOGES D'AVANT SCÈNE.

LA PREUVE



Elle.—Croyez-vous donc que le silence soit d'or ?
Lui.—Peut-être. J'ai connu un sourd-muet qui s'est établi barbier à Montréal et qui a fait fortune en cinq ans.

LA CERISE

Couché dans l'herbe aux genoux de Florise,
 Sa belle main au-dessus de mes yeux
 A suspendu la cerise aux doux feux,
 Dix fois offerte, autant de fois reprise,
 "Mangez, monsieur !" Oh ! la folle entreprise !
 Est-ce l'amour ou le ciel qui me grise ?
 Je vois sa bouche et je vois la cerise
 Et mon désir les confond toutes deux
 Couché dans l'herbe.

CHARLES MONSELET.

Histoire d'un Pacha, d'un Colonel Anglais
et de douze Chrétiens Pendus

Il était une fois, dans un pays qu'on appelle la Crète, un colonel Anglais qui y commandait quelques troupes afin de défendre les chrétiens grecs contre les déprédations des bachi-bouzouks du Sultan.

Inutile de dire que les bachi-bouzouks détestaient cordialement les chrétiens et le leur faisaient bien voir ; quand au colonel Anglais, s'ils le détestaient au moins autant, ils n'osaient ni le dire ni le témoigner, car le susdit avait des troupes armées de fusils, de canons et autres outils propres à imposer le plus grand respect, même à des bachi-bouzouks.

Hors, un matin que les bachi-bouzouks avaient occis, histoire de se faire la main, quelques malheureux Grecs n'ayant d'autre tort que de posséder un peu de ce qui manquait à leurs ennemis. Le colonel, assailli de plaintes contre les peu commodes soldats du Sultan, voulut faire acte de vigueur et, envoyant quelques-uns de ses soldats dans le quartier mis au pillage, il leur ordonna de s'emparer des meurtriers et d'en faire un exemple.

Hélas ! trois fois hélas ! les bachi-bouzouks, mis en goût par la précédente opération, se bornèrent à chasser ces empêcheurs de danser en rond en leur tuant deux des leurs.

Fureur du colonel qui accourt furieux, gloussant d'indignation et interpellant le grand chef des Turcs, lui dit : — Pacha, il me faut, d'ici à une heure, douze bachi bouzouks... arrange-toi... Ils ont tué des chrétiens et, ce qu'il y a de plus grave, deux Anglais. Il me faut du sang...

—Mais...

—Douze bachi-bouzouks garottés, baillonnés (je déteste les cris) et prêts à être pendus...

—Mais...

—Sinon, c'est toi qui iras à la potence. C'est entendu, hein ?

Le pacha rassembla ses soldats déguenillés.

—Gard à voi !... Fixe... Les douze qui veulent être pendus, sortez des rangs... housto !... (Personne ne bougea.)

—Ah, c'est comme ça ! Soit, allez de par la ville et ramenez moi, d'ici un quart d'heure, douze bachi-bouzouks attachés, baillonnés... allons, hop...

—Baillonnés ? dit un malin. Mais alors ?... Prenons les douze premiers venus, habillons-les en bachi bouzouks, baillonnons-les et... en route pour le paradis de Mahomet.

Aussitôt dit, aussitôt fait... douze chrétiens, rapidement trouvés, furent solidement baillonnés, dévalisés et déguisés, puis livrés au pacha qui les passa au colonel, lequel... malgré leur résistance désespérée, les fit pendre pour l'exemple.

Et les vrais bachi bouzouks, clignant de l'œil et se frottant les mains à s'en arracher l'épiderme, disaient, en les voyant se balancer gracieusement sous le souffle des zéphirs méditerranéens :

—Ça fait encore douze chrétiens de moins !

PARISIEN.

ELLE ÉPOUSAIT TOUT LE LOT

Une veuve riche s'était décidée à convoler en seconde noce avec un veuf dont l'unique bien se composait de six enfants en bas âge. Le matin du mariage, un ami du futur époux rencontre l'une de ses petites, vêtue comme aux jours de fête : "Où vas-tu donc, ma petite, en si grande toilette ?

La petite.—Je vais aux noces, monsieur.

L'ami.—Aux noces de qui ?

La petite.—De madame Dorée !

L'ami.—Et avec qui Mme Dorée se marie-t-elle ?

La petite.—Comment, vous ne le savez pas ? Mais c'est nous qu'elle épouse.

UN SIGNE DES TEMPS

Le professeur.—Quel fut le premier homme ?
Bizoune.—Eve, monsieur.

UN QUI NE PEUT COURIR

M. Grosbonnet (s'adressant au gérant d'un magasin).—Mes trois derniers caissiers ont prit la fuite, après m'avoir dérobé des sommes considérables.

Le gérant (inquiet).—J'en suis fâché, monsieur. Mais que puis-je faire pour vous ?

M. Grosbonnet.—Je désirerais savoir si votre cul-de-jatte connaît la tenue de livres, et quelles seraient ses conditions.

UNE PREUVE

Le commis.—Il y a vingt ans aujourd'hui que je suis à votre emploi.
Le patron.—C'est ce qui prouve, mon cher, combien je suis patient.

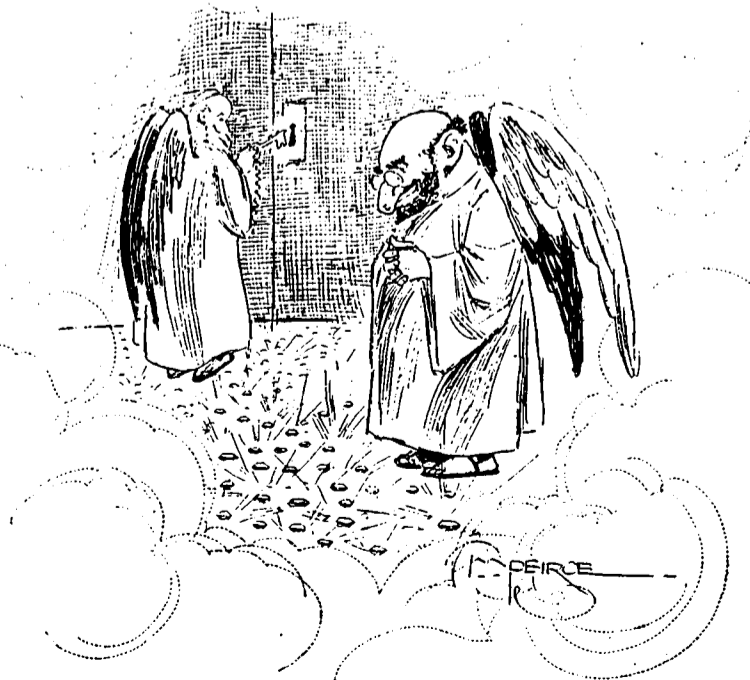
POURQUOI

Alfred.—Qu'allez-vous faire de cette fleur ?

Alice.—Je la donnerai, ce soir, à celui que j'aime.

Alfred.—Cela n'a pas de sens commun. Pourquoi ne me la donnez-vous pas immédiatement ?

A LA PORTE DU PARADIS



Cohen.—Che foutrais bourdant pien zafoir si ze zont tes frais tiamants ?

FÉUILLETON DU "SAMEDI", 19 NOVEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INÉDIT

LIX

Brizard en Champagne

(Suite)

—Ça barde dur, les enfants, au 83e. Entrez, messieurs.

Il avait ouvert une première porte, qui donnait sur une petite cour entourée de hauts murs, et les comptait au passage, tels des moutons.

—Quatorze, ça va bien.

Il avait attiré Jean et le retenait par le bras.

—Toi, fil, maintenant, ordre de ton chef. Dame, mon colonel, si Vingt-Doux fait contre-appel, tu n'y couperas pas. Je dirai, moi, que tu n'es pas descendu, que tu n'es pas sur le livre. A ta place, j'aimerais autant coucher à la boîte, on n'en meurt pas.

—Le chef m'attend.

—Entres-tu ?... oui... non, je boucle.

Jean se défila, à l'ombre des murs, par les couloirs assombrés. Cinq minutes après, il s'installait au bureau de sa compagnie.

Lorsque le sergent-major rentra, pour l'appel, Jean n'avait encore rien écrit. Le chef, un peu gris, s'écria :

—Hein ! m'attendiez en pionçant, pas vrai ? Savez pas où les livrets se tiennent ?

Il retira la boîte des rayons, la jeta sur la table, et, ouvrant le premier livret venu, il ajouta, de méchante humeur :

—Vous n'avez qu'à additionner les recettes et en soustraire les dépenses de la colonne 2... Les soixante livrets arrêtés pour demain. Le fourrier s'en paye une tranche. Je le repincerai. Surtout, pas de grattage : si le major m'aligne, je vous repasserai le tout... avec bénéfice.

Des menaces, toujours !

A minuit, Jean additionnait encore. Ni le sergent, ni Josse, en bordée sérieuse, n'étaient rentrés. Enfin, il traça la dernière barre, souffla la lampe, gagna sa chambre à pas de loup, et se glissa dans sa couchette. Il ne dormait pas encore lorsque le caporal de garde, falot en main, fit irruption dans la chambre.

—Ous qu'il perche, le cabot Jordanet ?

—C'est moi.

—Alors, lève-toi, dare-dare. Contre-appel chez les punis, mon pauvre vieux. Nous allons tous trinquer dans les grands prix, avec Vingt-Doux.

Quelques hommes s'éveillaient et murmuraient à la cantonnade : "Contre-appel... Ça barde dur ! Vingt-Doux... N'dort jamais."

Là-bas, au poste, Doux attendait, encapuchonné. On ne voyait, de lui, qu'une silhouette sombre, menaçante.

—Il ne viendra pas, le rossard, groumchait-il. A peut-être déserté... Gibier de potence, viande à punaises ! Ne m'endoctrinera pas, moi, peut-être, comme Gallois. Au premier mot, lui fourre de la grosse boîte. Vous, sergent, vous inscrirez quatre jours à votre avoir pour... .

—Mon capitaine, c'est le capo... .

—Ma tante Ursule ! M'en moque ! Quatre jours pour lui aussi !

Il reprit sa marche saccadée, du poste à la grille, le sabre butant les éperons, ronchoinant toujours.

Après dîner, Doux, célibataire endurei, était allé au cercle. Il y restait, d'ordinaire, jusqu'à la fermeture, gagnant tout le monde, à tous les jeux de cartes connus. Mais, ce soir, chose extraordinaire et qui mettait le cercle en belle humeur, il avait attrapé, à son tour, une "enlotte" soignée, et les soucoupes s'étaient amoncelées devant lui en pyramides phénoménales.

Il se contentait pour cacher son dépit, lorsque Vincent, toujours joyeux de l'avoir gagné, s'avisait de chançonner :

Ben vrai, c'est épatant,

La pipe d'un commandant !

—Infect, s'écria-t-il, ce que vous dégoisez là !

—Cette scie a été chantée aux Folies voyageuses par le caporal Jordanet, de ma compagnie, un ex-pître de café-concert, très drôle, sur ma foi.

—Je la trouve réussie, opina quelque autre, pour faire grimper à l'échelle ce rageur de Doux.

—Réussie ! Je l'ai aligné aujourd'hui, moi, le fameux Jordanet... Réussie, répétait-il, si on peut !

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Et, comptant les soucoupes :

—Garçon, pour moi, tout cela.

Il sortit, furibond. Une horloge, en ville, tintait les douze coups de minuit. Il fit cinquante pas sur le trottoir vers sa demeure, puis il se ravisa. Ce Jordanet lui faisait l'effet d'un fricoteur. Il avait dû entortiller Gallois la veille, et avait bien pu ainsi se tirer de la boîte. Maintenant, après avoir visité les salles, appelé, compté les hommes punis, Doux se félicitait. Comme il se retournait, pour la dixième fois, il aperçut une lumière qui traversait la cour et voltigeait du côté des locaux de punition.

—Tu ra ta ta, cria-t-il, les deux rossards se tirent des grègues. Sergent, amenez-les moi ici.

Il les fit entrer dans le poste, et, s'adressant à Jordanet :

—Approchez donc que j'examine votre trompette pour la graver dans mon cœur... C'est vous qui deviez vous moquer de ma figure, tout à l'heure, au chaud dans le plumard. Huit jours de clou... Sais pas méchant, hein ? Seulement... je saurai le motif pour qu'il ne se gâte pas ; vous pourrez même le mettre en musique, comme la pipe du commandant. Vous y autorisez... Allez mon ami.

Ce fut le sergent, le rengagé "pas commandé", qui le boucla, cette fois en jurant :

—Vous nous faites rien trimarder, vous, avec votre pipe !

Jean acheva la nuit sur le lit de camp. Le colonel, pensait-il, porterait sa punition, avec le motif promis par Doux, à quinze jours au moins, et le général changerait le tout en prison. Il attendit impatiemment le rapport.

—Combien, chef ? interrogea-t-il, anxieux.

—Rien... Filez à la salle du rapport, le colonel vous demande.

Le grand chef lui dit à brûle-pourpoint, en brandissant une lettre dont il venait de prendre connaissance.

—Jordanet, je vous ai nommé caporal avant la promotion, par votre habileté professionnelle, et voilà que, depuis quelque temps, vous roulez de punitions en punitions... .

Il s'arrêta une seconde, pour examiner la signature de la lettre.

—Un ami m'écrit en votre faveur. Je veux bien, pour cette fois encore, passer l'éponge sur le passé, tout le passé : mais gardez-vous de récidiver... Rompez !

Jean se retira la tête basse. Qui pouvait s'intéresser à lui, sinon Bek ? Ah ! c'était plus difficile qu'il ne le croyait tout d'abord, de conquérir du galon. La conduite et le travail ne suffisent pas, il faut encore... la chance !

A peine rentré, Flamet le prévint qu'il y avait une lettre pour lui, chez Labrunie. C'était le billet de Florentine : huit pages d'une fine écriture. Il le lut tout frémissant de bonheur, mais le post-scriptum le tourmenta :

"Je t'ai écrit, hier, en partant de Blois, deux mots, à la hâte. Je voulais, avant mon départ, te mettre en garde : Tu m'excuseras d'avoir adressé ma lettre à Grousse, je l'ai fait par imprudence. Je te donnais ma nouvelle adresse : 42, rue du Cardinal-Lemoine. J'attends ta réponse par courrier, car, je ne sais pourquoi, j'ai de mauvais pressentiments."

Grousse était à l'écriture. Jean s'y rendit en courant, croyant à un oubli de son ancien.

—Tu n'as pas reçu de lettre pour moi, hier ?

—Tu blagues, mon bleu, je n'ai reçu de lettre de personne, depuis quinze jours, même que ça me chatouille du côté de Cerisette.

—Ah ! Lis un peu.

A mesure qu'il lisait, aidé par Jean, le Berrichon changeait de mine ; des rides se creusaient sur son front.

—On manigance des trucs contre toi, fisto ! ; Hondaille, Brizard, toute la séquelle ! et ça devient grave puisqu'on te chope les lettres. faut ouvrir les quinquets, mon bleu. Qu'est-ce qui te pend à l'oreille ? Je le saurai... .

—Grousse ? appela le sergent de salle.

—On y va.

—Ohé, Jordanet, s'époumonnait en même temps Labrunie, de sa fenêtre, un papier bleu à la main. Arrivez donc, Saint-Lambin, une dépêche !

Il lui remit, sur le palier ; les hommes s'avançaient, curieux. Jean ouvrit le pli, le parcourut en une seconde. Un nuage passa devant ses yeux... Il vacilla. La dépêche, signée Flo, était ainsi conçue :

"Départ : 10 heures 40. Serai ce soir à Chouzy, la station après "Blois, à 9 heures. Je t'y attends. Viens, à tout prix."

LX

Une Idee de Brizard

Ce même jour, après la soupe du soir, Brizard dévalait par la ville, la main sur son coupe-coups, en conquérant, astiqué à sec des guêtres au dernier bouton. Le roi n'était pas son cousin pour le quart d'heure.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

Il regardait la ville, toute grouillante, à cette heure. Il y avait là, bien des maisons à dévaliser ; mais, la dernière fois, il avait failli être pincé. Le bruit courait que la municipalité avait mandé du renfort, de la police parisienne.

Il entra dans un café, demanda une consommation et de quoi écrire. Sa lettre terminée, il gissa dans l'enveloppe une autre qu'il tira de sa poche et mit comme suscription : A M. Isidore Barbaud, rue du Château-des-Rentiers, 167, Paris. La lettre s'échappait à peine de sa main, glissant sur le zinc de la boîte, que le vaucien se frappa le front, en se disant :

— Brizard, tu viens de peloter une boulette. Si Zidore est coffré, ou en tournée, tu n'auras toujours pas l'argent dans deux jours, et le vieux zig s'arrangera, par la suite, pour faire chanter la Florentine sans toi. Tu devrais boulotter du foin.

Cette remarque lui venait en songeant à l'auberge du père Yvette. Les vieux seraient à la noce, demain soir ? alors ! Il revoyait la maison isolée : des volets d'opéra-comique, aussi vieux que les propriétaires, la porte délabrée... Des gens économes... Un bon magot !

Malheur ! Il se frotta les mains et s'offrit, du coup, un cigare de quinze centimes. Le lendemain, il était chez le sergent-major, Chevallier, quand Jean s'y présenta.

— Que désirez-vous, Jordanet ? demanda le sergent-major.

— Vous parler, chef.

— Pas le temps... reviendrez.

Brizard l'amadoua avec une croustillante histoire. Il ajouta :

— N'oubliez pas ma permission, chef ; la nuit pour assister à une noce.

— Je m'en charge. Rompez !

Un instant après, Jean se présentait de nouveau au bureau de la compagnie.

— Que voulez-vous, voyons ? fit Chevallier.

C'était dur à expliquer. Jean commença :

— Vous êtes content de mon travail d'hier ?

— Oui, assez. A propos, vous êtes dans les huiles, vous. Matin ! Doux a dû ronchonner. Le capiston en était bleu ! Il en a oublié de me bassiner avec sa montre. Enfin, qu'est-ce qu'il y a pour vous ?

— Voici. Le colonel m'a levé ma salle de police, mais je suis con-signé jusqu'au rapport de demain. Vous me rendriez un service exceptionnel en m'accordant la permission de minuit, pour ce soir.

— Êtes-vous fou ? Est-ce que je puis accorder des permissions, moi ?

— Je ne suis pas fou, répondit Jean, en exhibant sa dépêche, lisez !

— Flo... Qu'ès à co ? s'informa Chevallier.

— Ma... sœur.

— Et pourquoi ne peut-elle se rendre à Blois, votre sœur, venir à la caserne ? Ça ne prend pas facilement, les ficelles, avec moi, je les ai toutes pratiquées.

— Elle ne peut se montrer en ville, pour de graves raisons. Je ne puis vous en dire plus long, aujourd'hui, mais je vous supplie de m'accorder cette permission.

Chevallier était un bon type, un crâne, qui n'avait pas peur de son ombre.

— Ecoutez, Jordanet, dit-il ; j'ai entendu dégoïser un tas d'histoires sur le compte de votre père. J'ai fermé les oreilles, car je n'aime pas à me mêler des affaires des autres, et puis, c'est drôle, j'ai confiance en vous, votre air me revient. Je ne puis vous accorder, de mon autorité, la permission de minuit, pas même celle de dix heures, et vous êtes puni, mais, pour vous, une fois pour toutes, je m'arrangerai pour qu'on ne vous porte pas manquant à l'appel, ni au contre-appel, si Doux, ce qui est bien possible, recommence la farce de la dernière nuit. Surtout, rentrez vers minuit, une heure au plus tard, et surtout, pas par la porte !

— Par où ?

— C'est votre affaire. N'étant pas sorti, on ne peut pas vous porter rentrant ; un écolier comprendrait cela. Quoi qu'il arrive, je ne suis rien, moi, je ne veux rien savoir. Ne sortez qu'à la nuit, et bonne chance. Mes compliments à votre... sœur !

— Je vous dirai tout un jour, chef, et... .

— Je ne veux rien savoir, répéta Chevallier, les mains à ses oreilles.

LXI

Rue du Cardinal-Lemoine

Isidore Barbaud — le Zidore de Brizard — était une de ces pratiques qui, marquant mal en plein jour, recherchent l'ombre et le mystère.

Ce matin, Zidore, éveillé par un rayon de soleil, s'étirait sur son lit.

— Rien à se passer sous la dent, murmura-t-il, en risquant un œil dans la manivarde, zut ! je repique. Qui dort déjeune.

— Zizi, cria, de l'escalier, une voix de femme, une lettre pour toi.

— Mazette ! qui est-ce qui peut bien penser à moi ? Apporte.

Il lut quelques lignes, sursauta et courut à la signature.

— C'est Brizard. Oh ! il est très fort, reprit-il, dès qu'il eut terminé sa lecture, on voit bien qu'il a été mon élève. Je te crois, que je vais y aller de suite, chez la particulière, j'y cours. Parbleu ! si je devine l'histoire, comme si je l'avais inventée moi-même. Titine, mes frusques de la haute, ma redingue et tout le fourbi. Brosse, requinque tout cela pendant que je fais ma tête, une tête à la papa qui revient du Père-Lachaise. Nous allons voguer dans l'abondance.

En un tour de main, il se composa un visage vieillot, tout parcheminé de rides, se coiffa d'une perruque sel et poivre et endossa une ample redingote à longs pans.

— Mes lunettes et ma canne. Qu'en dis-tu, Titine ?

— Très chic !

— Passe-moi ma tabatière ?

Il l'ouvrit, fit mine d'y prendre une prise, et, refermant le couvercle d'un coup sec :

— A la tienn ; attends-moi pour briffer.

Ainsi paré, Zidore descendit et, trotinant comme un bon petit vieux, se rendit rue du Cardinal-Lemoine.

— Mademoiselle Florentine Gallois ? demanda-t-il à la concierge en toussotant.

— Mademoiselle est revenue de voyage hier, et c'est un peu tôt.

— Diable ! diable ! je suis pressé.

— On pourrait voir. Votre nom, monsieur ?

— Mon nom ne dirait rien à mademoiselle. Je suis un ami de sa famille. Prévenez-là simplement qu'un vieillard a fait le voyage de Blois, pour l'entretenir de choses importantes.

Touchée par l'exquise politesse du vieux monsieur, la concierge monta chez Florentine et redescendit bientôt.

— Mademoiselle vous attend ; au deuxième, la première porte à gauche.

A ce mot de Blois, Florentine n'avait pas hésité à recevoir le visiteur. Zidore entra, chapeau à la main. Il inspecta rapidement la chambre et en remarqua le confortable. Florentine s'était meublé un petit salon où elle recevait les gens du monde qui venaient l'inviter à leurs soirées.

— J'ai bien l'honneur de parler à Mlle Gallois ?

— Parfaitement.

— Vous connaissez le caporal Jordanet ?

— Monsieur !

— Inutile de feindre, je sais tout. Je sais que Jordanet vous aime et que vous le payez de retour. Je sais bien d'autres choses encore, hélas !

— Monsieur... répéta Florentine, hautaine.

— Attendez-donc. Vous me remercirez bientôt ; car, si j'apporte de fâcheuses nouvelles, j'ai le remède à côté du mal.

— De fâcheuses nouvelles ! En quoi ! Je n'ai rien à craindre de personne.

— C'est ce que nous verrons dans un instant.

Zidore, sûr du plan mûri en chemin, jouait avec sa proie.

— Je suis désolé d'avance d'appeler des larmes dans des yeux si beaux ! Cruelle nécessité ! Donc, vous aimez le caporal Jordanet... Je ne dirai pas que ce Jordanet soit absolument in ligne de votre amour, c'est un bon soldat ; mais je dois vous prévenir qu'il est menacé de passer au conseil de guerre, sous inculpation de vol.

— Jean, un voleur ! s'écria-t-elle. Vous mentez !

Elle éclatait en sanglots.

— Là, là, je m'en doutais, des menaces, puis des pleurs. Cela ne modifiera pas ce qu'il existe.

Florentine, cédant à la surprise, s'était vite calmée, et le vieux Zidore continua, jouant toujours avec elle comme un chat malin avec un souriceau.

— Je ne mens pas, hélas ! Je suis un ami de votre père.

— C'est lui qui vous envoie ?

— Lui ! Il ne sait rien de l'affaire ; il mourrait de honte, le brave, s'il se doutait que son nom puisse être traîné devant les tribunaux militaires, et c'est pour lui, autant que pour vous, que je suis ici.

— Expliquez-vous, monsieur !

— Ce n'est pas sans motif que j'ai fait le voyage. Nous... ou plutôt ceux dont je suis le mandataire forcé, ont des preuves, dix pour une. Faus-ses ou vraies, ces preuves, je ne vous les cacherai pas, sont écrasantes !

— Quelles preuves ? Jean est innocent, je l'affirme !

— Il est peu probable, mon enfant, que le conseil se contente de vos affirmations. Je n'ai pas ces preuves entre les mains, sinon ! On m'a remis tout simplement cette lettre, la reconnaissez-vous ?

Florentine tressaillit en retrouvant en la possession de cet inconnu

la lettre adressée par elle à Jean, de chez Chagal. Ces paroles du patron lui revinrent à la mémoire : " Jean a des ennemis acharnés, intelligents aussi ; écris-lui de se surveiller." Elle rassembla tout son sang-froid.

—Continuez, monsieur.

—Bien, obéit Zidore, vous voilà raisonnable, nous nous entendrons. Qu'est-ce que je veux, moi, à mon âge ? Le repos pour mon ami Gallois, la tranquillité pour Jordanet et vous. On est jeune, on s'aime, je connais ça. Or, les tiers — ils sont plusieurs — consentent à se dessaisir de ces preuves d'infamie moyennant, hum ! hum !... Je suis tout honteux de vous rapporter cette proposition, même pour votre bien.

—Achevez, monsieur ; rien ne me coûtera pour la tranquillité de mon père.

Zidore, qui examinait encore le salon, d'un ceil connaisseur, répondit enfin :

—...Moyennant la somme de cinq cents francs.

De suite, avec une habileté consommée, il corrigea cette brutale demande d'argent :

—Pardonnez-moi, mademoiselle ; je ne suis qu'un messenger, un messenger malgré moi, de malheur, hélas !

—Et mon père... et Jean seront sauvés, vous m'en répondez ?

—Je vous en réponds, sur mes cheveux blancs.

—Et l'affaire, si grave soit-elle, sera étouffée ?

—Etouffée dans l'œuf, je vous le jure.

—Je vous rapporte la somme exigée.

Elle se leva et passa dans sa chambre à coucher. Zidore entendit un meuble s'ouvrir, puis un tiroir, un bruit d'argent remué, le son plus clair des pièces d'or.

—Diavolo ! pensa-t-il, je n'ai pas demandé assez ! J'enverrai deux cents balles à Brizard et je garderai le reste !

Le retour de Florentine interrompit son soliloque. Avant de lui compter la somme, l'artiste, inquiète, demanda encore :

—Qui me répond que Jean ne sera pas poursuivi ?

Zidore étendit le bras.

—Ma parole, la parole d'un ami, celle d'un vieillard dont les jours sont comptés et qui n'a jamais menti. Sous peu, mon enfant, vous saurez mon nom et vous me bénirez. Sous peu, vous aurez de mes nouvelles, je le jure !

En jurant de revenir, Zidore était sincère.

—Espérez, ajouta-t-il. Par moi, vous rentrerez bientôt en grâce auprès de votre père.

—Vous savez aussi ?

—Tout, vous ai-je dit. Au revoir, mon enfant.

Il s'inclina et sortit.

—Le tour est joué, pensait-il. Délicieuse fille, tu seras, pour quelque temps, ma poule aux œufs d'or !

Florentine, demeurée seule, eut une nouvelle crise de larmes, suivie d'un immense découragement. Chagal l'eût consolée et conseillée ; mais où était-il, Chagal ? Personne ! elle n'avait personne. Si, Médéric, le sage et bon Médéric ! Lui seul pouvait la conseiller. Elle se rendit en toute hâte à son atelier.

Médéric s'y trouvait. Elle lui raconta, tout au long, les événements de B'ois, la scène des Folies voyageuses, la colère de son père, et enfin, la visite du vieux monsieur. Elle termina, et Médéric, à son air, comprit que c'était chez elle une idée bien arrêtée :

—Je le prévientrai moi-même ce soir. Je vais lui envoyer un télégramme pour lui annoncer que je l'attendrai au train de neuf heures, à Chouzy. S'il ne vient pas au rendez-vous, j'aviserai et je vous prévientrai.

—Allez, Florentine, consentit Médéric, dont le front était soucieux, plus soucieux que jamais. Je voudrais vous accompagner, car toutes ces complications me mettent sur des charbons ardents, mais des circonstances, que vous apprécierez plus tard, m'en empêchent. On persécute Jean à cause du père, sans doute, voyez-le, consolez-le, continuez d'être son bon ange. Dites-lui que je suis avec lui, de cœur, et, à votre retour, revenez me voir ; quoi qu'il arrive, ne parlez de rien à ma mère.

—Entendu, Médéric.

Pourquoi accueillait-il si froidement ces nouvelles qui l'eussent atterré autrefois ? Florentine n'allait pas tarder à le savoir. Une heure après, elle reprenait le chemin de la veille, la route de B'ois. A six heures, elle descendait à Chouzy, à dix kilomètres environ de la ville, et elle demandait une chambre à la meilleure auberge du bourg.

—Servirai-je à dîner à madame ? lui demanda l'hôtesse, qui avait du style.

—Non, j'attends mon frère par le train de neuf heures ; nous dînerons de compagnie.

Après une sommaire toilette, elle se blottit derrière les rideaux, la fenêtre fermée, et attendit. Avec l'ombre montante, un profond découragement la reprenait. Vers neuf heures, Florentine, toujours aux aguets, perçut du bruit, comme un éveil, à la station assoupie, des voix, des brouettes roulées sur le macadam, puis un grondement

lointain plus soutenu que celui, intermittent, du fleuve. Elle descendit et dit à l'hôtesse, qui sommeillait au coin du foyer :

—Vous pouvez servir dans ma chambre. Quel train, s'il vous plaît, devrait reprendre mon frère, qui est militaire, pour rentrer à Blois ?

—Le dernier, celui de minuit.

—Merci.

Elle sortit, se dirigea vers la station et pénétra bravement sur le quai désert.

Le train émergea bientôt du bois voisin et stoppa devant elle. Seul, un soldat en descendit. Elle courut à lui :

—Jean !

Le militaire se retourna. L'employé avait élevé sa lanterne, et les deux hommes, un peu narquois, l'examinaient.

—Je m'appelle Sylvain Cruchon, mademoiselle, fit le soldat ; pour vous servir, tout de même.

LXII

La Nuit terrible

Florentine battit en retraite, la mort dans l'âme. Elle n'avait pas fait cinquante pas quand une voix, dans l'ombre, l'appela :

—Florentine !

—Jean !

C'était lui ! Ils s'étreignirent.

—Oh ! Florentine, comme je t'aime !

—Tu me le diras... chez nous.

En chemin, jusqu'à l'hôtel, il s'expliqua :

—Je n'avais pas de permission, je suis venu à pied. J'ai vu de la lumière à l'hôtel et je suis rentré. " On vous attend au train ", m'a dit l'aubergiste. Et me voilà !

Il fallait, pour monter à la chambre, traverser la salle commune, où des rouliers étaient encore attablés. Ces gens sourirent à leur passage. Nos amoureux n'y prirent pas garde.

Jean en oubliait tous ses tracassés, ses dangers : Vingt-Doux, le colonel, la caserne, sa sortie illicite, sa rentrée scabreuse, dans quelques heures, par-dessus les murs, quinze jours de prison, peut-être plus, s'il était surpris, s'il prenait fantaisie à Doux d'ordonner le contre-appel.

La porte refermée sur eux, ils se prirent les mains, si heureux, si troublés aussi ! Jean la trouvait encore embellie, sa Flo ; lui aussi était changé, à son avantage. Sa taille s'élançait, sous l'uniforme ; l'ensemble de ses traits s'était un peu creusé, mais, surtout, ce qui la frappa, c'est que toute sa physionomie, ses yeux surtout, révélaient une volonté, une sorte d'énergie un peu farouche. C'était un homme maintenant.

—Elle l'examinait. Lui, un voleur ? allons donc !

Mais pourquoi ne lui révélait-elle pas tout de suite le motif de sa dépêche si pressante ?

—Explique-moi, dit-il. Qu'est-il encore arrivé ?

Comment annoncer à ce pauvre garçon la terrible accusation qui pesait sur lui ? Elle n'en avait pas le courage. Elle attendait elle-même ses explications.

—Je ne vivais plus, dit-elle, depuis cette histoire des Folies, et, bien que Chagal m'a affirmé que tu n'avais pas été puni...

—Il y a autre chose, interrompit-il ; ton visage est triste, tes mains brûlent. Moi aussi, ardemment, je désirais te voir. Oui, j'ai été puni, ton père ne m'a pardonné qu'à demi ; puni, je le suis encore et je n'ai pas de permission. Qu'on s'aperçoive de mon absence... et la prison m'attend. Voilà où j'en suis, après des mois de travail acharné et de conduite irréprochable.

—Oh ! Jean... en prison ! toi !

—Qu'importe ! puisque tu es là, puisque je te vois, que tu m'a dit, à l'arrivée : Embrasse-moi. La fatalité me poursuit, vois-tu, loin de toi ! J'ai beau faire, je suis puni, toujours, pourchassé comme une bête malfaisante, par Houdaille, par Brizard, par Doux, par les sergents, par tous... Une mente ! J'y succomberai.

—De la patience, hasarda Florentine.

Alors, il s'emporta :

—Que leur ai-je fait ? Ah ! voilà, pour rendre service à Chagal j'ai chanté la Pipe du commandant. Maintenant, on me vole mes lettres, je ne suis plus sûr de rien. Je ne sais même pas où je reposerai ma tête, demain ; je m'en doute, néanmoins, acheva-t-il, avec un rire amer.

—On te vole tes lettres !

—Avant ton départ de B'ois, tu m'as écrit par l'entremise de Grousse, n'est-ce pas, Chagal m'en prévenait, et, toi-même, tu m'avertissais dans ta deuxième lettre ?

—Grousse ne t'a rien remis ?

—Grousse est fidèle, il n'a rien reçu.

—Ah ! mon Dieu !

Elle entrevit, autour de Jean, un cercle d'embûches qui allait se rétrécissant, l'enserrait de toutes parts. Le vieillard n'avait donc pas menti. Lui, d'une voix rauque :

—La coupe est pleine, encore une goutte, elle débordera. Oh ! ne plus les revoir ! J'y pensais en route, chaque pas m'enlevait un poids des épaules ; ne plus retourner à cette caserne maudite, partir avec toi, être libre ! J'ai voulu m'élever jusqu'à toi, et je ne puis, je ne puis... Mon sang se révolte, ou je deviendrai fou, ou je déserterais !

Florentine frémit en songeant que, tout à l'heure, cette colère s'accroîtrait encore.

—Calme-toi, mon pauvre ami, je t'en supplie ; au-dessus de ces tracasseries mesquines, il y a ton frère, ta mère, tes sœurs, moi, qui t'aime... il y a, surtout, ton père !

Au nom de son père, Jean pâlit.

—J'ai vu Médéric, ce matin, continua-t-elle ; lui aussi est malheureux, et ta mère, et tes sœurs ; je le suis aussi. Nous le sommes tous, en attendant un temps meilleur, le temps où, tous réunis, rien ne nous séparera plus.

—Il ne viendra jamais, ce temps, fit Jean, en secouant la tête.

Il fallait le remonter, le rappeler au devoir.

—Ce temps viendra, affirma-t-elle. Enfant, car tu es toujours, pour moi, l'enfant chéri, que j'ai élevé, instruit, amené à l'honneur, reviens à la raison. Si tu désertais jamais, Médéric serait obligé, c'est la loi, l'ignores-tu donc ? de te remplacer ; et alors, que deviendrait ton pauvre père dont il sera, selon sa propre expression, le vengeur, qu'il réhabilitera, et vois-tous, du même coup. Et moi, tu me comptes donc pour rien, que tu renonces à la lutte !

Jean, la tête sur l'épaule de Florentine, pleurait ! Elle parla longtemps encore. Elle le berçait doucement, comme un enfant malade, l'appelait des noms les plus tendres, cherchant à réveiller en lui les plus nobles sentiments. L'heure s'écoulait, rapide, elle le constata avec angoisse. Il fallait pourtant le mettre en garde contre l'accusation odieuse. Elle attendait qu'il fût complètement apaisé.

—Je t'aime aussi, dit-elle, parce que tu es brave. Tu as sauvé mon père au péril de ta vie. Je t'embrasse pour cette bonne action, et je t'embrasse encore pour cette autre, moins éclatante, mais qui prouve aussi la bonté de ton cœur : le service rendu par toi, à Chaugal, d'où te viennent, probablement, les persécutions actuelles.

Florentine se tait. Elle se recueillait encore avant d'aborder le secret fatal. Jean, à son tour, lui dit tout ce qu'il avait sur le cœur.

—Pardonne-moi, dit-il, j'ai cru, tout un jour, que tu m'oubliais. Ah ! Plo, si tu m'abandonnais ! Je sais, en Loire, un endroit profond où des tourbillons engloutissent le plus habile nageur. Plus que jamais, tu es tout pour moi. Dès le premier jour où je t'ai vue, je t'ai aimé, et mon amour a grandi à mesure que je te connaissais mieux, que tu faisais, de moi, un homme. Je serai fort, plus fort qu'eux tous, si tu m'aimes !

—Je t'aime ! Fort, il te faudra l'être, ajouta-t-elle, angoissée, après un regard à la pendule qui marquait déjà onze heures. Apprends pourquoi je suis ici. Sois calme, ne m'interromps pas. La lutte pour nous n'est pas finie, elle commence à peine. Ce matin, un vieillard est venu me trouver. La lettre que tu n'as pas reçue, la lettre adressée à Grousse, il l'avait entre les mains !

—Que dis-tu ? s'écria Jean épouvanté, un vieillard ?

—Ce n'est rien, écoute le reste.

Quand elle eut terminé, Jean se redressa.

—Regarde-moi, dit-il, regarde-moi bien jusqu'au fond de l'âme, suis-je un voleur ?

—Toi ! Aucun doute n'a effleuré mon âme.

—Merci, fit-il simplement.

Il réfléchissait profondément.

—A quoi penses-tu, ami ?

—Je me demande d'où peut venir cette absurde accusation, et qui a surpris le secret de notre amour. Je n'en ai fait part à personne. Qui a pu soustraire cette lettre ? Un vieillard, je ne connais pas de vieillard...

—Ah ! s'écria-t-il, pâissant davantage.

—Qu'as-tu donc ?

—Rien.

Devant son épouvante, se dressaient divers incidents dont il n'avait pas tenu compte, en leur temps.

—Parle donc, insista la jeune fille.

—Rien, te dis-je, tu ne saurais comprendre, il t'aurait fallu vivre de ma vie de chaque jour. On s'acharne après moi, vois-tu, ma Florentine, parce que je m'appelle Jordanet, parce que j'ai protégé Camille contre un bellâtre, parce que, protégé par Bek, j'ai obtenu de l'avancement. Tu m'as bercé, tout à l'heure, avec de douces paroles, des mots. La vérité est que la vie m'est impossible, désormais au 83. J'irai rejoindre le commandant Bek. Moi, accusé de vol ! J'en mourrai de honte. Le coup vient de Brizard. Je me rappelle ses sourires méchants, ses allusions perfides.

—Ne tente rien avant que j'ai revu Médéric : j'ai promis de le prévenir, dès mon retour. Il avisera.

Les douze coups de minuit sonnèrent à la pendule.

—Comme le temps fuit, près de toi, dit-il, et comme le bonheur s'achète cher. Voici le moment, hélas ! de nous séparer ; quand donc serons-nous réunis pour toujours ?

Tous deux, vainement ils essayaient de se le cacher, voyaient l'avenir de plus en plus sombre.

—Souviens-toi, répéta-t-elle d'une voix ardente où elle mettait tout son amour, que je suis tienne, toujours, en tous lieux, jusqu'à la mort. Si jamais tu as besoin, comme aujourd'hui, de consolations et de secours, appelle-moi et j'accourrai. Rentre à la caserne. Séparons-nous ; il le faut.

Il l'étreignit dans ses bras.

—Oh ! m'éloigner, te quitter, pour combien de mois, des années peut-être ; toi, si belle, si bonne ! Fuyons, veux-tu, qu'importe le monde ? Sous tous les cieux, même étrangers, nous serions heureux, et cette vie, que je vais reprendre, m'est un enfer !

Il l'enserrait davantage, s'attachait à elle, tel un naufragé à une épave. Elle comprit que ses caresses l'amollissaient, qu'il perdait la raison, et, se dégageant doucement :

—Enfant, le bonheur ne suffit pas sans l'honneur. Fuir, avec toi, déserteur ! y songes-tu ? Un baiser, et... en route !

Il l'embrassa longuement.

—Au revoir, dit-il enfin ; écris-moi souvent.

Il se dirigeait vers la porte. Un coup de sifflet, coupant le grand silence, l'interrompit.

—Le train ! s'écria-t-elle.

Jean se redressa. D'un bond, il fut à la fenêtre, l'ouvrit et se pencha. Le sifflet, plus mièvre, du chef de train, retentit encore, puis celui, strident, de la machine — et le train, qui ne s'arrêtait à Chouzy que quelques secondes, reprit sa marche. Jean, consterné, regardait, sans mot dire, les lanternes rouges s'enfoncer dans la nuit.

LXIII

Le "Coup du Père Yvette"

A ce moment un soldat était sur la route de Chouzy ; en passant près d'un restaurant où une noce était attablée, il se campa près de la fenêtre, ouverte, à cause de la chaleur. Le père Yvette était là-bas, en face de l'épouseuse, avec sa vieille. Le bonhomme avait dû fêter ferme, déjà, la purée septembrale, car son visage, au milieu de l'immense col blanc, ressortait, rubicond, comme un oeillet rouge dans un champ de marguerites. Le soldat l'entendit même s'écrier, le verre haut :

—A votre santé, tertous, les amis !

—Demain, je boirai à la tienne, mon père Niquedouille, murmura Brizard, car c'était lui qui espionnait.

Il erra dans la ville, s'offrant, de temps autre, un champoreau pour se sustenter, et vers la demie après dix heures, il gagna la route de Chouzy, par une nuit sans lune, à travers champs.

Brizard avait la mémoire des lieux et savait le chemin par cœur. Après vingt minutes d'une marche rapide, il s'arrêta. De hauts peupliers dont les faites se dressaient, très visibles, sur le fond étoilé du ciel, bordaient la route. Sur la gauche, près du chemin de halage, une masse brune s'estompait... Là, derrière les frondaisons, était le cabaret du papa Yvette. Un chien de ferme aboya dans le lointain, très loin ; il n'y avait pas d'autre habitation dans un rayon de huit cents mètres. Si les vieux, par prudence, avaient mis un gardien à leur place ? Brizard écrasa son cigare d'un coup de talon et s'avança silencieusement, rampant le long de la haie, à la façon d'un peu rouge.

Parvenu à la clôture, des échelas à demi pourris, reliés par un fil de fer dix fois consolidé... Il écouta... Rien que des frissonnements de feuillages et le murmure du fleuve. Alors il changea de tactique, enjamba la clôture, et, frappant à la porte, comme s'il eût été un voyageur égaré :

—Il n'y a personne, ici ?

Nulle voix ne répondit à la sienne. Il frappa encore, plus fort, pour plus de sûreté, appela. Silence sur toute la ligne. Décidément, la maison était bien déserte ; il opérait comme chez lui, à la papa.

La porte, au toucher, lui parut trop solide, il examina la fenêtre. Les volets étaient vieux... ils cédèrent au premier effort.

L'ouverture de la fenêtre ne fut qu'un jeu pour le cambrioleur, élève de Zidore. Il écouta encore ; toujours rien. Il sauta dans la cuisine, alluma la lampe et courut à l'armoire, ce coffre-fort du paysan.

La clef avait été cachée, mais Brizard s'en passa en pesant sous les portes, avec la barre de fer du foyer. La même opération fit glisser le tiroir.

Chouette ! La bourse était là, une bourse en toile grise. Il l'ouvrit. Elle contenait quelques francs, des sous... et des médailles.

—Je suis refait, ronchonna le voleur

Néanmoins, il continua son inventaire. Des draps, par piles, fleurant la bonne lessive, s'étagaient, on bel ordre... Un à un, il les rejeta à terre, en les dépliant.

Le magot était là ; des jaunets tintèrent, des billets de banque montrèrent leur belle couleur bleue ; des pièces de cent sous s'abat-tirent sur le carreau. Les économies de vingt ans, sans doute !

Brizard empocha le tout et sortit par où il était venu. Cette visite avait demandé du temps. Or, à cette heure tardive, Jean revenait de Chouzy au pas gymnastique. Brizard le précédait de vingt minutes à peine. Ce dernier, sa permission en poche, rentrait tranquillement au quartier. Au poste, tout le monde dormait, sauf le caporal qui se redressa sur le coude, examina l'entrant et dit :

—Ah ! c'est toi, le Parigot !

—Oui.

—Tu as une permission ?

—Probable, de la nuit.

—T'es veinard. Doux a recommencé la farce du contre-appel. Jordanet a été porté manquant, il va trinquer.

—Il l'aura pas volé, fit Brizard.

—Quelle heure qu'il est ?

—Ça roule entre les deux.

—Et tu rentres déjà, avec la nuit ?

—Je me faisais des cheveux, tout seul ; rien à fricoter en cette ville.

—Suffit, porte-toi rentrant et laisse ta permission sur la table ; moi, je repionce. Ce Jordanet, il faudra que je me relève pour le conduire au tambour. Huit jours de prison, ordre de Doux. Si tu veux lire le motif, il est sous ton nez.

Brizard feuilleta le livre, rencontra le billet de punition, signé Doux, officier de semaine, et lut :

“Jordanet, caporal à la 1^{re} du 2, huit jours de prison : Puni de consigne, était manquant à l'appel de neuf heures, manquant au contre-appel de minuit. Ne s'était pas présenté, pour sortir, au sergent de planton ; n'a pas été vu à sa compagnie après quatre heures du soir...”

—Mon vieux, s'il chope pas quinze jours, cette fois ?

—Sois tranquille, il s'en tirera encore. Jordanet, c'est un veinard !

A minuit, Jean avait quitté Chouzy, en proie à une affreuse inquiétude. Il se souvenait du conseil de Chevallier : “Ne rentre guère après minuit à cause du contre appel.”

S'il avait pris fantaisie à Doux de faire ce contre-appel, et cela n'était pas impossible, le caporal se devinait perdu à jamais, dans l'esprit de tous. Perdu ! Le mot n'était pas trop gros.

Les coudes au corps, le fourreau de son sabre sous le bras, il suivait la route de Blois, s'arrêtant quelques secondes, de temps à autres, pour respirer, et reprenait sa course. Il ne rencontra en route qu'un roulier, à hauteur de l'auberge Yvette, lequel se pencha pour essayer de reconnaître, à la lueur de sa lanterne, l'homme qui paraissait fuir.

—C'est un soldat, se dit le roulier, au cliquetis du sabre, d'où diable sort-il, par là ?

Jean, enfin, sans ralentir son allure, arrivait aux premières maisons de la ville. Comme il filait, sur le pavé sonore, il lui sembla qu'on le suivait à quelque distance. Il s'arrêta brusquement et se retourna. Il crut voir deux ombres s'effacer le long des maisons. Des rôdeurs sans doute, ou des poivrots retour du cabaret. Peu lui importait, il reprit sa course.

À mesure qu'il approchait de la caserne, une autre idée le tourmentait. Comment rentrer ?

La route de Chouzy aboutit justement, par les bas quartiers, derrière la caserne, vers une grande porte qui s'ouvrait alors sur un terrain vague. Il examina cette porte, haute de plusieurs mètres ; pas la moindre aspérité ; impossible de passer par là.

Il suivit les murailles, cherchant un endroit plus facile à escalader. Soudain, il crut avoir trouvé. Une rangée d'arbres s'alignait sur le trottoir. Un de ces arbres, un marronnier, projetait un rameau superbe jusque sur le faite du mur.

Il s'agissait de grimper, de suivre le rameau, à califourchon ou à force de bras, et de prendre pied sur la muraille. Il n'aurait plus, ensuite, qu'à se laisser retomber sur les pointes. Il passa le fourreau de sa baïonnette dans son ceinturon, et embrasant le tronc, se mit en devoir de grimper. Ses pieds s'enlevaient à peine du sol, qu'une main se posa sur son épaule et qu'une voix lui murmura :

—Halte-là, mon bonhomme.

Jean, ahuri, retomba à terre. Deux hommes étaient devant lui, le serrant de près. Il eut d'abord l'idée, si naturelle, de fuir, et

essaya de se dégager, mais les deux hommes le saisirent par les bras, et celui qui avait parlé déjà reprit :

—Ah ! on n'a pas la conscience bien blanche et on veut prendre la poudre d'escampette. Pas facile, avec nous. Ludovic, passe-moi le ruban, s'il te plaît.

—Inutile de m'attacher, dit Jean, en voyant ce ruban qui n'était autre qu'une mince courroie de cuir. Je n'ai nullo envie de résister ou de me sauver. Mais, qui êtes-vous ?

Ni l'un ni l'autre des deux hommes ne répondit à cette question, mais celui qui se prénomait Ludovic, ayant frotté une allumette, remarqua :

—Tiens, nous avons affaire à un caporal !

Cette découverte parut le contrarier. Un caporal, ce n'est déjà plus le premier venu, c'est le sous-officier de demain, un futur officier peut-être. Il faut être bon soldat, avoir de la conduite et de la tenue pour être nommé caporal.

—Comment, vous êtes caporal, observa l'autre compagnon qui répondait, lui, au prénom de Pierre, et vous sautez par-dessus les murs !

—Il courait la gueuse, observa Ludovic, laissons-le.

—Un instant. Quel est votre nom ? Cela pourra nous servir, par la suite.

Jordanet prononça, hautement :

—Jordanet.

—Jordanet ! Le fils du... D'où venez-vous ?

—Je ne puis vous le dire.

—Allons donc, farceur ; avec nous, cela ne tire pas à conséquence. On sait bien qu'il faut que jeunesse se passe.

—Je ne puis, répéta Jean.

—Fort bien, mon garçon, à votre aise. Alors, suivez-nous.

—Vous suivre ! Il faut que je rentre, moi, je veux rentrer à la caserne.

—Vous y rentrerez aussi, mais... par la porte... En avant !

Ils l'entraînèrent, moitié de force. Bientôt, ils eurent tourné l'angle du mur et furent sur la route de Paris. Jean s'arrêta net.

—Messieurs, dit-il, d'une voix suppliante, je n'ai pas de permission, je suis consigné, je vais être puni de prison.

—Ce n'est pas notre affaire. Dites-nous franchement, d'où vous venez, à cette heure, au pas gymnastique, et nous vous lâchons.

—Votre silence est louche.

—Surtout, acheva l'autre, quand on s'appelle Jordanet.

Jean entendit cette remarque.

—Ah ! vous m'emenez parce que je m'appelle Jordanet ! Allons, nous verrons clair, demain.

Il aurait quinze jours de prison, peut-être plus ; mais, pour rien au monde, il n'eût consenti à prononcer le nom de Florentine devant ces inconnus.

Le factionnaire, étonné de voir un soldat mené par deux civils, cria d'une voix forte :

—La porte !

Brizard était au milieu de la cour quand il entendit cet appel.

—Tiens, se dit-il, qui est-ce qui rentre ? Ce doit être Jordanet puisqu'il n'y avait plus que lui dehors.

Il revint, à pas de loup, et se cacha derrière le mur de la demeure du casernier, en face du poste. De cette place, il pouvait voir et entendre, sans être vu lui-même. Avant d'ouvrir la porte, le sergent, qui s'était levé à l'impérieux appel du factionnaire, parlementait à travers la grille.

—Des civils ! on n'entre pas, que désirez-vous ? Ah ! c'est vous, caporal Jordanet, eh bien, vous n'y coupez pas, cette fois.

Les deux civils tirèrent leurs cartes d'identité, et les présentant au sergent, de plus en plus étonné :

—Lisez, dirent-ils, et silence.

À la lumière du falot, le sergent lut, sur la première carte : Ludovic Liseau, inspecteur de la sûreté, et sur l'autre ; Pierre Chaumont, même titre.

Il rendit les cartes en reprenant :

—Que désirez-vous ? Je vais aller éveiller l'adjudant de semaine.

—Inutile, dit Liseau, nous ferons notre rapport à qui de droit, mais assurez-vous de la personne du caporal. Nous sommes peut-être sur la piste.

—D'autant mieux, messieurs, qu'il a été porté manquant au contre-appel et que l'adjudant-major l'a aligné de huit jours de grosse boîte. Entrez, Jordanet. Caporal, conduisez-le à la prison, et n'oubliez pas de fermer la porte.

Jean, hébété, suivit le caporal sans mot dire. Il ne comprenait rien à cette arrestation.

“Nous sommes peut-être sur la piste, avait dit l'un des civils”. Ces mots n'avaient pas été perdus pour Brizard.

Sur la piste de qui ou de quoi ?

Le sergent, rêveur, se demandait s'il ne devait pas prévenir l'adjudant de semaine, attendant le caporal de garde sur le seuil du poste.

—Tu l'as coffré, lui dit-il, dès qu'il fut de retour.

—Ça y est, à trois tours ; pas de danger qu'il s'échappe.
 —Qu'a-t-il dit ?
 —Rien, pas un mot.
 —Son affaire est sale.
 —Quels sont les deux gaillards qui l'ont amené ?
 Le sergent répondit, à mi-voix :
 —Deux inspecteurs de la sûreté, de Paris. Ils auront ramassé Jordanet en ville, à cause des histoires qui courent, tu sais bien... Je ne voudrais pas être dans sa peau !
 —Bigre non, murmura le caporal, brrr...
 —Gardons ça pour nous, en attendant... motus... hein, comme des poissons.

Brizard frissonna. Encore une fois, il l'avait échappé belle. En montant l'escalier, une idée lui vint : Jordanet accusé à sa place, il serait tranquille, lui, pour longtemps ! Idée simple à exécuter, surtout si les camarades dormaient, comme d'habitude, à poings fermés.

Tout le monde ronflait dans la chambre. Le misérable tira la montre de Gallois, qu'il cachait dans la doublure de sa tunique, et la glissa dans la paillasse de Jordanet. Il y joignit des pièces de monnaie, prises au hasard, et arrangea la couverture. Puis il alla se coucher, sans que personne eût remarqué ses allées et venues.

Loiseau et Chaumont, le lendemain, à la première heure, travaillaient au rapport de la nuit, quand le patron de l'hôtel, qui connaissait leur qualité, monta chez eux.

—Savez-vous la nouvelle ? L'auberge du père Yvette, sur la berge, entre Blois et Chouzy, a été dévalisée pendant que les vieux étaient à la noce ; on parle de plusieurs mille francs.

Les deux inspecteurs se regardèrent.

—Hein, mon vieux ! fit Loiseau.

—Et pour revenir de cette auberge, demanda-t-il, on est obligé de prendre par les rues basses, derrière le château ?

—C'est le chemin le plus direct.

—Merci, excellent hôtelier, nous aviserons.

Le patron s'était à peine retiré que Loiseau s'écriait :

—Nous avons mis dans le mille. Nos nominations de brigadiers sont au bout de cette affaire. Nous aurions du fouiller le fils à Jordanet. On ne pense pas à tout. C'est l'a, b, c, du métier, pourtant.

LXIV

L'Enquête

Leur rapport terminé, ils déjeunèrent à la hâte et se rendirent chez le colonel. Il était neuf heures environ. Le colonel partait à la caserne pour son rapport quotidien. Il prit connaissance du rapport, entendit les explications des deux policiers, et les congédia brusquement :

—C'est bien, c'est affaire à moi, maintenant, je me rends au quartier.

Le colonel était furieux. Il interpella de suite le sergent de garde :

—Le caporal Jordanet est à la prison ?

—Oui, mon colonel.

—Oui, toujours oui ; allez vous en assurer, tonnerre !

Jamais, d'ordinaire, le colonel ne jurait ni ne s'emportait. Les quelques officiers présents se regardèrent, stupéfaits. Les hommes de garde, rangés en ligne, pour la réception du chef, tremblèrent.

—Clairon, continua-t-il, rappelez aux sergents-majors. Debrouillez-vous, pas gymnastique.

—Jordanet est à la prison, revint annoncer le sergent.

—Bien. Surveillez-le. S'il s'échappe, je vous casse ; passez-le en consigne à celui qui vous relèvera.

Les sergents-majors réunis, dans la chambre spéciale, au-dessus du corps de garde, le colonel commença ainsi son rapport :

—Le caporal Jordanet sera mis au secret le plus absolu. Deux sentinelles seront placées autour des salles de discipline ; l'une, dans la cour ; l'autre, au pied du mur.

Puis, il interpella Chevallier :

—De votre compagnie, ce Jordanet ?

—Oui, mon colonel.

—Restez-là. Les autres, rompez ; vous aussi, l'adju lant.

Puis, seul avec Chevallier, qui n'en menait pas large :

—Vous avez le livret matricule de Jordanet, donnez.

Il chercha le folio de punition, le parcourut des yeux et murmura :

—Salut tête, je m'en doutais. Votre capitaine est-il au quartier ?

—Oui, mon colonel, je l'ai vu dans la cour.

—Allez lui dire de venir me trouver, et vivement.

Dès que Gallois fut arrivé, le colonel se planta devant Gallois, et croisant les bras :

—Vous en faites du propre, vous, capitaine, avec votre Jordanet. Savez-vous ce qu'il est, votre protégé, votre créature ! Il a été vu cette nuit, par la police, sur la route de Chouzy, du côté de l'auberge où un vol a été commis, et les agents l'ont ramassé au moment où il allait escalader le mur de la caserne ? Et il pratique sans doute ce joli commerce depuis des mois. Ah ! vous y avez l'œil, vous, sur votre compagnie.

Gallois était atterré.

—Le régiment est déshonoré !

—Vous exagérez, mon colo... .

—Taisez-vous donc, allez, capitaine. Vous me l'avez fait nommer caporal, vous et Bek, avant les autres, au choix. Et de Vandières qui me le recommandait encore hier ! Tous fous, ou aveugles, ma parole !

Il ouvrit la fenêtre et cria :

—Sergent de garde, appelez-moi l'adjudant-major ?

Doux arriva, radieux, mais il rentra son sourire devant le visage courroucé du grand chef.

—Vous allez, lui dit le colonel, procéder à une enquête, avec le capitaine Gallois, sur ce Jordanet, parmi les soldats de la compagnie. Jordanet est soupçonné du vol de cette nuit. Que cette enquête soit conduite le plus secrètement possible, vous me comprenez ; assez de boue en rejallira sur le régiment.

Le colonel s'attristait en parlant ; car il était au fond, un excellent homme. Il acheva :

—Messieurs, soyez discrets, mais faites votre devoir. Ces agents de la sûreté ne seraient pas fâchés de tout mettre sur le dos du 83e. L'enquête, aujourd'hui même, n'est-ce pas ? Jordanet a découché, étant puni, voilà ce qui est hors de doute. D'où revenait-il, à deux heures du matin ? Voilà, encore, ce que vous devez rechercher. Je vous attends chez moi, ce soir même.

Les deux officiers portèrent la main au képi et sortirent. Ils se rendirent, de suite, aux salles de discipline.

Jean, depuis l'ordre de la mise au secret, avait été transféré dans une cellule, sorte de chambre oblongue, large de deux mètres, meublée d'un lit de camp et éclairée par une étroite fenêtre. Il se leva, prit la position militaire, et attendit. Enfin, après les anxiétés de la nuit, il allait savoir ce qu'on lui voulait. Gallois, était plus triste. Ce fut Doux qui parla le premier. Loin du colonel, son humeur goguenarde lui revenait. Il blagua lourdement :

—Eh ! eh ! caporal, la pie revient toujours au nid. Vous aimez la boîte, à ce qu'il paraît. Je vous l'avais bien dit qu'on ne se moquait pas de ma figure. Il faudra toute l'eau de la Loire pour laver vos draps. Pour lors — il tira son carnet — seriez-vous assez aimable pour nous rendre compte de votre petite promenade de cette nuit ? Je vous ai mis huit jours de prison, vous savez ; j'y étais forcé... .
 Le règlement.

—J'ai mérité cette punition, répondit Jean.

—Vous le reconnaissez, j'en suis heureux. Dites-nous, maintenant, ce que vous faisiez hier sur la route de Chouzy ?

—Sur la route de Chouzy ! répéta le jeune homme.

Comment pouvait-on savoir ? Il perdit de son assurance et pâlit.

—Oui. Et il est arrivé, par là-bas, des événements sur lesquels vous pourriez nous renseigner.

Doux était sérieux, maintenant. La franchise de Jordanet le désarmait ; il poursuivit :

—On a volé, cette nuit, les cabaretiers de la berge, et on vous accuse d'être l'auteur de ce vol.

—Moi !

—Vous-même

—C'est faux, je puis prouver, je revenais... .

—Achevez, nous irons aux preuves ; dites-nous d'où vous reveniez.

Jean se taisait, la mort dans l'âme. Il comprenait son arrestation, maintenant, et devinait la qualité des hommes qui avaient passé leurs cartes au sergent de garde.

—C'est faux, répéta-t-il, d'une voix assurée, je le jure, par ma mère !

Ce ton élevé, le regard droit de Jordanet qui ne tremblait plus émuement les deux officiers ; Gallois, prenant la parole à son tour :

—Écoutez, Jordanet, nous ne demandons pas mieux que de vous croire. Vous avez découché, ce n'est pas un cas pendable, avouez franchement où vous avez passé votre temps, nous irons aux renseignements, et l'affaire en restera là.

Jean, à Gallois moins qu'à tout autre, ne pouvait révéler son entrevue avec Florentine.

—Oui, j'ai découché, répondit-il ; oui, encore, je suis revenu par la route de Chouzy, mais je ne puis dire où j'étais.

—Songez aux suites de votre entêtement, observa Gallois. C'est le conseil, pour vous, la prison, les travaux forcés, que sais-je ?

Allons, Jordanet, expliquez-vous. Nous serions heureux de faire éclater votre innocence, je vous l'affirme, le capitaine Doux lui-

même, le colonel, moi. Souvenez-vous de nos théories de la chambre, sur l'honneur, sur le drapeau. Vous l'aimez, hein, le drapeau... eh bien ?

Jean cacha son visage dans ses mains.

—Il va avouer, pensa Doux.

Jean releva la tête : une larme brillait dans ses yeux.

—Je vous remercie, mon capitaine, de vos bonnes paroles ; je suis innocent, je l'affirme, mais je le répète, il m'est impossible de rien dire de plus.

—Vous jouez la comédie, s'écria Doux. Sortons, Gallois, nous n'avons rien à faire ici. Ah ! nous devons fouiller l'accusé. Attendez-moi quelques instants, je vais chercher le caporal de garde

Deux minutes, Gallois et Jordanet demeurèrent seuls.

—Voyons, caporal, insista Gallois, de vous à moi, vous n'avez rien à ajouter ? Je puis tout entendre. Si un mot doit vous sauver, ne craignez pas de le dire.

Le cœur de Jean battit violemment ; il allait parler, peut-être, mais Doux revenait, ayant rencontré celui qu'il cherchait près de la porte de la deuxième cour.

—Fouillez moi cet homme, caporal, ordonna-t-il.

On ne trouva sur Jean qu'une dizaine de francs et des menus objets. Les deux officiers se retirèrent ; mais dehors, Doux dit à Gallois.

—S'il est l'auteur de ce vol, il est trop habile pour ne pas avoir caché l'argent. Nous interrogerons les hommes de la compagnie.

A la grille du quartier, les deux officiers se séparèrent. Doux tourna à gauche et Gallois à droite, pour descendre à la rue du Haut Bourg.

Le vieux capitaine marchait tête baissée, plongé dans d'amères réflexions, lorsque, derrière lui, quelqu'un l'appela. Il se retourna et reconnut Lernotte.

—Est-vrai, demanda ce dernier, ce que vient de me raconter le chef de bataillon : le caporal Jordanet accusé de vol ! Si Jordanet est un voleur, après sa conduite aux manœuvres, je ne crois plus à rien, moi !

—Il nie énergiquement.

—Tirez-le de là si vous pouvez. Je l'estime, moi, ce jeune homme, c'est un brave, et je m'y connais. Voulez-vous que j'aie lui parler ?

—Il est au secret et nous sommes chargés de l'enquête avec Doux.

—Ah ! déjà, c'est malheureux. Doux le rendra fou.

LXIV

La Montre

Doux et Gallois revinrent à deux heures, pour continuer leur enquête, et s'installèrent dans la chambre de Chevallier. Les hommes de la Ire du 2, un par un, défilaient devant eux. Chose incroyable, la plupart des dépositions étaient plutôt défavorables à Jordanet. Depuis qu'il avait été nommé caporal, il avait voulu faire du service, du zèle, de la "rouspétance", comme on disait dans le métier, et les hommes lui en voulaient.

Ce fut une autre affaire quand Lesur se présenta.

L'élève cabot, pour plaire à Brizard, et aussi parce qu'il était jaloux de l'avancement de Jordanet, raconta qu'il avait surpris le caporal, alors simple soldat, vaguant pieds nus, dans la chambre, la nuit du vol commis au préjudice de Loubard et de Brizard. Il raconta encore que Jordanet avait pâli, s'était troublé, le lendemain, à la lecture du rapport. Enfin, certifiant les récits des autres, il rapporta qu'un soir, des pièces d'or s'étaient échappées de la poche de Jordanet.

Brizard, ensuite, confirma la déposition de Lesur. Grousse soutint son bleu avec énergie.

—Le caporal Jordanet était mon ami, c'est moi qui l'ai mis au port d'armes, qui lui ai appris à arranger son paquetage. Il ne sortait qu'avec moi, le dimanche ; nous filions chez la mère Yvette !..

—Hein ? interrompit Doux, chez la mère Yvette !

—Oui, mon capitaine.

—L'auberge des bords de la Loire ?

—Oui, mon capitaine, nous buvions un litre, jamais plus.

—Vous y alliez souvent ?

—Je le crois bien, presque toute les dimanches.

—Eh bien, mon garçon, elle a été volée, elle aussi, cette nuit, la mère Yvette. Notez précieusement ceci, Gallois ; Jordanet allait presque tous les dimanches chez la mère Yvette. Rompez, Grousse !

Le Berrichon se retira, consterné. Puis vinrent les caporaux. Arriva le tour d'Houdaille.

Houdaille était un sous-officier rengagé, bien noté, estimé par son énergie ; car au régiment, sont renommés, trop souvent, pour énergiques, tous les gradés qui ne badinent pas avec les punitions. Sa déposition présentait donc une certaine valeur.

—Voyons, Houdaille, demanda Doux, que savez-vous ? Vous êtes le sergent de section du caporal Jordanet et vous n'êtes pas sans vous être aperçu de quelque chose.

Houdaille avait eu le temps de préparer sa réponse, et, disons-le, il croyait presque à la culpabilité de Jordanet. Il était heureux, du reste, et fier, de dessiller les yeux de son capitaine qui avait, si longtemps, soutenu contre lui l'inculpé. Sa déposition, clairement présentée, fut accablante.

Avec un art infini, il assembla tous les menus incidents, pour en former un tout complet.

—Et cela ne date pas d'aujourd'hui, ni d'hier, conclut-il. J'ai souvent parlé à Josse et au sergent-major ; que mon capitaine veuille bien les interroger.

Josse et Chevallier — ce dernier à contre-cœur — confirmèrent les dires d'Houdaille.

—Maintenant, fit Doux, après avoir fermé son carnet, allons chez le colonel.

—Si nous revoyions Jordanet, proposa Gallois.

—Chez le colonel, d'abord.

Et, en route, à Gallois :

—Qu'en pensez-vous, maintenant ?

—Tout cela est inexplicable.

—Le conseil s'y retrouvera, soyez sûr.

—Croyez-vous qu'il y ait, là-dessous, motif à réunir le conseil ?

—Parbleu... et le conseil de guerre, sans doute.

—Oh ! le conseil de guerre ! Il n'y a pas vol qualifié... Les preuves manquent encore.

—Elles viendront, mais, sacrédié, on dirait que vous soutenez Jordanet, vous, Gallois.

—Je ne le soutiens pas autrement, collègue. Toutefois, avant de traîner un homme devant le conseil, de le briser comme verre, je veux m'appuyer sur des preuves certaines et non sur des racontars.

—Moi aussi, répondit Doux, brusquement.

Ils arrivaient, du reste, chez le colonel. Le grand chef lut le rapport et fronça les sourcils, très ennuyé, à cause de la recommandation de Vandières à qui il se proposait de demander un service personnel, sous peu.

—Revenons au quartier, dit-il, et que justice se fasse.

Par son ordre, on tira Jordanet de la cellule. Il fut amené à la chambre, comme un criminel, par deux hommes de garde.

Les soldats l'examinaient, se rapprochant, par groupes, pour causer. Il passa fierement devant eux, la tête haute.

—Tu en rabattras, disaient quelques-uns.

Les officiers s'étaient réunis dans la chambre, en tenue. Il y avait là, avec le colonel, Gallois et Doux, les deux autres officiers de la compagnie, Changeat et Vincent, mis au courant, sous promesse de silence, par le capitaine Gallois.

C'était, du reste, le secret de Polichinelle. Le caporal de garde avait écouté aux portes, les hommes de la Ire du 2 avaient causé et tout le régiment savait la grande nouvelle. Les officiers, silencieux, s'étaient rangé en demi-cercle, le colonel au centre, tous en armes.

Jean s'arrêta, ne comprenant rien à cette mise en scène. Il avait la main à la gorge ; il étouffait. Les hommes avaient été renvoyés ; il ne restait là, outre les officiers, que Houdaille, le sergent de section.

—Sergent, ordonna le colonel, fouillez-moi le caporal.

L'opération, faite le matin déjà, ne donna aucun résultat.

—Maintenant, défaites son sac.

Houdaille ouvrit le sac et étala le fourniment. Il n'y avait là, encore, que des objets réglementaires, toute la pauvre pacotille du soldat. On en retira le livret et un paquet de lettres.

—Mon colonel, osa dire Jean, qui, certain qu'on ne découvrirait rien, avait repris quelque assurance, ces lettres viennent de mon frère et... d'une autre personne, je desire que, seul, vous en preniez connaissance.

Le colonel les feuilleta un instant. Toutes étaient signées : Médéric ou Flo. Ces deux noms ne lui disaient rien.

—Gardez-les, accorda-t-il.

Gallois se retourna pour cacher sa pâleur. Il avait cru voir la fine écriture de Florentine.

—Maintenant, sergent, reprit le colonel, défaites le paquetage, le lit, visitez les planches.

Dans le paquetage, dans les poches d'habits de rechange, nulle part Houdaille ne rencontra rien d'extraordinaire. Le colonel, ne demandant pas mieux que de reconnaître l'innocence du protégé de Vandières, reprenait quelque espoir, et ce fut presque gaiement qu'il continua :

—Voyons le lit, vite.

Son visage s'éclairait. Il s'entretenait à mi-voix avec Gallois et Doux :

—Ces policiers de Paris, vilaine engeance ! Voyez-vous, capitaines, si on voulait les croire, on pendrait, haut et court, des braves gens par douzaines. Ils voient des coupables partout, c'est leur marotte.

Tout en parlant, il suivait des yeux Houdaille qui rejetait la couverture, les draps, un à un, palpait le tout, le traversin, jusqu'aux moindres recoins, avec précaution, car il était profondément vexé de ne rien trouver.

—L'aut-il vider la paillasse ? demanda-t-il.

—Oui, videz, fit négligemment le colonel.

Houdaille sortit une poignée, deux poignées de paille... A la troisième, qu'il éparpillait en conscience, une pièce de monnaie roula sous les lits.

Les officiers allongeaient le cou. Vincent, seul, se baissa et ramassa la pièce.

—C'est une pièce de vingt francs, constata-t-il, en l'élevant, au bout de ses doigts, avec une moue dédaigneuse, comme si ce contact l'eût souillé.

Un grand silence se fit. Jean s'avança d'un pas.

—Mon colo...

—Taisez-vous, vous parlerez tout à l'heure, quand on vous demandera des explications ; on vous en demandera... trop.

La paille volait sous la main d'Houdaille.

—Quand je disais... on me croira peut-être, à présent.

Il tira encore deux pièces de vingt francs, puis une de cinq, et de la menue monnaie... en tout : soixante-huit francs.

—Attendez, dit-il tout à coup, je tiens le gros lot.

La montre, plus lourde, avait glissé au fond. Houdaille la sentait sous sa main. Il la sortit triomphalement. Une montre en or avec sa chaîne !

—C'est ma montre, sacrédié ! s'écria Gallois, stupéfait, ma montre en or, un souvenir de famille, que je cherchais depuis huit jours.

Jean, atterré, essaya de parler, mais sa gorge, subitement, se sécha, il bégaya :

—Cette fois, je... je... suis... perdu !

Et il s'éroula sur le parquet.

—Comédie, grimaces, sinagres, tonnait le colonel, dont la voix emplissait la chambre ; ah ! vous feignez de vous trouver mal pour ne pas expliquer la provenance de cet or. Nous savons au moins d'où vient la montre. Vous aurez un terrible compte à rendre au conseil de guerre, Jordanet. Qu'on l'emmène !

Vincent le remit aux hommes de garde qui attendaient sur le carré.

—Capitaine, termina le colonel, s'adressant à Doux, vous êtes officier de semaine, faites votre devoir.

Il descendit en silence, puis, à Gallois qui l'accompagnait.

—J'ai beau me creuser la tête, je ne puis comprendre l'intérêt que porte le colonel de Vandières à Jordanet.

—M. de Vandières ? Pas possible !

—Oui, hier encore, il me le recommandait chaudement. Voyons, capitaine, pensez-vous que Jordanet soit réellement coupable ?

—Hum, hum, toussota Gallois.

—Indécis ; je suis comme vous, parbleu !

LXV

En Cellule

Jean avait traversé la cour, hébété, sans rien voir. Dans sa cellule, il se laissa choir sur le lit de camp, étourdi, comme un homme qui aurait reçu un grand coup sur la nuque. Peu à peu, les idées lui revinrent. Cet or, cette montre trouvée dans son lit... épouvantable combinaison ! atroce complot !

Houdaille, Brizard : ces deux noms roulaient dans sa pensée.

Il eut l'intuition que ce coup était préparé depuis longtemps ; que, plusieurs nuits, il avait dormi sur la montre de Gallois.

Malheur ! Si le matin, il eût avoué l'entretien de Chouzy, Gallois se fût emporté, sans doute, mais l'affaire en restait là ; personne n'eût songé à fouiller son paquetage.

Tardifs regrets ! Le capitaine, maintenant, le croyant un voleur, comme les autres, deviendrait le plus acharné de ses ennemis, et, maintenant encore, moins que jamais, il ne pouvait parler de Chouzy pour justifier son absence.

La nuit montait, l'ensevelissant de ses ombres ; il s'étendit sur sa couchette, le visage tourné vers la muraille.

Perdu dans l'abîme de ses réflexions, il n'entendit pas qu'on lui apportait sa gamelle : quelques tranches de pain dans deux quarts de bouillon noirâtre.

—Il pionce tranquillement, avait annoncé le caporal de garde aux hommes du poste ; on dirait qu'il est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître.

—Pardié, constata un loustic, il peut roupiller sur les deux oreilles, il a du pain sur la planche.

Pas une voix ne s'éleva en sa faveur. Jean ne dormait pas. Ceux

qui avaient été soulagés de leur bourse, les mois précédents, et nombreux ils étaient, passaient devant sa cellule, s'arrêtaient même par groupes, pour lui décocher l'insulte.

—T'es coffré, hein ! Carillon, tu ne nous feras plus nos portemonnaie... ouf, ouf, enlevez-le !

Et d'autres, sur tous les tons :

—En prison, à Biribi, à la brouette !

Il se blottit sous sa couverture et se boucha les oreilles, mais il entendait encore.

Les chambres s'étaient vidées dans la cour, et les propos s'échauffaient :

—Jordanet, tu sais ?

—Oui... La montre du capitaine.

—Et le coup de la mère Yvette ?

—Épatant, hein !

Par-dessus ces bruits et ces cris, ce mot courait de lèvres à lèvres, arrivant, malgré tout, aux oreilles du malheureux : Voleur !

L'adjudant de semaine et le sergent de garde laissaient dire et faire. Les pauvres diables qui avaient été volés se rembouraient à leur manière.

Cette nuit fut terrible — si longue ! un instant, il songea à la fuite. Mais ces paroles de Florentine lui revenaient : " Si tu désertes, Médéric devra te remplacer. Que deviendra ton père, que deviendront les tiens dont il est l'unique espoir ? "

Au premières lueurs de l'aube, le sergent pénétra dans la cellule. Il recula épouvanté, Jordanet avait veilli de plusieurs années ! Les cheveux grisonnaient, aux tempes. Le visage était jaune. Les yeux, surtout, s'étaient enfoncés, comme rapetissés : ils brillaient d'un feu sombre, d'une flamme de folie. Jean s'était levé. Il s'écria :

—De l'air... j'étouffe ! Ces quatre murs se resserrent sur moi !

Pris de pitié, le sergent répondit :

—Je n'y puis rien, mon pauvre garçon !

Et, aux hommes de corvée, qui le suivaient :

—Emportez le baquet, vous autres, et vivement. Votre couverture, Jordanet, on vous la remettra ce soir... Bien, en route !

Alors, tout de suite, Jean eut froid aux reins, partout, froid au cœur, surtout à ce vent du matin, fraîchi par le voisinage de la Loire. Ses dents claquaient. Il s'accroupit, se ramassa, se fit tout petit. Il rêvait, depuis combien de temps, les yeux attachés à un pâle rayon de soleil qui s'allongeait sur les dalles, quand la porte s'ouvrit à nouveau. C'était Doux seul, cette fois.

—Jordanet, dit-il sèchement, vous n'avez rien à ajouter pour votre défense ?

—Si, répondit Jean, presque au hasard, je voudrais parler au capitaine Gallois, à cause de... cette montre... moi... voler la montre de mon capitaine ! ah ! ah ! ah !

—Je lui ferai part de votre désir. Quoi de plus ? Rien... .

—Ah ! ah ! ah ! reprenait Jean.

—Parbleu ! se dit l'adjudant-major, le gaillard simule la folie. Archiconnu... Vieux jeu... .

Gallois ne vint pas. La veille, s'étaient réunis, chez lui, après dîner, Lernothe, Changeat et Vincent. Soutenu par Changeat, brave cœur, lui aussi, Lernothe conseillait toujours la clémence :

—Ne vous emballez pas, Gallois, les apparences sont souvent trompeuses.

—Des apparences, ma montre, à moi !

—Qui vous prouve que ce soit Jordanet. D'autres pouvaient pénétrer chez vous.

—La vérité d'abord, s'écria Gallois d'un ton rauque. Il serait bon de questionner Richaud, mon ordonnance.

—Et que dirait-il, votre Richaud ?

—Ceci, mon cher ami : Jordanet est venu chez moi, une seule fois. J'étais à la caserne, ma femme dans sa chambre, au premier, et Richaud, qui revenait du marché, l'a surpris dans le couloir, la main sur le bouton de la porte de la salle à manger. Il avait l'air tout... chose. Depuis lors, je n'ai revu ma montre qu'aujourd'hui.

Les visiteurs partis, Cécile dit au capitaine :

—Quand je pense que votre Florentino voulait... Mais, à propos, a-t-elle quitté Blois ? Je jagerais... moi... .

—Vous, interrompit Gallois, plus un mot là-dessus !

Puis, prenant un bougeoir, il monta dans sa chambre. Le lendemain, au quartier, quand Doux vint l'informer du désir qu'avait exprimé Jordanet de le voir, Gallois s'écria :

—Qu'il aille au diable !

—Ah ! ah ! fit Doux, en se frottant les mains, vous y venez, mon bon.

LXVI

Chez le Colonel

Après le départ de Jean, Florentine avait été prise d'un profond découragement. Vaillante, elle l'était encore ; mais, depuis qu'elle aimait d'amour, on eût dit que sa belle énergie, cette philosophie

sereine qui la soutenait aux heures de doute, s'affaiblissait. Son front brûlait ; les tempes lui battaient.

En attendant le départ du train elle se jeta, tout habillée, sur son lit. Bientôt, elle frissonna, et la fièvre s'empara d'elle. Au matin, elle essaya vainement de se relever. Elle sonna l'aubergiste, qui accourut, le visage allumé de curiosité.

—A quelle heure le train de Paris ?

—Le premier à midi, l'autre à cinq heures.

—Merci, vous pouvez vous retirer. Je partirai peut-être à midi, sûrement à cinq heures.

A midi, Florentine, véritablement lasse, dormait encore. Vers deux heures, elle se leva, sonna et demanda du lait. La patronne l'examinait avec un étrange regard.

—Y a du nouveau, dit-elle sur un ton mystérieux. Pas chez nous... Des rouliers étaient ici, hier soir, madame a pu les voir, dans la salle... L'un d'eux est parti pour Blois, vers onze heures. Il vient de revenir ; or en route, il a été dépassé par le... frère de madame... le soldat... .

—Ah ! murmura évasivement Florentine.

—Oui, et, paraît-il, il allait bon pas.

—Il avait manqué le train.

—Hum ! fit la patronne. Sur la route de Chouzy, justement, une auberge a été pillée... On parle de plusieurs mille francs.

—A-t-on retrouvé les voleurs ?

—Oui... c'est à dire, non... Je n'en sais pas davantage.

La mégère se retira lentement, les yeux méchants, l'air satisfait.

Pourquoi cette femme lui racontait-elle ces choses ? Florentine, soudain, tressaillit. Le roulier avait vu un soldat qui paraissait fuir... Si Jean... .

Elle n'osait achever sa pensée. A cinq heures, elle reprit le train. A l'arrêt de Blois, une dame descendit, laissant la portière entr'ouverte. Florentine se blottit dans un coin du wagon. Sur le quai, un marchand de journaux criait :

—Lisez le vol de la nuit dernière, sur la route de Chouzy, l'arrestation du voleur.

Florentine ne voulait pas entendre. Mais le marchand continuait :

—Le vol de l'auberge Yvette, arrestation mouvementée.

Il passait devant le wagon de Florentine. Elle acheta le journal. Rapidement, elle lut ces quelques lignes :

« Un nouveau vol, continuant la série, a été commis, la nuit d'hier, sur la route de Chouzy. Un soldat, qui avait été aperçu par un brave roulier, sur cette route, à hauteur de l'auberge Yvette, se défilant au pas gymnastique, a été arrêté au moment où il s'apprêtait à escalader les murs de la caserne... »

Elle n'en lut pas davantage. Elle prit sa valise, rabattit sa voilette et sauta du train. Elle rendit son billet et se trouva dans la cour. La cour, heureusement, était presque déserte. Que ferait-elle ? Elle n'en savait rien encore. En suivant l'avenue, peu animée, qui conduit à la ville, elle réfléchissait profondément.

A qui demander des renseignements ? Aller à la caserne, faire appeler Jean, était impossible, dangereux, peut-être. Le nom de Jordanet, depuis l'histoire des Folies, était trop connu, trop en vedette.

Elle rencontra des militaires, mais elle n'osa les questionner parce qu'ils allaient par groupes de deux à trois.

Arrivé à la place du Château, elle tourna à gauche dans une rue moins fréquentée. Elle allait lentement, songeuse... Un soldat la dépassa. Florentine pressa le pas et le rejoignit.

—Monsieur, lui dit-elle, voudriez-vous me donner quelques renseignements.

Le militaire se retourna et, croyant avoir affaire à la femme d'un officier, répondit :

—Tout de même, madame.

—Est-ce vrai, ce que raconte cette feuille, elle montrait le journal, qu'un soldat a été arrêté pour vol ?

—C'est vrai, madame, malheureusement.

—Quel est son nom ?

Elle l'attendait, ce nom, avec quelle angoisse ! Mais, chose bizarre, le militaire interpellé ne le donna pas tout de suite.

—Tout ça, s'écria-t-il, c'est des mensonges ; on en veut à mon bleu, mais on verra bien... Je suis là, moi, Grousse ! pour un coup.

—Grousse, s'écria Florentine, l'ami du caporal Jordanet !

—Vous connaissez Cari ?

—C'est un ami de ma famille.

—Ah ! malheur ! Pour lors, sauvez-le. Ecoutez donc ; non, pas ici, plus loin.

Ils avancèrent et, bientôt, ce fut presque la campagne. Là, en son langage émaillé d'expressions militaires, Grousse raconta ce qu'il savait, l'arrestation, l'enquête, la trouvaille de la montre.

—Un coup monté, quoi ! conclut-il. On verra ce qu'on fera.

—Merci, monsieur Grousse, fit-elle, vous êtes un ami, vous !

—Un vrai, pour sûr alors !

—Jean parlait souvent de vous, dans ses lettres, comme d'un brave garçon ; il ne se trompait pas. Si vous le revoyez dites-lui

qu'il vous m'avez rencontrée. Ecrivez-moi, à Paris : Mlle Florentine... ce nom suffit, 42, rue du Cardinal-Lemoine.

—Je n'y manquerai pas, promit Grousse. Il est au secret, mais on tâchera de le voir. Quant aux autres... j'ai l'œil.

Malgré l'heure tardive, Florentine revint en ville, prit par les rues hautes et se dirigea vers la rue Sainte-Marie où demeurait le colonel du 83e. Après le vol de la montre, surtout, elle ne pouvait se présenter chez son père.

Le colonel consultait encore le rapport transmis par Doux, quand on lui annonça qu'une dame désirait lui parler.

—Son nom ?

—Cette dame a prétendu que mon colonel la connaissait, répondit le sapeur Bidouet.

—Fais-la entrer.

En abordant le colonel, Florentine recouvra tout de suite son sang-froid. Elle redevenait, de par le danger que courait son ami, la Florentine d'autrefois, fière, prudente, réservée.

La fille du capitaine Gallois ne donna pas au colonel le temps de l'interroger et parla la première sans hésiter.

—Monsieur, dit-elle, vous saurez mon nom tout à l'heure, et ce nom ne vous est pas inconnu. J'ai de graves révélations à vous faire ; mais, auparavant, je vous prie, quoi que vous décidiez, de me garder le secret. Il s'agit du caporal Jordanet.

—Ah ! fit le colonel qui sursauta.

A la lueur de la lampe, il examinait Florentine. Sous l'épaisse voilette, il ne voyait presque rien de son visage, mais sa tenue, sévère bien qu'élégante, sa façon de s'exprimer, son émotion, tout lui indiquait qu'il n'avait pas affaire à une aventurière.

—Vous pouvez, dit-il, parler sans crainte.

—Merci, monsieur. Jordanet, poursuivit-elle, est accusé du vol de cette nuit... Or, à minuit vingt, il était encore avec moi, à Chouzy, à l'hôtel de la Gare, où je l'avais appelé par dépêche. On retrouvera trace de cette dépêche à la poste. A quelle heure, s'il vous plaît, a-t-il été arrêté ?

Le colonel consulta son dossier.

—Vers deux heures.

—Parti de Chouzy à plus de minuit, avait-il le temps de commettre ce vol ?

—Non, en effet ; c'est évident.

Il appela son ordonnance.

—Tu vas courir, lui commanda-t-il, à l'hôtel de ville, et prier de ma part le commissaire de police, ou tout autre employé, de m'envoyer l'un ou l'autre des inspecteurs de la sûreté. Pas gymnastique, qu'on soit ici dans dix minutes.

Le colonel s'était assis. Il rapprocha son siège de celui de Florentine, et, à voix plus basse :

—Comme vous, mademoiselle, je voudrais sauver Jordanet, mais cette histoire de montre le perd.

—Il est victime d'une machination infernale. Et je vais vous le prouver, colonel.

Elle raconta la visite suspecte qu'elle avait reçue, la veille.

Son ton de sincérité faisait une grande impression sur le colonel.

—Maintenant, mademoiselle, dites-moi qui vous êtes.

A ce moment, Bidouet vint annoncer que le civil requis était arrivé. Le colonel sortit, après avoir prié Florentine de l'attendre un instant. La porte resta entr'ouverte. Le colonel parlait fort, il paraissait s'emporter. Florentine entendit :

—Fichtre ! monsieur l'inspecteur, on prend ses précautions, on rassemble des preuves avant de jeter le déshonneur sur l'armée. Allez faire vos vérifications à la poste et revenez au galop. Rompez.

Des portes claquèrent et le colonel retourna auprès de Florentine.

—Je lui ai lavé la tête, fit-il, il en avait besoin.

—Vous me demandiez mon nom, reprit la jeune fille, mais avant de vous le révéler, je tiens à expliquer les raisons pour lesquelles je m'intéresse à Jordanet.

Alors, à grands traits, elle fit le récit des dernières années de sa vie. Elle dit où et comment elle avait connu Jordanet, sa famille. Toute rougissante, elle avoua à demi son amour. Le colonel la contemplant, émerveillé de tant de noble courage.

—Maintenant, acheva-t-elle, je me nomme... .

—Je vous connais maintenant, interrompit-il, vous êtes mademoiselle Florentine Gallois, fille d'un brave homme que j'estime... Espérez... je tenterai l'impossible en faveur de Jordanet. Je verrai le général, je solliciterai simplement la réunion du conseil de corps. Au revoir, mademoiselle ; nul, pas même votre père, ne saura jamais votre démarche.

—Le civil, encore, mon colonel, annonça le sapeur derrière la porte.

—Eh bien ? fit l'officier, en s'avancant sur le seuil.

—Vous aviez raison, colonel, reconnut l'inspecteur de police.

—Bien ! rompez ! on se retrouvera en temps utile.

Le service le réclamait. Il congédia la jeune fille en des termes remplis d'aménité.

Florentine reprit le train de midi. A la première heure, elle

était chez Médéric, et tous deux se rendaient chez l'avocat qui avait défendu Jordanet père.

Quelques jours se passèrent. Jean était toujours au secret.

Un matin, vers onze heures, alors que tous les officiers étaient repartis en ville, la porte de la cellule s'ouvrit et Houdaille entra, suivi du soldat Brizard.

—Eh bien, s'écria-t-il, avisant la capote de Jordanet, on vous soigne, vous, une capote toute neuve, à son premier trimestre. Ça ruinerait le gouvernement, ces lapins-là. Oust, soldat Brizard, allez me chercher une capote de corvée pour monsieur !

Brizard s'exécuta joyeusement. Les autres sergents, en effet, par bonté, avaient laissé à Jean sa capote d'ordonnance, où luisaient, battant neuf, les galons de caporal.

—Mais, sergent, hasarda-t-il, les officiers eux-mêmes...

—Quoi, les officiers ! Je connais mon service, je suppose, et ma consigne : les hommes punis de prison, à plus forte raison ceux punis de cellule, endosseront la capote de corvée.

Brizard revenait, tenant en mains une vieille capote, ignoble défroque sans boutons, usée jusqu'à la corde, et dont les martingales tombaient en lambeaux presque.

—Numéro un ! s'écria Houdaille ; allons, Jordanet, endossez-moi ça.

Il tenait la chose du bout des doigts et la détaillant en riant :

—Toute neuve, capote d'officier ; le lieutenant Sol, qui est bien le plus beau garçon du régiment, en sera jaloux ; il s'en commandera une pareille.

—Hein ! disaient les yeux narquois de Brizard, tu y es, mon vieux !

—Eh bien, quoi, reprit Houdaille, décidons-nous. Faut-il appeler la garde. J'ai pas envie d'attraper quatre jours pour vous être agréable.

—La mettra, la mettra pas ? ricanait Brizard. Ah ! dame, mon colon, on ne sera plus, là-dessous le beau Cari, la coqueluche des demoiselles de bonne maison.

A cette allusion perfide, un éclair passa dans les yeux de Jordanet. Non content de l'avoir acculé là, le vrai coupable venait l'y narguer, l'insulter. Jean fit un pas en avant, le poing serré, le bras tendu. Houdaille, à cette seconde, se redressait. Il reçut le coup destiné à Brizard, en plein visage. Il chancela, se remit sur ses pieds et recula jusqu'à la porte, pâle de rage. Il s'arrêta. Sa bouche saignait.

—L'animal m'a cassé des dents !

—Sergent, criait Jordanet, je...

Mais Brizard avait déjà fermé la porte. Tout en se lavant au robinet du poste, Houdaille montrait à l'adjudant de semaine le sang qui souillait sa tunique. Il en était fier comme d'une bataille gagnée.

—Mon adjudant, annonça un homme, y a là un péquin qui veut vous parler.

C'était l'avocat auquel Florentine et Médéric avait confié la défense de Jean.

—Où est, demanda-t-il, le caporal Jordanet ?

—En prison, au secret.

—Conduisez-moi auprès de lui. Je suis son avocat et voici ma carte.

—Monsieur, reprit l'adjudant, il s'est mis dans de jolis draps, le caporal ; il vient de frapper à l'instant le sergent de garde.

—Le malheureux ! il se perd au moment où je croyais le sauver !

LXVII

Au Conseil de Guerre

—A vos rangs, fixe !

—Portez... armes !

Les juges entrèrent, graves, saluant de la main, dans un cliquetis de sabres.

—Reposez armes !

Les crosses, avec un bruit sinistre, s'abattirent sur le parquet de la salle du conseil.

—Repos !

Le greffier écrivait déjà : " 5e corps d'armée, conseil de guerre du... etc..." à une petite table.

Le président ordonna :

—Qu'on introduise l'accusé.

Jean arriva entre deux gendarmes. La salle était plutôt sombre. Des rideaux rouges, d'étoffe lourde, y tamisaient une sanglante lumière. D'abord, sortant du grand air, il ne vit que les juges, leurs têtes pâles, sévères, au-dessus de la table, et, au mur, un grand Christ en plâtre, la tête renversée.

—Asseyez-vous.

Il s'assit, les yeux fixés à terre. Coupable ? il avait honte, une honte indicible qui pesait sur ses épaules, lui desséchant la gorge. Son avocat lui soufflait :

—Du courage, que diable ! haut le cœur ! on croirait, à l'avance, que vous êtes coupable.

Ces mots : " Greffier, l'acte d'accusation ", retentirent à l'oreille de Jean comme une sentence fatale.

Jean s'efforça d'écouter ; mais un bourdonnement confus grondait à ses oreilles... Il n'entendit que ces mots : " vol... mur du quartier... Houdaille..."

L'acte, écartant le vol de Chouzy, ne retenait que la trouvaille de la montre, la sortie illicite et le coup de poing à un supérieur. Le président fit sortir les témoins.

—Accusé, levez-vous ; votre nom ?

Jean répondit à voix basse. Le président, qui avait sous les yeux le livret de l'accusé, suivait, à mesure. Ces formalités terminées, on rappela les témoins.

Quand ils eurent déposé, ils allèrent s'asseoir au fond de la salle. Ils étaient quatre : Houdaille, Brizard, Lesur et Gallois, cité en qualité de commandant de la compagnie, pour fournir des renseignements complémentaires sur l'inculpé.

Les trois premiers confirmèrent leurs dépositions premières relatées dans le rapport de Doux. Houdaille, qu'on tint plus longtemps sur la sellette, raconta à quelle occasion il avait été frappé. La tunique, tachée de quelques gouttes de sang, figurait parmi les pièces à conviction, avec la montre et les pièces d'or. Puis, l'huissier appela :

—Le capitaine Gallois.

Ces quelques jours l'avaient vieilli, lui aussi ; il soupçonnait Florentine d'avoir été mêlée à ces choses. Et puis, Bek lui avait écrit le matin ; Lernette était revenu à la rescousse, prêchant toujours la clémence ; Changal de même. Il termina ainsi :

—Jordanet avait toute mon estime : c'était, en définitive, un soldat d'avenir.

Cette appréciation flatteuse, sur les lèvres du père de celle qu'il aimait, releva le courage de Jean, et ce fut d'un ton ferme qu'il répondit aux questions du président.

—Je n'avais nul besoin d'argent ; ma solde, bien que minime, me suffisait. J'ai des goûts simples et je ne sortais jamais qu'avec Grousse. De l'argent, mon frère m'en offrait dans toutes ses lettres, je refusais toujours, par amour-propre et aussi pour ne pas être à charge à ma famille. J'ai refusé de même à M. Changal, le directeur du théâtre où j'ai débuté, et les pièces d'or tombées de ma poche, dans la chambre, y avait été glissées par lui à mon insu.

—Qu'est devenu cet argent ?

—Je l'ai envoyé à ma mère.

—Permettez-moi de vous montrer l'attestation de Changal, intervint l'avocat, et le reçu de la poste.

—Oh ! repliqua le ministre public par la voix d'un officier de chasseurs, on leur fait dire ce qu'on veut, aux directeurs de théâtre.

—Pas à moi, fit une voix dans la salle.

—Avancez, ordonna le président.

Changal, appelé par telegramme, s'approcha, et, la main levée, raconta dans quelles circonstances il avait introduit l'argent dans la poche de Jordanet qui lui avait refusé ce prêt.

Les juges militaires ne voient pas toujours un coupable dans l'accusé, et sont plutôt disposés à la bienveillance, aussi les visages s'éclairaient, et ce fut avec une pointe d'affabilité que le président demanda :

—Comment expliquez-vous la découverte de la montre et des pièces d'or dans votre lit ?

—Voilà, malheureusement, mon colonel, ce que je ne puis comprendre. Je ne suis allé qu'une seule fois chez mon capitaine. J'étais troublé, c'est vrai, car je venais, étant puni, solliciter une permission... mais, le voler, moi, quand je risquerais encore ma vie pour lui !

—Encore ? que signifie ce sous-entendu ?

—Il s'expliquera dans un instant, dit l'avocat.

—Le témoin Lesur affirme que vous avez pâli, tremblé même, le lendemain du vol à la chambre, à la lecture de l'ordre de votre colonel flettrissant les voleurs.

—A cela, je n'ai rien à dire... On ne parlait pas que des vols dans cet ordre du jour.

—Je répondrai pour mon client, intervint encore l'avocat.

—Vous ne pouvez nier, au moins, Jordanet, le coup de poing au sergent Houdaille ?

—Une seconde de folie, mon colonel ; ce coup, que je regrette de tout mon cœur, était destiné au soldat Brizard.

—Mais, vous êtes caporal, et vous n'aviez pas le droit de frapper un inférieur.

—Je le suis.

—A Brizard ou à tout autre, le sergent l'a reçu et le sang a coulé, sa tunique en fait foi, dit l'officier de chasseurs ; je demande qu'on rappelle Brizard.

Et, quand Brizard fut à la barre :

—Vous étiez mal avec Jordanet ?

—S'il m'en voulait, il avait bien tort, répondit le parigot sur le ton doucereux de sa déposition. Je ne lui en veux pas, moi, au contraire. . . .

Encore une fois, Jean s'emporta :

—Misérable ! s'écria-t-il, en avançant d'un pas, la main en l'air.

Les gendarmes intervinrent.

—Le tribunal remarquera, dit froidement le ministère public, la violence de caractère de l'accusé.

L'avocat se désespérait : son client venait de tout compromettre. Le président, dont la voix s'était adoucie, commanda sévèrement :

—Asseyez-vous ; gendarmes, passez-lui les menottes au moindre mouvement. La parole est à l'accusation.

Le sous-lieutenant se leva. C'était un tout jeune homme, frais émoulu de l'école. Pour la première fois, il remplissait cet office. Il toussota, et appuyé sur la table. . . hem !

—Messieurs du conseil de guerre, Jordanet. . . hem ! n'est peut-être pas un. . . mais, enfin, c'est une mauvaise tête. . . hem !

Peu à peu, il s'échauffa et prononça un réquisitoire foudroyant.

L'avocat de Jordanet prononça une courte plaidoirie faisant ressortir l'absence de preuves contre son client.

—Le ministère public, dit-il en terminant, lui demande les raisons pour lesquelles il a découché. Vous les trouverez dans ces lettres pour lesquelles je réclame, c'est mon droit, votre silence absolu.

Et, quand les juges eurent lu, l'avocat reprit :

—On prétend qu'il avait besoin d'argent, qu'il volait. Son ancien directeur a dissipé toutes les doutes à ce sujet. On l'a accusé d'avoir soustrait la montre de son capitaine. Je vous demande la permission de vous faire entendre, à titre de renseignements complémentaires — explications que je vous ai promises au cours des débats — une brave femme des environs de Blois, volée, elle aussi, dans la nuit où fut arrêté mon client. On a essayé, du reste, de mettre ce vol à l'actif de Jordanet.

Il ouvrit lui-même la porte et ramena la mère Yvette. La bonne femme n'était plus l'hôtesse encore alerte du cabaret de la berge. Encapuchonnée de noir, elle s'appuyait sur un bâton et sa démarche trahissait une vieillesse prématurée. Elle allait, saluant à la ronde ; son entrée produisit une certaine sensation.

—Qu'avez-vous à nous apprendre ? fit le président, étonné.

La mère Yvette saluait encore, en longues révérences du temps passé, disant :

—Pardon, excuse, messieurs, je n'y vois plus guère, tant j'ai pleuré, cette semaine. Mais Cari était dans la peine, et, tout de même, pour lui, je me suis laissé mettre dans le train, à mon âge.

—Cari. . . quel est ce nom ?

—C'est le sobriquet que je portais au théâtre, expliqua Jean.

A cette voix connue, la mère Yvette se redressa.

—Il est ici !

Ses yeux s'étant accoutumés à l'ombre, elle distingua enfin l'inculpé, debout devant elle. Jean s'était retourné et la bonne vieille se trouva presque dans ses bras.

—Ah ! Cari, lui disait-elle, tu as eu de la peine, et je n'en savais rien ; tu ne l'aimes donc plus, la mère Yvette ? On t'a accusé de choses honteuses. C'est faux, messieurs, poursuivit-elle, il est si bon si doux, mon Cari, renvoyez-le à sa mère qui l'aime, dont il nous parlait si souvent. . . J'avais un garçon, moi aussi, il est mort pendant la guerre maudite. . . J'aurais voulu qu'il lui ressemblât. . . Cari et Grousse, c'étaient mes deux enfants ; mais j'aimais mieux Cari depuis le jour où il a sauvé un officier qui périssait en Loire.

—Un officier ?

—Oui, je cherche son nom. . . le capitaine Gallois.

Un murmure courut. Le président échangeait des observations avec ses voisins. Ces mots s'échappèrent des lèvres des juges.

—Très bien, cela !

—Oui, très bien !

Gallois s'était levé, et, de sa forte voix :

—Messieurs, c'est la vérité. J'allais périr, quand un soldat m'a sauvé. Si ce soldat est Jordanet. . .

—C'est mon Cari, je le jure, affirma la mère, en tendant sa main sèche ; même que je l'ai embrassé pour cette bonne action. Le pauvre m'avait défendu de le répéter. Je n'ai jamais menti et je suis trop vieille pour commencer.

Gallois écoutait attentivement.

—Jordanet, fit-il, je vous remercie.

Sa voix tremblait. L'étonnement était à son comble. Habilement l'avocat en profita.

—Si brave, reprit-il, si modeste, Jordanet est-il un voleur ? Voilà pourquoi il tressaillait pendant qu'on lisait l'ordre du jour qui relatait aussi ce sauvetage, pourquoi il était troublé en se rendant chez son capitaine, pourquoi. . . Vous saurez tout. D'autres devraient être assis à cette place ; ils y viendront. . . .

Alors, longuement, après avoir rappelé que, en d'autres temps il avait défendu Jordanet père, un innocent lui aussi, il montra cette

famille poursuivie par la fatalité. Discrètement, il raconta la vie de Médéric, celle de son client, les efforts des deux frères pour sauver de la misère leur mère et leurs sœurs.

La mère Yvette pleurait. Un bruit retentit, c'était Gallois qui se mouchait avec force. La physionomie du président avait repris son expression de douceur. Les autres juges approuvaient de la tête.

—Non, continuait l'avocat, Jordanet n'est pas un voleur. Reste le coup de poing au sergent Houdaille. Après plusieurs jours de cellule imméritée, Jordanet était affolé. . . Messieurs, vous l'absou-drez, vous le renverrez à l'armée, qu'il aime tant. Avant de statuer, vous songerez à son acte de dévouement. Il a frappé, malgré lui, un sergent, mais il a sauvé le plus brave des capitaines. Vous songerez encore à sa conduite à Marchenoir, qui lui mérita ses galons de caporal sur le terrain. Ces galons, vous les lui conserverez. Vous n'oublierez pas, enfin, sa vieille mère, qui attend si durement frappée, déjà — et son père surtout qui courbe la tête sous le poids d'un crime qu'il n'a pas commis.

L'officier, faisant fonctions de ministère public, s'écria :

—Messieurs, vous venez d'entendre une éloquente péroraison. . . Je dirais volontiers, trop éloquente. Nous sommes des soldats, ne nous laissons pas prendre aux belles paroles. Vous aurez à répondre à ces trois questions : L'accusé est-il coupable de vol ? A-t-il découché, étant puni, et essayé d'escalader les murs de la caserne ? A-t-il frappé le sergent Houdaille ? Quo deviendrait la discipline, si vous laissiez pareils faits impunis ? La discipline. . . hem !

Le défenseur avait droit à la dernière partie, il en usa :

—J'ai cité des faits, on répond par des mots. Soldats, messieurs, nous le sommes tous, aujourd'hui ; mais, avant tout, nous sommes des hommes. J'attends votre verdict avec confiance.

Les juges sortirent, et tout aussitôt l'avocat jeta ces mots à son client :

—Ah ! si vous n'aviez pas levé la main sur Brizard tout à l'heure.

La justice militaire est expéditive. Quelques minutes suffirent au tribunal pour décider. Le président reprit sa place et lut d'une voix blanche :

“ Le conseil de guerre du 5e corps d'armée, en séance de ce jour après appel nominatif, a répondu ainsi, à l'unanimité, aux trois questions à lui posées par le ministère public : 1. Jordanet a-t-il commis les vols dont il est accusé ? Non ; 2. A-t-il tenté d'escalader les murs de la caserne ? Oui ; A-t-il frappé le sergent Houdaille en temps de service ? Oui. Pour ces faits, vu le code de justice militaire, le condamne à la dégradation militaire et ordonne qu'il terminera son temps dans une compagnie de discipline. ”

—Le malheureux ! cria une voix, au fond de la salle.

Jean se redressa, et de toutes ses forces !

—Médéric, mon frère, tu étais là ?

—Vous n'avez rien à réclamer, Jordanet ? demanda le président.

—Je suis innocent !

Et les deux frères, malgré les gendarmes, tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

—Qu'est-ce qu'il y a donc ? s'informa la mère Yvette, qui n'avait guère compris.

—Jean est condamné, lui répondit l'avocat : nous avons eu de la chance, tout de même, il risquait des années de prison.

—Ah ! mon Dieu ! il n'y a plus de justice, plus rien. . . .

On emmenait Jean. Dans la cour Gallois rejoignit Médéric. Il avait le cœur gros et les yeux rouges, le brave capitaine.

—Je suis désolé, lui dit-il, d'autant plus désolé que, pour ne rien vous cacher, votre frère avait été recommandé chaudement par le lieutenant-colonel de Vandières.

De Vandières, encore, partout, toujours !

Médéric serra les poings et s'éloigna sans répondre.

LXVIII

La Dégradation

Avant de quitter Orléans, Médéric écrivit à son frère. Jean reçut la lettre à Bois, dans une cellule où on l'avait réintégré.

“ . . . Espoir et courage, disait Médéric, quelque chose me dit que nos malheurs de toutes sortes touchent à leur fin. Le père sera réhabilité ; après lui, je m'occuperai de toi. Aux compagnies de discipline, conduis-toi bien, sois résigné, observe-toi, car ceux qui nous poursuivent essaieront peut-être encore de nous atteindre. J'expliquerai tout à Florentine. Elle t'aime. Que l'amour de cette femme supérieure soit ta sauvegarde, ton viatique. Bien des épreuves et des hontes t'attendent, là-bas ; quand tu te sentiras sur le point de désespérer, quand la patience t'échappera, pense à elle, à nous, au père, à moi qui penserai à toi à chaque heure du jour. . . . ”

L'avocat, dans un post-scriptum, conseillait aussi la patience et se faisait fort de démasquer le vrai coupable.

Jean ne craignait pas de manquer de courage. Il en aurait pour Florentine, pour eux tous... mais de la patience ? Il n'était plus le soldat docile, l'homme faible qui avait pleuré, ces derniers jours ; il faisait le tour de sa cellule, comme un fauve en cage, des menaces aux lèvres. Le soir, quand on lui apporta sa gamelle, il demanda :

—Sergent... la chose... le supplice, enfin, pour quand, s'il vous plaît ?

Cette honte suprême pour son âme de soldat, le tourmentait, l'obsédait. La dégradation ! Il n'avait osé prononcer le mot, mais le sergent avait compris.

—Je n'en suis rien, mon pauvre cabot, répondit-il, le colon ne me consulte guère.

Il le savait, mais n'avait pas voulu le dire. La nuit, comme Jean songeait, les yeux ouverts sur le sombre avenir, une pierre roula, près de lui, sur les dalles. Il n'y prit garde, d'abord, tout à ses pensées de désespérance, croyant à un effritement du plafond ou à un gravier tombé des murs. Mais une deuxième pierre roula, puis une autre. Alors, il se redressa.

—Qui est là ?

Un murmure lui répondit, de la fenêtre. Il se hissa sur son lit de camp et, d'un bond, atteignit aux barreaux de sa fenêtre.

—Qui est là ?

—Moi, ton ancien.

—Grousse, oh ! mon bon Grousse !

—Tu m'entends, mon bleu ?

—Si je t'entends !

—C'est-y malheureux, malheureux ! répétait l'ancien, ne sachant que trouver, en son âme désolée aussi, pour consoler son bleu.

—Oui, tu peux le dire.

—A ta place, je me tirerais des pieds. J'ai une lime, là, dans ma poche ; tu scies le verrou, tu sautes par-dessus le mur... et, en route, ni vu, ni connu.

—Fuir, ce serait me reconnaître coupable, et puis...

—T'as raison. J'y réfléchissais, dans mon lit, tout à l'heure, car tu penses bien que je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit, et guère les autres. Ecoute donc, je suis de la classe, pas vrai, de celle qui se tire cette semaine. Je vais faire un tour au pays à cause de Cerisette, et je reviens à Blois. On m'y fait espérer un emploi. Là, je dépite Brizard. Foi de Grousse, je le pincerai, et tu seras libre, Cari.

—Bon Grousse, fit Jean, qui n'avait guère confiance.

—A propos, l'autre soir, une belle dame m'a arrêté pour me parler de toi. Elle m'a donné son nom et son adresse : Mlle Florentine, 42...

—Florentine !

—Tu la connais ?

—Oui, c'est une dame de...

Un heu sonore, que Jean entendit aussi, retentit du côté du corps de garde, et Grousse murmura :

—Tonnerre... faut que j'me dégringole, déjà... C'est mon pays qu'est de garde. Il m'a dit : "deux minutes, pas plus : c'est Ratier qu'est de service, et j'ai pas envie de faire du rabiot pour..."

—Ils me croient tous coupables, n'est-ce pas ?

—Non, pas tous, pas Charluet, pas Chevallier, ni Labrunie, ni moi... bien sûr ; ta main, mon Cari ?

—Et la... la chose... pour quand ? J'en mourrai de honte !

Grousse, de même que le sergent, n'osa répondre catégoriquement. —Le malheur, ça vient toujours plus tôt qu'on l'attend... faut toujours être prêt... Charluet se fâche, là-bas ; au revoir, mon bleu.

A cet adieu, Jean répondit par un gémissement. La chose effrayante était pour plus tard, sans doute, on lui accordait quelques jours de répit. Brisé par la fatigue et tant d'émotions, il se coucha, après avoir avalé quelques bonchées d'une portion apportée par Grousse, et s'endormit bientôt, profondément, comme on dort à la veille d'une bataille. Des commandements l'éveillèrent :

—A droite, alignement, fixe !

Le régiment devalait par les escaliers et les couloirs.

—Ouvrez vos rangs... Serrez !

Il faisait grand jour ; un coin du ciel bleu entra par la fenêtre. Jean fut tout étonné d'avoir dormi, de se sentir, après ce repos, robuste de corps, lucide d'esprit. Les commandements allaient toujours :

—Guides sur la ligne... Serrez, appuyez à droite...

Qu'est-ce que cela signifiait ? Il compta les jours. On était au samedi, le jour de la marche militaire de chaque semaine.

—Eh bien, pensa-t-il, les anciens doivent maudire le colonel qui les fait trimer à la veille de la classe... Quoi ? Ah ! mon Dieu.

Il écoutait. On marchait ; des pas nombreux.

—Halte... ouvrez la porte.

C'était la voix de Ratier, un gaillard à son premier chevron, ronchon à froid, raide comme la justice, qui, la blague aux lèvres, vous déchirait l'épiderme d'un homme. Il entra en grande tenue,

resplendissant des pieds à la tête, la jugulaire au menton, ganté de fruis. Un homme le suivait, portant une capote et des broches.

—Habillez-vous, Jordanet, vite... et vous, un coup de brosse à la chaussure... que ça reluise !

—On me change de cellule, mon adjudant ? ou...

—Oui, on vous paye de l'air. Soignez-vous, on vous mène au bal. Barbe un peu longue, ça passera tout de même, et puis, on vous donnera une belle chambre bleue avec des étoiles au plafond, et des abricots à la clef.

Il continuait de "blaguer", pendant que Jean endossait sa capote. Les boutons, lustrés à la patience, récemment, brillaient comme de l'or, et les doubles galons de laine montaient, très haut, vers le coude. Il sembla à Jean qu'on les avait changés de place.

—Mâtin, vous êtes beau comme un astre... Oust... en route...

La porte à peine ouverte, Jean recula ; quatre hommes attendaient, en jugulaires aussi, baïonnettes au canon. L'adjudant le poussait aux épaules :

—Allez donc ; le bal, sacrebleu... on a dérangé toute la musique pour vous... Hop !

Il se trouva au milieu de la petite cour. Encore quelques pas...

La dernière porte s'ouvrit, et, brusquement, il comprit et s'arrêta net.

—Marchez, mille diables, menaçait l'adjudant, qui avait tiré son sabre, ou j'appelle quatre hommes de garde pour vous porter.

Tout le régiment était sous les armes, la musique et les clairons au centre, aux emplacements de compagnies, formant un grand rectangle.

—Là, avancez, pas si vite, disait Ratier, à voix basse, à la bonne heure, vous êtes raisonnable. C'est un mauvais moment à passer, un tout petit moment.

Encadré par les quatre hommes, Jean avançait en chancelant. Tout son passé de bon soldat allait disparaître, à l'instant, comme un mirage dans un coup de vent, comme un château de cartes sous le souffle d'un enfant. Le colonel avait délégué le lieutenant-colonel. Il commanda, droit sur ses étriers, d'une voix de flûte :

—Garde à vous, baïonnette... on !

Mille lames brillèrent, d'un reflet adouci, dans cette lumière de l'aube, puis un grand silence s'appesantit sur la cour. La garde s'était éloignée de quelques pas en arrière — Jean demeurait, isolé comme un pestiféré, au centre. Tous les yeux étaient sur lui. Son cœur menaçait d'éclater : il y porta la main. Le lieutenant-colonel ne se pressait pas. Il caressait la crinière de sa jument, une bête jaune, que le cliquetis des baïonnettes avait effrayée. Après une minute, qui fut longue, il cria :

—Ouvrez le ban !

Sourdement, les tambours roulèrent.

—Adjudant-major, lisez l'arrêt du conseil.

Doux s'avança, remit le sabre au fourreau. Il n'en finissait plus d'ouvrir une grande feuille. Puis il lut, de sa voix de crécelle qui pénétrait jusqu'au fond des oreilles. Cela finissait ainsi :

"Le caporal Jordanet, Jean, reconnu coupable d'avoir frappé un supérieur, est condamné à la dégradation."

—Le plus ancien des sous-officiers, réclama le lieutenant-colonel. Ratier répondit :

—Houdaille, de la 1re du 2.

—Avancez à l'ordre.

Houdaille sortit des rangs.

—Non, pas lui, pas lui, s'écria Jean.

Deux hommes lui saisirent les bras, ce fut sa dernière révolte, il se laissait faire, anéanti. Pendant que Houdaille enlevait les galons, surfilés le matin, les beaux galons, battant neuf, les boutons, la grenade au shako et tous les insignes, une voix lançait ces mots :

—Jordanet, Jean, au nom du peuple français, nous vous dégradons.

—Fermez le ban !

Et, après le roulement des tambours :

—Reposez, armes !

Jordanet ne comptait plus au 83e ; le régiment le rejetait. Alors, devant le front des troupes, commença la promenade angoissante, l'humiliation suprême. Jean allait droit devant lui, les yeux en l'air, à demi fermés. On l'avait ramené au milieu de la cour. C'était fini, peut-être. Comme il serait heureux, dans un instant, seul, en sa cellule, la tête sous sa couverture !

La musique ! commanda le lieutenant-colonel.

La musique attaqua une marche joyeuse, hautaine, qui semblait jeter à tous les échos : "Vive l'armée ! rien n'est perdu". Enlevées par ce pas redoublé, les compagnies défilaient devant lui, à six pas, l'arme sur l'épaule, dans un bel élan. En arrivant à sa hauteur, les hommes tournaient la tête et leurs regards disaient :

—Je ne voudrais pas être à ta place, mon bonhomme.

Jean avait les yeux rivés à terre. Soudain, ce fut plus fort que lui, il releva la tête. Sa compagnie défilait ! Il vit Gallois, Changeat, à la première section, qui passèrent sans le regarder, ayant

l'air de surveiller l'alignement ; puis Chevallier, Labrunie qui lui envoyèrent un regard attristé, empreint de compassion ; et ses camarades, il les reconnut tous, il savait leurs places dans le rang : Loubard, Lhéritier, Grousee, les autres...

Il chercha sa place, au premier rang de la deuxième section, s'attendant à la trouver vide. Lesur l'occupait ! Il avait, sur les bras, les galons de caporal, et souriait. Brizard, à son côté, défilait crânement, la chaînette et l'épinglette d'argent des tireurs de première classe étalée sur sa poitrine. C'en était trop. Jean, écrasé par excès d'humiliation, de fatalité, perdit connaissance et tomba comme une masse.

LXIX

En Route pour Biribi

Par un matin de la fin d'octobre, Jean quitta la caserne du 83e, escorté par un gendarme qui devait le conduire à Tours. De relais en relais, les gendarmes le remplaceraient jusqu'à ?... Nul ne put ou ne voulut le renseigner. Personne n'était venu le voir dans sa cellule ; personne non plus n'était là, quand il passa devant le poste, pour lui souhaiter bon voyage et prompt retour.

— Passons sur le quai, ordonna le gendarme au moment où le train sifflait

Mais un officier, encapuchonné, survint en soufflant. Il abaissa son capuchon, et Jean, stupéfait, reconnut son capitaine.

— Un instant, gendarme, dit ce dernier ; vous avez plus de cinq minutes devant vous. Eloignez-vous, j'ai besoin de m'entretenir avec cet homme.

Gallois ramena Jean dans la salle d'attente des troisièmes.

— Hum, commença-t-il, j'ai voulu vous voir avant votre départ, comme commandant de la compagnie. Vous m'avez parfois rendu service aux théories... Je vous remercie.

Puis, brûlant ses vaisseaux, car il n'était pas là pour réciter ces banalités, il continua :

— Vous savez, Jordanet, l'histoire des... choses, des vols, de la montre, je n'en crois rien, le colonel non plus. Vous payez pour d'autres. Ah ! si vous n'aviez pas frappé Houdaille, tout s'arrangerait. Là-bas, conduisez-vous bien, revenez les mains nettes. Dans un an, nous solliciterons la remise de votre peine, Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie.

— En voiture ! cria l'employé.

— Vous ne m'en voulez pas !

— Moi, mon capitaine ! Je sais bien que vous n'êtes pour rien dans l'erreur dont je suis victime.

— Votre main, alors, et au revoir.

— En voiture ! En voiture !

Jean murmura :

— Au revoir.

Il monta dans le wagon cellulaire, se roula dans la couverture qu'on lui avait remise à la caserne, et s'étendit sur le banc. Il songeait, triste jusqu'à la mort.

Il eût fini par sympathiser entièrement avec Gallois. Pour sûr, il était "dans ses huiles", comme on dit au métier ; et alors, aidé par Florentine que ne pouvait-il espérer ? Les galons d'abord, et plus tard la main de Florentine.

A mesure qu'il s'éloignait, tout cela s'évanouissait comme un rêve. Enfin, il arriva à Marseille. Il sortit de la gare, escorté encore par la maréchaussée. Le ciel était pur, le temps doux. Cette chaleur, qui l'envahissait peu à peu, lui fit du bien. Par des rues écartées, on le conduisit à la caserne des Passages. Il y coucha seulement, arrivé vers le soir, dans un local, sorte de prison pour les ambulants, d'où, s'il eût voulu, il eût pu facilement s'évader. S'évader... Il n'y pensait pas, pas encore, du moins.

Le lendemain, vers dix heures, sa porte s'ouvrit.

— Préparez-vous, lui dit un sous-officier, on va venir vous prendre.

Son ballot fut bientôt fait : une chemise et un caleçon noués dans un mouchoir. Là-bas ! Tous lui parlaient de ce là-bas d'un air narquois.

— Où me dirige-t-on ? demanda-t-il.

— Sur Philippeville.

— Et après ?

— Après... sur le Marabout !

Bientôt le gendarme — toujours des gendarmes ! — il exécutait l'uniforme maintenant — parut. Il avait une valise à la main et, en sautoir, une paire de bottes toutes neuves, qui reluisaient.

Avec un fort accent corse, le gendarme demanda :

— Le zéphyr est prêt ?

— Signez ce papier et je vous le remets.

— C'est amusant, faisait-il en signant, d'avoir sur le dos des

lascars pareils au retour d'une permission. Nous allons toujours prendre nos petites précautions.

Il sortit des menottes.

— Je vous en prie, supplia Jean, qui n'avait pas été enchaîné jusqu'à là.

— Il n'a pas l'air méchant, intervint le sous-officier.

— Eh ! méfions-nous de l'eau qui dort. J'en ai conduit un, dernièrement, de Philippeville à Constantine. Il était doux comme un mouton, et en route il s'est tiré des flûtes.

Sur le bateau, il lui enleva les fers ; mais, au soir, il voulut les lui remettre. Le capitaine du navire, un bon marsouin comme il s'en trouve tant dans la marine, passait par là, heureusement.

— Laissez-le, dit-il brusquement, il ne s'échappera pas : où voulez-vous qu'il aille. Il n'a pas l'intention de piquer une tête dans la grande tasse, ce pauvre diable ?

— Mon capitaine en répond ?

— Parbleu !

— Alors... Qu'est ce que je fais ici, moi ?

Et le gendarme rompit, abandonnant son prisonnier à l'avant.

On rit, à l'arrière, où il y avait des passagères. Les matelots chantaient en cercle sur le pont. Ces rires et ses chants obsédèrent Jean, qui soupira, regrettant tout de même la vie ; il pensa rapidement aux siens, à son amour, au bon Chantal, à Grousee, son ancien.

La nuit était fraîche ; il se roula dans sa couverture. A l'aube — et quelle aube, en ces parages ! — il était debout. Le premier, il découvrit le bleu du ciel et le vert pâle de l'onde, une ligne blanche qui était l'Afrique. Quand le matelot de virgie cria : "Devant nous, le cap de Fer", Jean, à haute voix, à son insu, remarqua :

— Il a mis le temps !

— Qu'est-ce que vous dites ? fit le gendarme. On croirait qu'il commande le vaisseau, ce coco-là ? Nous sommes dans les eaux de Philippeville, et j'ai charge de vous.

Il agitait sa chaînette. Il n'y avait pas à parlementer avec ce Corse aux yeux noirs, farouches. Jean tendit les mains.

— Ne serrez pas si fort, pria-t-il, simplement, vous me faites mal.

Alors, enchaîné, la mer ne lui parut plus si belle, le ciel si bleu et l'Afrique si blanche dans les jolies lueurs du matin, ni le soleil, qui lui caressait les reins, tout à l'heure.

L'épreuve commençait ! Enfin, on approchait. On était arrivé. Au port, le paquebot, c'est toujours un événement. Une foule bariolée attendait sur la jetée : Arabes, Juifs, Maltais, en costumes hétéroclites, des dames aussi sous des ombrelles roses.

— Stop !

Les chaînes se déroulèrent des cabestans. La passerelle, en un clin d'œil, fut prête. Jean se trouvait à la coupée... On le poussait... Il céda... Il était sur le quai. Il cachait ses menottes sous sa couverture pliée en quatre, mais il devait avoir une démarche gênée, singulière ; car tous les visages se tournaient vers lui, interrogateurs. Il ne savait où aller.

— Qu'est-ce que vous fichez là, vous, planté comme une borne ?

Un officier l'apostropha ainsi. Un officier supérieur, les quatre galons d'or brillaient sur sa manche de flanelle.

— Mon commandant, bulbutia Jean qui essaya, vainement, ayant oublié les menottes, de rectifier la position, je... suis... j'attends qu'on m'emmène.

Le commandant, qui avait compris, lui aussi, visant le gendarme, à l'extrémité du môle, demanda :

— C'est vous qui le conduisez, Aquaviva ?

— Oui, mon commandant.

— Enlevez-le.

Il n'y avait pas à discuter, devant cet ordre bref ; le gendarme s'exécuta. Il ronchonnait, en chemin, avec des lueurs de rage au fond de ses yeux noirs :

— Par la Madone ! Et moi qui ai égaré mes bottes, je me souviendrai de vous, le zéphyr, je vous passerai en consigne à mon frère qui est sergent à la première.

— Ce n'est pas ma faute, disait Jean.

— C'est la mienne ! vous ne pouviez pas attendre sur le bateau ou vous asseoir tranquillement sur la jetée... Monsieur était pressé... il lui faut de l'Afrique.

Par des rues étroites, par des escaliers chauffés à blanc sous le soleil de onze heures, tous deux arrivèrent aux bureaux de la place. Les bureaux s'ouvraient sur une petite cour fermée d'une lourde porte. Un seul secrétaire était présent.

— Ah ! c'est vous, Aquaviva, fit-il, ça va bien ?

— Oui ; j'amène du monde, une recrue pour les zéphyr ; casez-le à la première, hein, car il m'a fait perdre mes bottes !... Mon reçu, vivement, je retourne au port.

Le secrétaire griffonnait quelques lignes au bas d'un imprimé, il y mit un cachet qui portait : Philippeville : Bureaux de la place ; puis, tendant le papier au gendarme :

— Attendez-moi, dit-il, je passe ma vareuse et je descends avec

vous. J'offre l'apéritif si le courrier m'apporte une lettre de ma connaissance. Et la vôtre, Aqua ?

Tout en parlant, il poussa Jean dans le couloir, verrouilla la porte et mit la clef dans sa poche.

Un quart d'heure après, quelqu'un entra en chapeau blanc, pantalon et veste de même couleur. Rien dans sa tenue, à part des foudres en or au collet, n'indiquait un militaire. Mais Jean, dans l'ombre, ne remarqua pas ce détail. Il se leva et balbutia :

—Monsieur...

—Monsieur ! Appelez-moi mon lieutenant.

Le secrétaire annonça :

—C'est un zéphyr, mon lieutenant.

—Ah ! on lui apprendra la politesse. Avez-vous les pièces, Langlois, et le rapport d'aujourd'hui ?

—Oui, mon lieutenant.

Et Langlois lut : " Le nommé Jordanet, arrivé par le courrier de ce matin, sera dirigé sur Batna, pour Bi-kra, par le convoi de demain, et remis, dès ce soir, à l'officier-commandant. . . "

—Bien. Avez-vous la feuille de route ?

—Je la termine.

Et quand l'officier eut signé, il l'a remit au secrétaire, en disant : —Conduisez-le et qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Tous deux redescendirent le coteau, par le versant opposé à la mer et arrivèrent à la caserne du train, un grand rectangle avec les écuries à droite et à gauche. La cour était pleine de ballots, de caisses et de tonnelets. Langlois s'arrêta pour examiner sa feuille. La feuille portait : " En subsistance à la Ire compagnie. " Il se renseigna auprès d'un homme qui traversait la cour.

—La Ire, dit-il, s'adressant à Jordanet : brique-four Lavallette, un bon gars. Tu vas rien te faire des cheveux avec ces cadets-là, si t'as un brin de flair, jusqu'à Batna, car tu vas à Batna, par Constantine, pour Biskra. . . Si tu t'habitues à l'odeur et à la cuisine, tu me l'écriras. . .

Lavallette, le brique-four, était seul au bureau, le nez dans un flot de paperasses étalées sur la table.

—Lavallette, dit Langlois, un homme pour toi. Tu ne payes pas la goutte pour faire couler le déjeuner ?

—La goutte. . . quoi ? Dans le bidon, tire le rideau. . . Un fantabosse. . . Qu'est-ce qu'il réclame celui-là ?

—Un Biribi qui se trotte demain, avec le convoi.

—Fût, alors ! s'écria Lavallette, en jetant sa plume au diable, plus moyen de vivre ; encore des écritures. Vous êtes maboul à la place ; toujours la Ire, toujours moi qui trinque. . . et les autres se sucent les pouces. Bref, donne les papiers et bonsoir ; je n'ai pas le temps de parloter, moi.

Il ouvrit d'abord le livret.

—Tiens, fantabosse, tu es de Paris ! Tous les mêmes, ces parigots. J'en suis, de Montmartre, mon bon. Qu'est-ce que tu as fricoté encore, toi ?

Ayant tourné les pages, Lavallette lisait les lignes à l'encre rouge inscrites aux états de service et mutations de l'homme : la condamnation.

Jean ne respirait plus. . . Au conseil de guerre, tant il était troublé, il n'avait entendu que ces mots : dégradation, compagnie de discipline. Ces lignes en rouge, qui le suivraient partout, que rela-taient-elles ? Fai-saient-elles allusion au vol de la montre ? Mais le fourrier referma le livret et opina :

—Quatre ans pour un coup de poing, c'est long !

Puis il cria de toutes ses forces, les bras en l'air :

—La classe ! La classe ! Le bateau !

—C'est pas tout ça ; signe ici et je décampe, fit le secrétaire.

Dès que Langlois fut sorti, Lavallette se retourna vers Jordanet, et, d'une voix goguenarde :

—Comme ça, tu lui as allongé une beigne, à ton sergent ? En avait-il pour tes quatre ans, au moins ?

—Je vous assure. . .

—Pas d'histoire entre nous. Tu peux me tutoyer, nous ne nous verrons pas si longtemps. Tes histoires ne me regardent pas. J'en ai eu assez, pour ma part, puisque je suis encore brique-four avec tantôt quarante mois dans les bottes. . . Découché, mon bonhomme ; ils sont raides, au pays ! Si j'avais été pincé chaque fois. . . Bah ! tu ne seras pas trop malheureux, aux zéphyr, si tu es débrouillard. . . Et tu l'es : nous le sommes tous à Paris. . .

—Bien sûr, fit Jean, au hasard.

Le ventre réclamait ses droits. Depuis un instant, malgré lui, il regardait le coin du bureau d'où montait, d'une douzaine de miches, une bonne odeur de pain frais.

—Je cause, s'écria Lavallette, et, toi, tu renifles. Tu as faim, je parie ?

—Je n'ai rien pris depuis ce matin.

—Attends, je vais te fader. Escrime-toi tout de suite après cette boule.

Il passa dans la chambre et en rapporta du gruyère et du saucisson.

—Prends et prends. Boulotte le tout. Mais, ça ne coulerait guère.

Il alla à la fenêtre et appela ;

—Ohé, un homme de la première.

Et, quand l'homme fut là :

—Course, lui dit-il, chercher un litre chez la mère Dondaine, au compte de Lavalette. Toi, mon pays, remonte-toi le système. Je me remets à ces paperasses pendant que tu t'empiffreras. . .

Au bout de dix minutes, il envoya, une seconde fois, sa plume en l'air.

—Ça va mieux, mon pousse-cailloux ?

—Oui, répondit Jean, qui terminait.

—Bono. Je vais, à présent, te servir le café et la rincette par-dessus. Nous avons ce qu'il nous faut, c'est le gouvernement qui paye.

Du café, tiré d'une cruche, le fourrier remplit aux trois quarts une gamelle qu'il offrit au "pays" et se versa un gobelet à lui-même.

Puis, tous deux trinquèrent.

—Pas de pétard, disait le fourrier. Le chef est parti sur les talons du capiston et tous deux ne reviendront pas ce soir, ou tard. Tu coucheras dans ma chambre. Personne ne s'occupera de toi jusqu'à demain. . . Maintenant, mon vieux, aux choses sérieuses ; j'ai un service à te demander. . . Je voulais en charger un soldat, mais nos hommes s'arrêtent à Batna. . . et puis, je te préfère, ta tête me revient : mauvaise tête, bon cœur, c'est ça, dis ?

—Explique-toi.

—A la première de Biribi, tu connaîtras tout de suite le copain Mylord, un chic type. Mylord est un surnom. Ne lui demande pas le vrai, ce serait le plus sûr moyen de te brouiller avec lui, ce qu'il ne faut pas. Il serait officier, Mylord, s'il avait voulu ; il n'a pas son pareil en Afrique pour. . . tout. Si tu tombes dans son panneau, tu ne seras pas malheureux, même après ton congé. J'ai une commission pour lui, j'en ai souvent, veux-tu t'en charger ?

—Je ne demande pas mieux, dit Jean.

Lavallette sortit encore et rapporta deux petits paquets. L'un d'eux résonna sur la table. L'autre était soigneusement ficelé et cacheté.

—Tu connais la musique. . . c'est de l'or. . . L'autre, je l'ignore. Quelqu'un est venu exprès de France, par le même courrier que toi, pour m'apporter cela. A Biribi, il est défendu de recevoir de l'argent. Alors. . . tu sais ?

Jean était hésitant. A peine sorti d'histoires extraordinaires, allait-il se lancer dans l'inconnu ?

—Voyons, regarde-moi, insista le fourrier, je n'ai pas une tête de voleur, pas plus que toi, je suppose.

Ces derniers mots le décidèrent.

—Je lui remettrai les deux paquets, mais. . .

—Oui, on te fouillera, à l'arrivée. Pas malin, va. Cinq cents mètres avant la dernière étape, tu sors des rangs, et tu caches le tout au pied d'un arbre, sous un rocher, n'importe où. Mylord se charge du reste. Je te donnerai aussi une lettre, demain, avant le départ. Mais, souviens-toi de ce que je vais ajouter : J'ai connu Mylord en France, je l'ai connu aux sphis où il s'est engagé par un coup de tête, c'est le plus chic type du monde, bon, doux, généreux et brave. . . Seulement, pas de frasques avec lui, ne lui marche jamais sur le pied sans crier gare. Maintenant, tu dors debout, viens roupiller, si le cœur t'en dit ; je te conduis à mon pieu !

LXX

Vers le Sud

Quand Jean s'éveilla, il faisait nuit. Il se frottait les yeux : la prison, le wagon, le bateau, le bureau de la place, Lavallette et Mylord. . . N'avait-il pas rêvé ?

Lavallette entra. Il portait une bougie fixée dans un croûton de pain en guise de chandelier — et un couffin d'alfa.

—On a bien dormi ! interrogea-t-il.

—Oh ! oui, répondit Jean.

—Le plumar ne vaut pas le diable, mais tu n'es pas près, mon pauvre vieux, de te dorloter dans un semblable. . . La terre est dure, par ici. Je t'apporte du bouloitage. Mange et dors, je viendrais t'éveiller.

(A suivre.)

SOUS BONNE SURVEILLANCE

Les tirages mensuels de The Canadian Royal Art Union, Ltd, sont surveillés par des hommes haut placés. L'Hon. Peter Mitchell, ancien Ministre de la Marine ; l'Hon. N. Pérodeau, C L, et M. Hilaire Hurteau, ancien député, sont présents aux tirages publics, tenus à Montréal, Nos 238 et 249, rue St-Jacques.

LA JOLIE FILLE DE PERTH

Opéra de GEORGES BIZET.

First system of musical score for piano accompaniment. It consists of five staves. The first staff has dynamic markings *mf* con *gusto.* and *p*. The second staff has *leggero.* and *mf*. The third staff has *poco rit.* and *p*. The fourth staff has *mf*, *cresc.*, *rit.*, and *a Tempo.* The fifth staff has *mf cantando*. The system concludes with *a Tempo.* and *p*.

(A suivre.)

4

Second system of musical score for piano accompaniment. It consists of five staves. The first staff is labeled **PIANO.** and *Andantino.* It begins with the instruction **DUO** and the lyrics *« Vous restez seuls »*. The first staff has dynamic markings *mf*, *dolce.*, and *poco rit.*. The second staff has *mf*. The third staff has *mf* and *cresc.*. The fourth staff has *mf* and *dolce.*. The fifth staff has *mf*, *p*, and *poco rit.*. The system concludes with *ad libitum.*

1

1. Tempo.

mf
CITE
SERRA
DO

con brio

con brio

con forza

con primo
ad. c.

poco rit.
rit.
br.
lour.

2

Andante. CANTABILE.

p
espressivo
CITE
SERRA
DO

mf

pizz. f

Allgro moderato. LA SAINT VALENTIN

mf
leggiere.
rit.
rit.

animando.
CITE
SERRA
DO

poco rit.
rit.

3

PAS EXIGENTE



M. Jeunemarié. — C'est bien gentil, de la part de ton père, de t'avoir donné un aussi beau trousseau. Cela nous aidera considérablement dans les commencements.

Mme Jeunemarié. — Oui, n'est-ce pas ? Je n'aurai certes besoin de rien, au moins pendant un mois.

RONDEL

LE SOUVENIR

Les souvenirs s'effeuillent vite !
Ils sont pareils aux fleurs des champs,
Aux splendeurs frêles des printemps,
Aux mugets, à la marguerite.

En moi pourtant vit et palpite
Un nom chéri depuis longtemps.
Les souvenirs s'effeuillent vite !
Ils sont pareils aux fleurs des champs.

Pour s'enrichir chacun s'agite
Mais d'aimer nul n'a plus le temps,
Tout passe et s'oublie en dix ans !
Moi seul pense à toi, ma petite :
Les souvenirs s'effeuillent vite !

GEORGES LEYDUES.

Claude Tapart Phalanstérien

— Monsieur, permettez, ce sont mes chaussettes que vous avez mises par inadvertance !

— Vous croyez, monsieur !

— J'en suis sûr, et moi j'ai mis les vôtres.

— Le mal n'est pas grand, changeons, monsieur !

— Vous m'excuserez, monsieur, de vous avoir fait remarquer votre erreur, d'autant plus que j'aurais gagné au change, vos chaussettes étant infiniment plus neuves que les miennes !

— Vous n'avez point à vous excuser, monsieur. S'il fallait faire des manières à l'asile de nuit, à présent !...

— Le fait est que d'avoir dormi ensemble à l'asile de nuit, cela rapproche !... Voulez-vous, cher monsieur, que je vous aide à boutonner vos bretelles ? vous n'y arriverez point.

— Volontiers, et merci... Comme vous le dites si bien, après avoir couché côte à côte on se sent frères, et je me sens une vive sympathie pour vous !

— Moi aussi... Pourrais-je savoir comment l'on vous nomme ?

— Rien de plus facile. Je m'appelle Claude Tapart, et je suis journaliste.

— Claude Tapart !... le rédacteur en chef du journal socialiste *le Partageux* ! Ah !... Quelle rencontre !...

— Comment ! vous me connaissez ?... fit Claude Tapart très flatté.

— Parbleu ! si je vous connais !... C'est moi qui vous ai écrit il y a cinq jours, moi, Nicolas Lacoche...

— Nicolas Lacoche ! Ah !... saperlipopette !... En voilà une chance ! Vous aviez oublié de me donner votre adresse !... Je vous ai cherché pendant trois jours, figurez-vous. J'avais cherché votre adresse dans le *Bollin*, et je suis allé chez vous. Je suis tombé sur monsieur votre père — il est bien banquier, n'est-ce pas ? — Croyant que c'était vous, je l'ai félicité de ses idées socialistes et de ses tendances au partage des grosses fortunes entre les classes pauvres. Il a poussé des cris de paon et m'a flanqué dehors...

— Ah ! ah ! ah !... l'histoire est bonne !... Il a dû en faire une tête, papa !...

Et Nicolas Lacoche, en manches de chemise, un soulier dans chaque main, se tortait littéralement de rire.

— C'est que papa, ajouta-t-il lorsque l'accès fut passé, c'est le meilleur des hommes ; mais il est banquier avant tout. Ainsi, il m'a donné un conseil judiciaire et m'a défendu de remettre les pieds chez lui, quand j'ai eu perdu au baccarat les trois quarts de la fortune de maman. C'est depuis ce temps là que je suis socialiste et phalanstérien. A propos, et votre journal *le Partageux*, il marche bien ?

— Hélas ! répondit Tapart, s'il marchait bien, je ne serais pas venu coucher à l'asile de nuit.

— Peuh !... On n'y est pas si mal à l'asile de nuit !... Vous vous y ferez, vous verrez... Alors, vous disiez que votre journal ?...

— Mon journal est mort faute de fonds.

— Combien de numéro a-t-il eu ?

— Un seul !

— Ce n'est pas beaucoup, mais c'est un avantage en ce sens que la collection en sera facile à réunir."

Et Nicolas Lacoche se mit à rire.

Contrairement à Claude Tapart, qui est

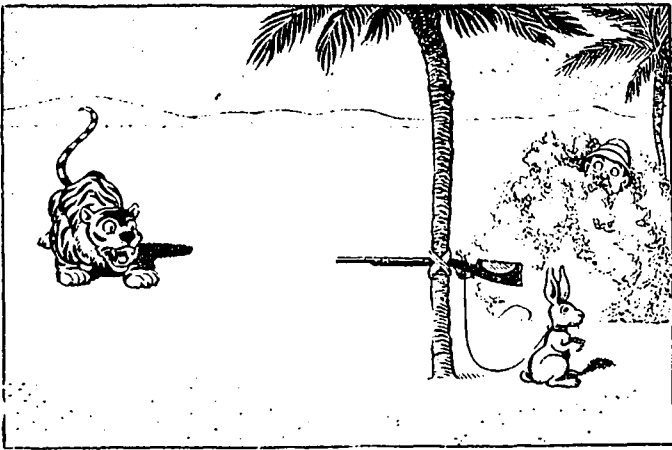
long et maigre, ce Nicolas Lacoche était de taille moyenne, robuste, trapu, avec une figure pleine de bon vivant.

— Oui, ajouta-t-il, je ne peux plus toucher quo mois par mois le revenu des débris de la fortune de maman. Ça fait que le premier de chaque mois je taille une banque. Je suis généralement nettoyé, et le second jour du mois je n'ai plus rien. Si j'ai de la chance le premier jour, je retaille une banque le 2 du mois, et alors ça ne rate jamais, je suis nettoyé ce jour-là. Rarement j'ai pu aller jusqu'au 3. Le reste du mois, je vis comme je peux ; j'étudie les questions sociales, occupation économique par essence ; je couche successivement dans tous les asiles de nuit de Paris et de la banlieue. J'ai des relations dans tous ces établissements ; je vous présenterai, vous verrez. J'aime beaucoup l'asile de nuit. C'est ça qui m'a donné l'idée du phalanstère. Car moi, je me connais, je n'aurai jamais de domicile. J'ai essayé, je n'ai pas pu. Plusieurs fois papa m'a meublé des appartements, puis des chambres. Toujours j'ai bazardé les meubles, jusqu'au lit et au réveil-matin, pour aller me faire nettoyer au baccarat. Je suis comme ça, qu'est-ce que vous voulez ! Papa aura beau se faire du mauvais sang, il ne changera rien à ma vie...

— Moi, dit Claude Tapart, ce qui me tue, ce n'est pas le baccarat, c'est la littérature. Je voulais entrer au *Borda*, papa n'a pas voulu ; il m'a mis clerc chez un avoué. Je me suis fait, de désespoir, homme de lettres. J'ai fait des vers, j'ai fait de la prose, j'ai fait un journal, j'ai fait des tas de choses ; mais je ne suis, par exemple, jamais arrivé à faire de l'argent. Maintenant je suis dans le pétrin jusqu'au cou :

— Ah ! quand mon phalanstère sera constitué, reprit Nicolas Lacoche, tout changera. Plus de misère ! Chacun travaillera selon ses goûts ! Les

UNE CHASSE AU TIGRE



I

Le seigneur tigre. — Ha ! Ha ! Voilà ce qui s'appelle une bouchée de roi !...

peintres peindront, les sculpteurs sculpteront, les pianistes pianoteront, les écrivains écriront, les cuisiniers cuisineront, et moi je jouerai au baccarat toute la journée, au besoin avec des haricots en guise de louis, et ce, sans le souci du bifteck quotidien, qui sera servi à point.

— Ah ! ça, ça serait chic !... » approuva Tapart avec conviction.

Ils s'étaient habillés, ils sortirent.

« Combien avez-vous sur vous, monsieur Tapart ? demanda Nicolas Lacoche.

Claude sortit de la poche de son pantalon un vieux portemonnaie plat comme une limande, l'ouvrit et cligna de l'œil pour regarder à l'intérieur.

Il en retira une pièce de dix centimes.

« Voilà, fit-il.

— Ce n'est pas gras, bigre !...

— Et vous, monsieur Lacoche, serait-il indiscret de...

— Du tout, monsieur ; j'ai un sou de plus que vous. A nous deux nous possédons autant que le Juif errant !

— Il est millionnaire aujourd'hui, le Juif errant ! fit remarquer Claude Tapart.

— Patience, nous le deviendrons aussi !... déclara Nicolas Lacoche avec un accent convaincu.

— Dieu vous entende, cher monsieur Lacoche ! » murmura Claude Tapart.

Ils marchaient côte à côte, sur le trottoir des grands boulevards : Claude, long et silencieux, ascète à la figure diaphane ; Nicolas, gros, réjoui, plaisantant des mots, lorsque ce dernier, regardant sa chaussure, dit à son compagnon :

« Le premier du mois prochain, rendez moi donc le service, cher monsieur Tapart, de me rappeler qu'il faut que je m'achète des chaussures. Mais rappelez le moi le matin. Peut-être que le soir il serait trop tard. Voyez-vous, moi, je me connais, je ne puis renouveler mes efforts que chaque premier du mois. Il faut que je saisisse ce moment psychologique, rare, précieux et qui fuit si rapidement, où j'ai de l'argent dans ma poche.

— Comptez sur moi ! » dit Claude Tapart d'un air solennel.

Et, très convaincu de l'importance exceptionnelle du service que son nouvel ami lui demandait, il ajouta :

« J'oublierai d'autant moins de vous rappeler ce devoir impérieux, que je profiterai du moment psychologique dont vous m'avez parlé pour vous emprunter cent sous... »

— A votre service, cher monsieur Tapart. Mais il s'agit à présent de savoir comment nous allons vivre jusqu'à la fin du mois. Nous voici rue Laffite, attendez moi là. Je vais tâcher de me faire avancer vingt francs par mon paternel. Je ne sais pas si je réussirai ; mon père est le plus brave homme du monde, mais c'est un banquier. Il avance à tout le monde, sauf à son fils.

Un quart d'heure après il sortit rayonnant de l'immeuble paternel, sauta sur Claude Tapart, l'embrassa comme un frère qui retrouve son frère, dans une trépidation classique :

« Mon vieux Claude !... je jubile !... Sauvés ! sauvés !... P'pa est à Trouville depuis hier ; les employés de la banque m'ont remis mon mois d'avance et les clés de l'appartement, dans lequel p'pa m'autorise à coucher en son absence. Ce bon p'pa !... Viens, Claude, viens déjeuner... Et ce soir, l'inauguration du phalanstère !... »

— Déjà ?

— Mais oui !... Allons d'abord au télégraphe, que je prévienne les membres des deux sexes qui ont adhéré à l'idée de mon phalanstère !...

Ce que le jeune Nicolas Lacoche expédia de télégrammes dans toutes les directions est inimaginable. Claude Tapart dut l'aider à les rédiger. Ils étaient conçus en termes uniformes, comme une circulaire :

Soyez ce soir, à quatre heures, 51, rue Laffite, pour organiser le phalanstère.

Dès trois heures et demie, le concierge du somptueux immeuble où logeait le père du prodigue Lacoche, vit entrer une série d'individus bizarres et comme on a peu coutume d'en rencontrer dans les maisons à ascenseur.

Nicolas Lacoche allait leur ouvrir lui-même, leur présentait Claude

Tapart — un nouvel adepte de l'émancipation des esthètes montmartrois par le phalanstère — et leur faisait visiter les locaux du nouveau phalanstère.

L'appartement du banquier était confortable et luxueux. Vingt phalanstériens pouvaient y habiter à l'aise.

« Ça m'a l'air bien capitonné !... » déclara d'un air satisfait le premier bohème qui pénétra dans le riche logis.

Il s'appelait Jean Tambour, était hirsute, exubérant et pianiste. Il était l'auteur de deux opérettes jouées dans les cafés concerts, mais méprisait ce genre de musique légère, qu'il était obligé de fabriquer pour gagner sa vie. Il estimait qu'il y avait encore trop de mélodie dans Wagner, et rêvait une musique dont chaque note serait un mot ayant sa signification personnelle.

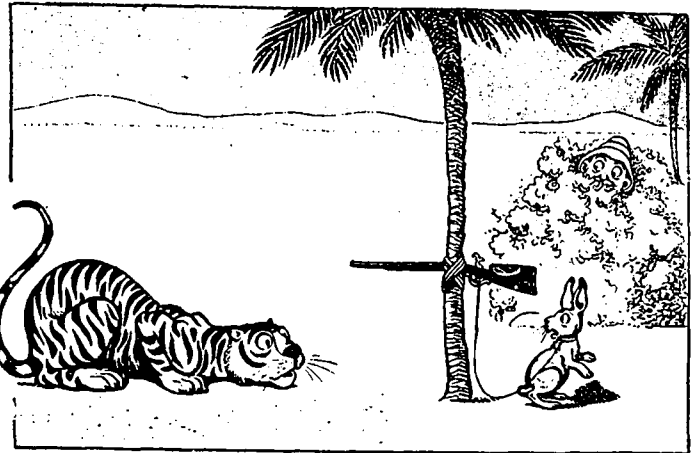
Il voulait pouvoir faire dire à un piano, sans le secours d'aucun chanteur, une phrase violente et imagée, telle que celle-ci, par exemple :

« Bonjour, mon vieux. Comment vas-tu ? »

En entrant dans le salon, il lorgna tout de suite le piano à queue, alla s'asseoir devant, posa sa valise — il avait apporté une valise avec deux chemises de rechange — ouvrit le piano et dit :

« Si je ne reussis pas à faire dire au moins "bonjour" à ce superbe Eourd, c'est que je ne suis qu'une gourde ! »

Et il ajouta, en s'adressant à Nicolas Lacoche :



II

... Un saut, et ça y est !



III

Le fusil. — Paff !... Bang !!! *** !!!

« Mon vieux, tu me feras poser un matelas sous le piano. Je ne bouge plus d'ici. J'arrive le premier, je choisis mon coin. »

Il alluma une pipe et tapa aussitôt sur l'instrument avec une enthousiaste vigueur.

« Voilà, dit avec satisfaction Nicolas Lacoche à Claude Tapart, voilà un homme qui comprend le phalanstère ! Dans huit jours d'ici il aura fabriqué au moins douze romances, dont le prix sera versé à la communauté ; car tu sais que dans tout phalanstère qui se respecte, tout est en commun, l'argent comme le reste. Maintenant, mon cher Tapart, fais comme ce brave Tambour : choisis ta place. Ce soir, un matelas et ses couvertures te seront dévolus pour passer la nuit. Quand au genre de travail auquel tu vas te livrer, c'est évidemment la littérature. Ah ! le beau roman que tu vas nous faire, et qui sera imprimé aux frais du phalanstère et vendu à son bénéfice.

— Peuh !... fit Tapart. Dis donc, excellent Lacoche — car je puis te tutoyer aussi, moi — si je me mettais cuisinier du phalanstère ? Je ne sais pourquoi, il me semble que ça n'irait assez.

— Dame, si c'est une vocation qui se révèle, je ne vois pas pourquoi... »

Bref, cinq minutes plus tard, Claude Tapart, revêtu des habits laissés par le chef du banquier, parti à Trouville avec son maître, s'absorbait dans la confection du pot au feu plantureux, symbole de l'abondance que le phalanstère allait faire régner dans les estomacs un peu délabrés des esthètes montmartrois.

Survinrent successivement Jacques Maboulot, l'auteur de la *Statistique*

vulgarisée, ce génial calculateur qui avait découvert que le vieil Arago, l'ancien ambassadeur de Genève, avait, en ses 90 ans de vie et malgré sa sobriété, dévoré 1,275 moutons, 605 bœufs, 8 976 polets, 2,659 canards, 35,950 kilos de pain, 514 porcs, 3 chevaux et 54 rats (ces derniers animaux pendant le siège.)

Maboulot terminait un livre là-dessus, dans lequel il prouvait ses calculs. Il ne lui restait plus qu'à étudier si Arago avait mangé de l'éléphant du Jardin d'acclimatation pendant le dit siège. Pour du chameau, il en avait mangé : Maboulot avait retrouvé la facture, qu'il devait reproduire en *fac simile* ; mais, pour l'éléphant, il n'en était pas très sûr.

Puis Alfred Radimbourg, un bohème extraordinaire, velu et rabougri, auteur du roman comique : *la Calvitie d'un hanneton*, et dont le phalanstère allait faire imprimer la seconde œuvre, intitulée : *Ma pomme et la poire*.

Puis le poète-mage, Marius Bulboque, qui, doué de deux yeux d'un éclat fulgurant et d'une longue barbe à deux pointes, vous lisait l'avenir dans votre main en vers de sept pieds. Il était l'auteur de la *Cosmogonomie universelle*, et avait apporté sa robe et ses attributs de mage, roulés et ficelés dans un vieux numéro du *Petit Journal*.

Puis le ménage Purotte, avec son chat, son chien, sa cage à serins et deux casseroles. Un déménagement complet, en un mot.

Le mari, gros, ventru, chauve, s'était ruiné à éditer des décadents. Il se vengeait en essayant de ruiner à son tour ses anciens confrères, qui se tenaient d'ailleurs sur une prudente réserve, en refusant de lui éditer ses vers. Sa femme, minable créature en cheveux, veuve d'un ouvrier métallurgiste, avait cru pouvoir manger tous les jours en épousant un homme qui avait une redingote et qui tenait une plume : elle s'était trompée.

Il vint aussi des sculpteurs et un peintre, qui déchaina la fureur du concierge, parce qu'il avait détérioré l'ascenseur de l'immeuble, ignorant la manœuvre de cet ustensile, peu connu dans le haut de Montmartre.

Il vint enfin des femmes acteurs, des femmes sculpteurs, des femmes peintres, des femmes socialistes, toutes surchargées de brevets et de binocles, mais auxquelles la république avait oublié de donner des emplois correspondant aux brevets et aux binocles.

Et Nicolas Lacoche commença à organiser son phalanstère en disant :
" Les célibataires, plus nombreux, occuperont le grand salon ; les femmes, le petit salon."

Il ouvrit la chambre de son père au ménage Purotte, qui installa immédiatement son chien, son chat, ses serins et ses casseroles ; et la femme Purotte, ébahie, disait à son mari :

" Alors il n'y a pas que dans les romans du *Petit Journal* que ça existe, des appartements avec des tapis jusque sous le lit ! "

Un des sculpteurs fut chargé d'exécuter le buste de Fourier, qu'on placerait dans le grand salon.

Le pot-au-feu élaboré par Claude Tapart eut un succès inouï, d'autant qu'il fut arrosé de pomard, de médoc, de champagne et de nombre d'autres vins, dont la cave du banquier regorgeait. Le soir il y eut punch, puis bal, pour fêter l'inauguration du phalanstère.

Mais, à minuit sonnant, un événement inattendu se produisit : M. Lacoche père fit son entrée dans le grand salon.

En son honneur, le pianiste Tambour exécuta la *Marseillaise* ; le mage Bulboque, dans sa robe blanche, voulut lui lire dans la main, tandis que le sieur Purotte lui demandait de chanter avec lui la *Carmagnole*.

Le pauvre homme, que le concierge avait prévenu par dépêche, accourait de Trouville ; il crut à une invasion de cambrioleurs, tomba à genoux, demandant grâce pour sa vie.

" Oh ! papa, ce sont des amis ! " déclara Nicolas d'un doux ton de reproche.

Mais le commissaire de police avait, de son côté, été prévenu par les locataires ; il fit à son tour irruption dans l'appartement, arrêta Purotte, qui était soupçonné d'anarchie depuis longtemps, et arrêta aussi le banquier pour... recel d'anarchiste. Il le relâcha d'ailleurs cinq minutes après, avec des excuses.

Nicolas avait filé avec Claude Tapart et le reste des phalanstériens, car il redoutait une explication orageuse.

UNE CHASSE AU TIGRE — (Suite et fin)



IV

Le chasseur. — Je ne vois pas pourquoi ma Compagnie d'Assurance sur la vie a annulé ma police lorsque j'ai annoncé mon départ pour la chasse au tigre africain. Ce sport n'offre décidément aucun danger.

" Etrange destinée, j'armoyait Claude, que celle qui entravo chez moi chaque vocation nouvelle ! "

Cette nuit-là encore, il coucha à l'asilo de nuit avec son ami Nicolas, tout chagrin de l'avortement de son phalanstère.

JEAN DRAULT.

UN SÉNATEUR CANADIEN



M. JOSEPH P. CHATEL.

Les démocrates du 18ème district du New-Hampshire, ont élu, hier, au poste de sénateur de l'Etat, l'hon. Joseph P. Chatel, l'un de nos Canadiens les plus distingués de ce centre important.

M. Joseph Chatel est né à Stukely, P. Q., en 1854. Six ans plus tard sa famille vint se fixer à Biddeford, Me., et c'est là que notre compatriote puisa l'éducation commerciale pratique qu'il possède. En 1868, M. Chatel vint se fixer à Manchester et c'est en cette ville qu'il a toujours demeuré depuis. Il a réussi en affaires et son commerce est des plus prospères.

M. Chatel est élu par environ 500 voix de majorité.

C'est un honneur pour notre nationalité, dont l'influence, grandissante aux États-Unis, se manifeste encore une fois de la manière la plus éclatante.

THE HER MAJESTY THEATRE, DE MONTRÉAL

LE SAMEDI est heureux de mettre sous les yeux de ses lecteurs quelques documents inédits, sur le nouveau théâtre dont l'inauguration a eu lieu la semaine dernière.

Le nom de Madame Murphy, la propriétaire de " Her Majesty Theatre ", est bien connu des Montréalais et nul doute que sous sa savante direction nous ne soyons dotés des meilleures troupes du continent américain.

Cette semaine, c'est la compagnie d'opéra de Francis Wilson qui tient l'affiche avec le " Petit Caporal ", un opéra comique à grand succès, où M. Francis Wilson remplit le rôle de Napoléon Ier. Cette pièce est un des grands succès de la saison et chacun, à Montréal, voudra assister aux péripéties de la campagne d'Egypte qui sert de cadre à l'action.

Le nouveau théâtre de Sa Majesté s'élève, comme on le sait, sur la rue Guy, au coin de la rue St-Catharine, et constitue, bien certainement, l'édifice le plus complet, le plus élégant et le mieux aménagé qui existe à Montréal.

Les vues photographiques que nous reproduisons ci-contre en montrent l'aspect extérieur ; une vue de la salle sur les galeries ; l'aspect des loges d'avant scène et du foyer réservé aux dames.

Nous compléterons cette sommaire présentation par les portraits de M. et Mme F. Murphy.

Mme F. Murphy remplit, dans la nouvelle entreprise, le rôle d'utile directrice et de gérante auxquels sa parfaite science du théâtre la semblent prédestiner.

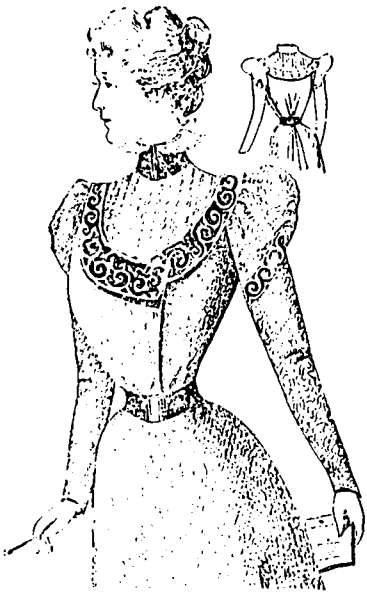
M. Francis Murphy en est le gérant actif.

La meilleure société Montréalaise a, dès le premier jour, pris le nouveau théâtre sous son patronage et nous connaissons trop bien M. et Mme Murphy pour n'être pas certain qu'ils feront tout ce qu'il est en leur pouvoir de faire pour contenter leur public et qu'ils lui donneront plus encore qu'ils n'ont promis.

PALLADIO.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



No 402. Corsage pour dames.



No 405. Costume-blouse pour fillettes.

No 402.—Il est certain que dans l'histoire de la mode aucun corsage n'est plus populaire que celui se fermant sur le côté, aussi donnons-nous ce joli costume, si gracieux et si commode ; aussi populaire est l'empèchement en rond. Ce corsage, bien combiné avec une jupe très ajustée et on omettant la ceinture de couleur, aura tout l'effet d'une robe princesse, si à la mode cette saison ; le corsage est ajusté sur une doublure ayant devant, dos, côté et petit côté et se fermant au milieu du devant. Sur la doublure est posé l'empèchement lequel n'est pas pris dans la couture sur le côté gauche ; sur l'empèchement est ajusté le dos, sans couture, et le devant avec le moins de pouf possible ; le côté droit se croisant sur le gauche ; un revers rond finit le haut du corsage. Les manches ont deux coutures, avec très peu d'ampleur à l'épaule, retenue par une bande de velours broché pareil à celui qui garnit le revers. Le matériel employé pour ce genre de costume est de fantaisie ; on peut aussi le faire en serge, mohair, covert, canevas, ou en toute espèce d'étoffe en vogue. L'empèchement peut être uni, plissé ou cordé, au goût de chaque personne.

Il faut 2 verges, en 44 pouces, pour une dame de moyenne grandeur. Le No 402 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 405.—Cette jolie et très pratique robe, pour une fillette, est en étoffe de laine fond rouge et bleu foncé. Le col et la veste sont en drap rouge ; le costume est garni avec de la tresse (braid) bleu foncé, ce qui lui donne le genre militaire si populaire pour enfants. Le corsage est sans manches ; on y coud la jupe et, si l'on désire une robe très chaude, on peut faire ce corsage en drap, si non on ajuste dessus un plastron pour cacher la doublure à l'endroit où il est ouvert. La blouse se compose d'un dos et d'un devant, sans couture, simplement fermé par un pli creux sur la poitrine ; un col marin ; aux manches, un simple poignet. Un élastique est passé dans le bas de la blouse afin d'ajuster les fronces autour de la taille.

3 verges 1/2, en 44 pouces, suffisent pour une fillette de 10 ans.

Le No 405 est coupé dans les grandeurs de 6 à 14 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 16 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

SÉVÈRE PHILOSOPHIE

En Gérolstein.

Quelqu'un rencontre un ancien camarade de collège, être hirsute, au moral comme au physique, ayant toujours posé pour le paysan du Danube.

—Eh bien ! mais, dit-il, il paraît que, malgré tout, tu t'es poussé à la cour ? Tu as même une très belle position ? Qu'y fais-tu ?

L'autre, d'un ton farouche :

—Je dis la vérité au roi !

—Diablo, et que lui dis-tu ?

—Qu'il est grand, généreux, bel homme, brave, et qu'il fait les délices du genre humain !

Et le philosophe s'éloigne fièrement.

GILLES.

IL FAUT METTRE LES POINTS SUR LES I

Le visiteur (poli).—Je suis réellement édifié, madame, de voir que vous êtes toujours d'accord, en toutes choses, avec votre mari.

Mme Happique (sèchement).—Vraiment, monsieur, si vous vouliez vous donner la peine de faire une enquête sur nos relations familiales, vous constateriez que c'est mon mari qui est toujours d'accord avec moi en toutes choses.

UN ÉPISODE DE LA VENTE ZOLA

En sortant de la vente sensationnelle faite au domicile du célèbre pornographe Emile Zola, la foule commentait les faits.

Un jeune intellectuel italien qui se trouvait là, fit à un voisin part de ses impressions.

—Moussiou, cette vente est manquée, ratée, elle manque de symbole...

—De symbole, fit le voisin interpellé, un brave ouvrier zingueur. Expliquez-vous ?...

—Oui, de symbole. Ce n'est pas oune table qu'on aurait dû vendre et acheter 32,000 francs, c'est oune ploume de Zoula, oune ploume du grand écrivain. La table ne vaut pas 32,000 francs, mais la ploume elle les vaut... Chez nous, Italiens, on aurait acheté la ploume, on se serait disputé pour acheter la ploume de Zoula...

—Mais il y a longtemps qu'il l'a vendue lui-même, fait justement remarquer le zingueur, légèrement agacé.

—Vous exagérez moussiou, il n'est pas permis de dire de pareilles choses sur ouno génie comme Zoula...

—J'les dit tout d'même, fit l'ouvrier, et puis, vous savez, vous commencez à m'embêter, vous, l'italien. Faut-il reconduire monsieur à la frontière ?

Ce fut le mot de la fin, car le prudent compatriote de Crispi court encore.

FURET.

PAS LA MÊME CHOSE

Madame O'Meara.—Vous faisiez partie du jury avec onze autres hommes, n'est-ce pas ?

Pat O'Flaherty.—Oui, madame O'Meara.

Mme O'Meara.—Et avez-vous eu quelque difficulté à vous accorder avec eux ?

Pat (se rengorgeant).—Ce n'est pas moi qui me suis accordé avec eux, ce sont eux qui se sont accordés avec moi.

BIEN SIMPLE

Emile (qui vient d'être accepté).—Qu'y a-t-il de plus doux qu'un baiser ?

Alice (rougissante, murmure faiblement).—Deux ! mon amour.

PAS DE DOUBLE EMPLOI

Un journal quotidien publiait, ces jours derniers, l'annonce suivante :

"A vendre : un singe, un chat et deux perroquets. Adresse : Mme X..., rue ***. Cette dame étant sur le point de se marier, n'a plus besoin de ces animaux."

ILLUSION D'OPTIQUE



C'ÉTAIT BIEN LA SIENNE

Fred.—Tu as ma balle !

Ned.—Non, je ne l'ai pas.

Fred.—Je te dis que c'est la mienne que tu as dans ta main.

Ned.—Ta balle n'était pas aussi grosse que celle-là !

Fred.—Oui, elle était aussi grosse. Elle était plus grosse même.

BON REMÈDE

Le père (avec anxiété).—Docteur, j'ai peur que ma fille ne devienne aveugle et elle est sur le point de se marier.

Le médecin.

—Soyez sans inquiétude, monsieur ; le mariage lui ouvrira les yeux.

TROP FORT !

Le voleur.

—Donnez moi tout votre argent, ou je vous...

M. Pasfort (à demi-éveillé, s'exclame).—Ça, par exemple, c'est trop fort, Maria ! Ne t'ai-je pas donné tout ce que j'avais quand je suis rentré ?

La petite Claire.—Oh, dis, regarde donc, maman. Les grandes jambes que ma tante a !

Batir des Châteaux

en Espagne est un passe-temps auquel chacun se livre quelque fois. "Si j'étais riche je ferais ci et ça." Cessez de rêver et achetez un billet émis par

The Canadian Royal Art Union, Limited,

et vous pouvez avoir une chance de voir la réalisation de vos rêves.

TIRAGES MENSUELS, avec distribution de 314 primes de \$1 à \$10,000. Envoyez votre adresse par carte-poste pour avoir des détails complets.

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, LTD.,
238 & 240 RUE ST-JACQUES,
MONTREAL.

Prochain Tirage,
Mercredi, 30 Novembre '08

TRIO DE PROVERBES

Un bon ami vaut mieux que cent parents.

x

Amour et mort, rien n'est plus fort.

x

Expérience passe science.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

PRÉCAUTIONS A PRENDRE DANS LES TEMPS FROIDS

On ne saurait trop répéter aux habitants des campagnes comme à ceux des villes, car beaucoup l'ignorent en core, que les chemises de coton (ou de calicot) sont beaucoup plus chaudes que celles de toile (de lin ou de chanvre), et qu'elles devraient par conséquent leur être substituées.

C'est la laine, sous toutes ses formes, qui constitue réellement le vêtement chaud de l'emploi le plus général, soit pour les habits de dessus, soit pour l'application directe sur la peau (chemises ou gilets de flanelle, caleçons, chaussettes ou bas de laine). Contre l'effet du froid sur le ventre qui produit assez fréquemment la diarrhée, l'application directe d'une large ceinture de flanelle est un moyen excellent dont l'efficacité est aujourd'hui connue de tout le monde.

Par les froids excessifs, comme ceux

Mme LOUIS GAMACHE

Mère de onze enfants, Malade depuis plusieurs années. — Elle ne pouvait faire son ouvrage

ELLE SE GUERIT COMPLETEMENT PAR L'USAGE SEUL DES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Etes-vous épuisée? vous sentez-vous faible, épuisée, languissante, irritable, abattue, triste et fatiguée de la vie? Avez-vous le mal de tête, la névralgie, le vertige, la fièvre, des nausées, le mal d'estomac, la perte de sommeil, d'appétit? Faites bien attention, car si vous négligez de vous soigner, ces symptômes s'aggraveront et rendront votre maladie — si non impossible — du moins très difficile à guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le plus grand remède pour toutes ces maladies, elles ont ramené à la santé des centaines de femmes presque mortes, épuisées, faibles, débiles et souffrantes. Lisez avec attention le témoignage de Mme Gamache, respectable dame de Brunswick, Maine :

"Je suis née à Kamouraska, en bas de Québec, et je demeure à Brunswick depuis 27 ans. Il y a plusieurs années que j'ai constamment souffert de faiblesse féminine et de pauvreté de sang. L'hiver dernier, je suis devenue si faible que j'étais obligée de me coucher plusieurs fois par jour. J'avais continuellement mal à la tête, dans les côtés, tellement mal aux reins que, quand j'étais couchée, je ne pouvais plus me lever. Je n'avais pas d'appétit, pas de sommeil; enfin j'étais bien découragée de me voir si malade et à la tête d'une nombreuse famille. Un jour, je vis sur un journal que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient tous les jours un grand nombre de femmes malades. Je commençai à en prendre, et au bout de quelque temps j'écrivis au médecin spécialiste. J'ai suivi ses bons conseils, et aujourd'hui je suis, non pas mieux, mais complètement guérie. Puisse mon témoignage aider à d'autres femmes malades à se guérir comme moi." — MME LOUIS GAMACHE.

Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux. Non, mais elles guérissent infailliblement toutes les maladies particulières aux femmes. Elles guérissent sûrement et rapidement le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, leucorrhées, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos. se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaise bouche, ver-



MME LOUIS GAMACHE

tige, resserrement et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, taches devant les yeux, accès de chaleur le long du corps, perte de sommeil; elles guérissent aussi toutes les maladies du changement d'âge, les maladies du foie, des ovaires, chutes de la matrice, les prostrations nerveuses. Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin n'a pu vous guérir, ne vous découragez pas, prenez dès maintenant les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites-en un usage consciencieux et prenez-en assez pour leur donner le temps d'agir sur votre maladie.

Nous avons ouvert au No 274 rue St-Denis, un bureau de consultation pour les femmes qui préfèrent consulter nos médecins personnellement. Tous les jours, excepté le dimanche, de 10 h. à 5 p. m., nos bureaux seront ouverts pour recevoir les dames et les demoiselles qui voudront voir nos spécialistes. Venez sans crainte, vous n'avez rien à payer.

NE CESSEZ JAMAIS de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre sans consulter nos médecins spécialistes. Envoyez leur une description complète de votre maladie, dites leur tout, vous n'avez rien à craindre; adressez votre lettre au "Département Médical, Boite 2305, Montréal." Nos médecins seuls ouvriront vos lettres et les tiendront confidentielles.

EN GARDE! Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte et qu'elles ne sont pas mieux. MEFIEZ-VOUS, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais des imitations dangereuses pour votre santé. REFUSEZ LES. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 pilules rouges chacune. JAMAIS AUTREMENT. Nous les expédions au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL.

auxquels on est exposé dans les campagnes, l'emploi des vêtements doubles donne des résultats particulièrement avantageux: double chemise, double paire de bas ou chaussettes, double pantalon, etc. On y perd un peu de légèreté et de grâce dans les mouvements, mais on y gagne une quantité de chaleur qui compense largement ces avantages.

Les chaussures enfin doivent être fortes et épaisses, pour préserver le

pied du froid et surtout de l'humidité, de la pluie ou de la neige.

BI. DE S.

L'esprit sous la Restauration.

Louis XVIII demande un jour à M. Decazes:

— Savez-vous de quelle secte sont les pucés?

— Non sire.

— De la secte d'Epicure (des piquetés).

Pour ne pas rester en arrière, le ministre interroge à son tour?

— Votre majesté vent-elle me permettre d'avoir l'honneur de lui dire de quelle secte sont les poux?

— Oui, mon cher Decazes!

— De la secte d'Epictète (des piquêtes).

POURQUOI?

Pourquoi souffrir quand on a à sa portée le Baume Rhumal qui supprime la toux, le rhume, en un rien de temps. 112

LE

Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 20 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang.

Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs fournis sur application.

La Cie Médicale de Valleyfield
VALLEYFIELD, QUE.

Bureau de Montréal: 44 BANQUE DU PEUPLE

Un conseiller de Préfecture et un sous-préfet attendent leur tour dans l'antichambre du ministre de l'intérieur.

— Pensez-vous être reçu? demande le premier au second.

— O! certainement, j'entre chez le ministre comme chez moi.

— Vous avez donc un passe-Barthou?

**

Derrière un corbillard:

— Alors le défunt n'avait pas de famille?

— Aucune, et c'est moi, son propriétaire, qui suis obligé de conduire le deuil.

— C'est aimable à vous.

— Oh! mais c'était un si brave homme. Ainsi, vous me croirez si vous voulez, je l'accompagnai au cimetière avec autant de plaisir que si c'était un de mes parents.

BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

BOVRIL

UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

Demandez-le

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle TOUS

Les **Premiers Mercredis du mois.**

Prix du billet, 25 cents.

LE KOOTENAY CURE

Le croira-t-on ?

Lisez ceci jusqu'au bout, et vous serez étonné

Le rhumatisme, la maladie de Bright, les pires maladies des reins et de la peau, les éruptions, la folie et l'épilepsie guéries. Le témoignage, sous serment de personnes qui ont été guéries des maladies susmentionnées, sera fourni gratuitement, sur demande. Rhumatisme, pauvreté du sang, éruptions.

Thomas E. Sterling, 26 rue John N. Hamilton déclare sous serment: "Pendant 15 mois j'ai beaucoup souffert de rhumatisme; j'ai été obligé d'abandonner tout travail, j'ai été convert d'éruptions et j'étais devenu si faible que je ne pouvais marcher sans tomber. J'ai pris le "Kootenay Cure" et mon poids s'est augmenté de 12 livres; j'ai repris mon travail, et jamais je n'ai joui d'une meilleure santé que celle donnée par le "Kootenay Cure."

John H. Root, Royal Hotel, Hamilton: Guéri de la Fièvre du Sud, de la maladie des reins et d'impureté du sang. Témoignage assermenté.

James Osborne, 62 rue Catherine Sud, Hamilton, employé à la W. E. Sanford Mfg. Co.: Guéri de la maladie de Bright. L'association des Chevaliers de Macchabées endorse cette déclaration.

Mme Thomas H. Bird, Queen's Hotel, Montréal. A été guérie de la maladie de Bright après avoir essayé des premiers médecins et épuisé tous les secrets de la science médicale.

Ecrivez-nous pour nous demander les lettres de pasteurs de toutes dénominations religieuses qui ont fait une enquête sur la vérité de nos témoignages et aussi sur les centaines de déclarations assermentées de personnes qui ont été guéries.

La S. S. RICKMAN MEDICINE CO. LIMITED, HAMILTON, ONT.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

HER MAJESTY'S THEATRE
M. et Mme Frank Murphy,
Propriétaires et gérants.

BILLETTS en vente pour l'engagement special de la celebre étoile de l'Opera Comique.

Francis Wilson

Et sa splendide troupe d'opera qui parait pour la première fois à Montréal, durant la semaine commençant

Lundi, 10 11 Matinée SAMEDI, 11 12

L'opera comique **Le Petit Caporal**

Prix, 25c à \$1.50.

Les Maladies Nerveuses

Peu importe quelle en est la cause sont traitées scientifiquement au

Département Electrique
AUX BAINS LAURENTIENS. Le résultat invariable de ce traitement est une guérison certaine et permanente.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée Privée des dames: 210 RUE CRAIG.

LAPRÈS LAVERGNE & SOUTHER

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS

TÉL BELL 7283 MONTREAL P.Q.

MARCHAND 443

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 154



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui dés. ont assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle S. Bruley, Mlle L. Warnault, A. Payette, J. Savarin (Montréal), Mlle M. Tatro, P. Benac (Coboes, N. Y.), Mlle A. Champagne, Mlle R. de V. Lefebvre, M. L. Pelletier, J. D. Thibault (Fall-River, Mass.), H. Hickory (Waitsfield, Vt.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: J. Savarin, 83 Lévis, A. Payette, 389 Beaubien (Montréal), Mlle M. Tatro, 36 Sargent (Coboes, N. Y.), Mlle R. de V. Lefebvre, 110 Rodman (Fall-River, Mass.), H. Hickory, (Waitsfield, Vt.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000 à chaque consommateur de notre grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons un soulagement immédiat. Guérit promptement. Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Le premier associé.—Gardons-nous bien de laisser savoir à qui que ce soit, surtout aux journalistes, ce que nous faisons.

Le deuxième associé.—Mais voilà belle lurette que nous ne faisons rien du tout.

Le premier associé — C'est précisément ce que nous devons cacher avec soin au public.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Un Anglais et un Marseillais se disputent. L'Anglais prétendait que le train de Londres à Edimbourg marchait plus vite que le train de Marseille.

—Té, dit alors le Marseillais, voilà la preuve que rien ne va plus vite que le rapide. Partant l'autre jour de Marseille pour Paris, je monte en wagon. Je ne sais à quel propos le chef de gare, se présentant à la portière, me dit un mot qui sonne mal à mon oreille, je lève la main pour lui administrer un soufflet. A ce moment, le train s'éclance... et v'lan! aussitôt, c'est le chef de gare d'Avignon qui reçoit le soufflet.

Leçon de grammaire:
Toto.—Nous allons jouer au cheval.
Lili.—C'est moi le cocher...
Toto.—Non, toi tu feras le cheval.
Lili.—Moi, je ne veux pas.
Toto.—Ecoute, Lili, tu sais bien que le masculin l'emporte sur le féminin; alors tu seras donc le cheval quand même...

CONFIANCE MÉRITÉE

La confiance que tout le monde a dans l'efficacité du *Baum Rhumal* est bien justifiée par les nombreuses cures qu'il opère chaque jour. 25c. partout.

Petite Correspondance

Antonio — Passerons à leur tour, mais sommes absolument encombrés.

Yvon J — Les réponses aux consultations graphologiques ne peuvent être données que successivement et suivant ancienneté. Nous en avons quelques milliers d'avance et ne pouvons disposer de la place nécessaire dans un seul numéro.

G. Bomy, Lili: III, Guendouche, Gilberte, Edric, Dagobert, Sylvestre, Viollette, de Trois-Rivières. — Même réponse que ci-dessus.

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$1.00 par an) (Hors Montréal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition speciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine Morin paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE
 (Composées)

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

VIN St Leon

Naturel Tonique Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



HORACE PEPIN
Dentiste
 162 RUE SAINT-LAURENT
 Montréal.

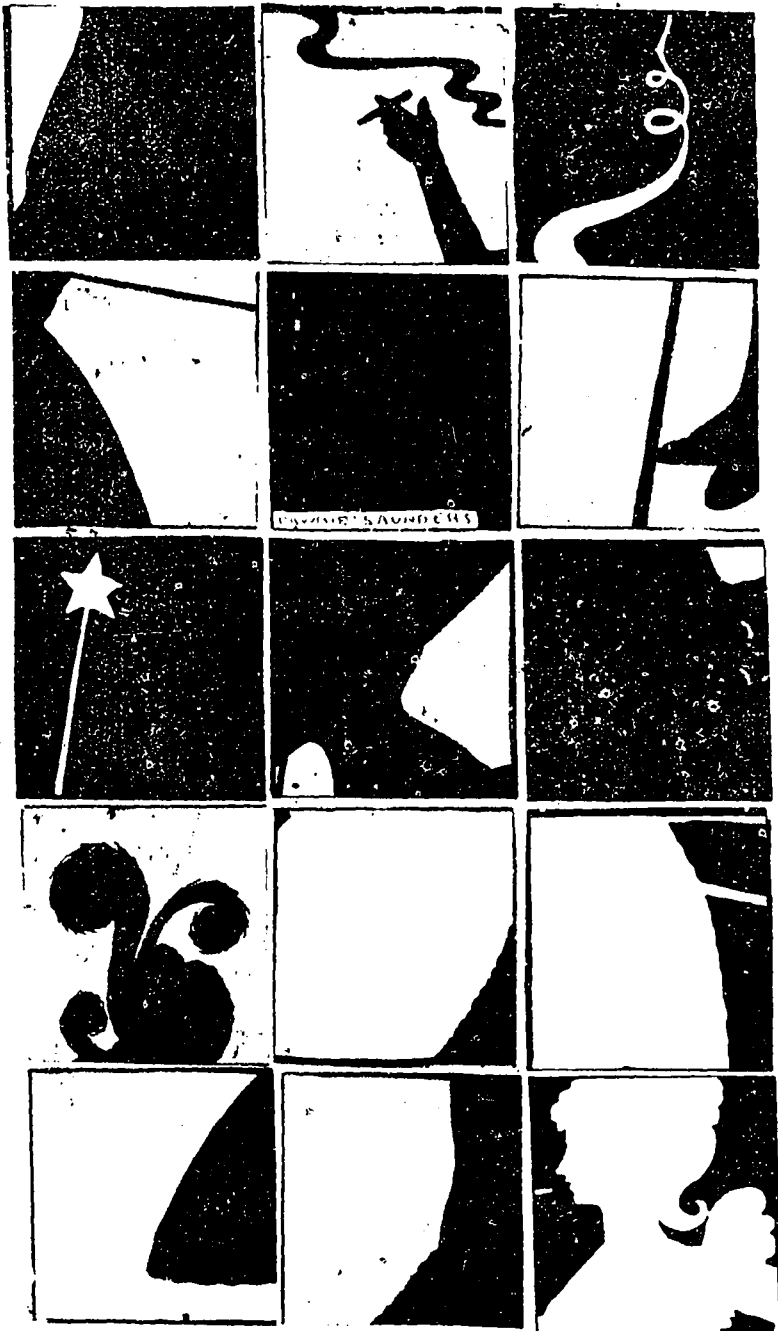
FAITES USAGE DE LA **GOMME DU D^r ADAM** POUR LE MAL DE DENTS
 Arrête le mal en deux minutes
 Prix, 10c
 EN VENTE PARTOUT



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
 6 Rue St-Laurent.

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, ches
 AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 157



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LA FEMME NOUVELLE, FANTAISIE FIN-DE-SIECLE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 23 novembre, à 10 h. du matin, seront attribués des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LES **CIGARES et CIGARETTES**
Chamberlain
 ... SONT ...
FIN DE SIECLE
 ESSAYEZ-LES!
DIX Cents

Presque pour Rien!
 EN ALLANT CHEZ
HENRI ALLARD
 411 Rue Craig
 VOUS TROUVEREZ

- Cigares de 5 cts pour 4 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) 35c la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main 20 cts
- Huitres frites, la doz. 30 cts
- Chops 25 cts



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.